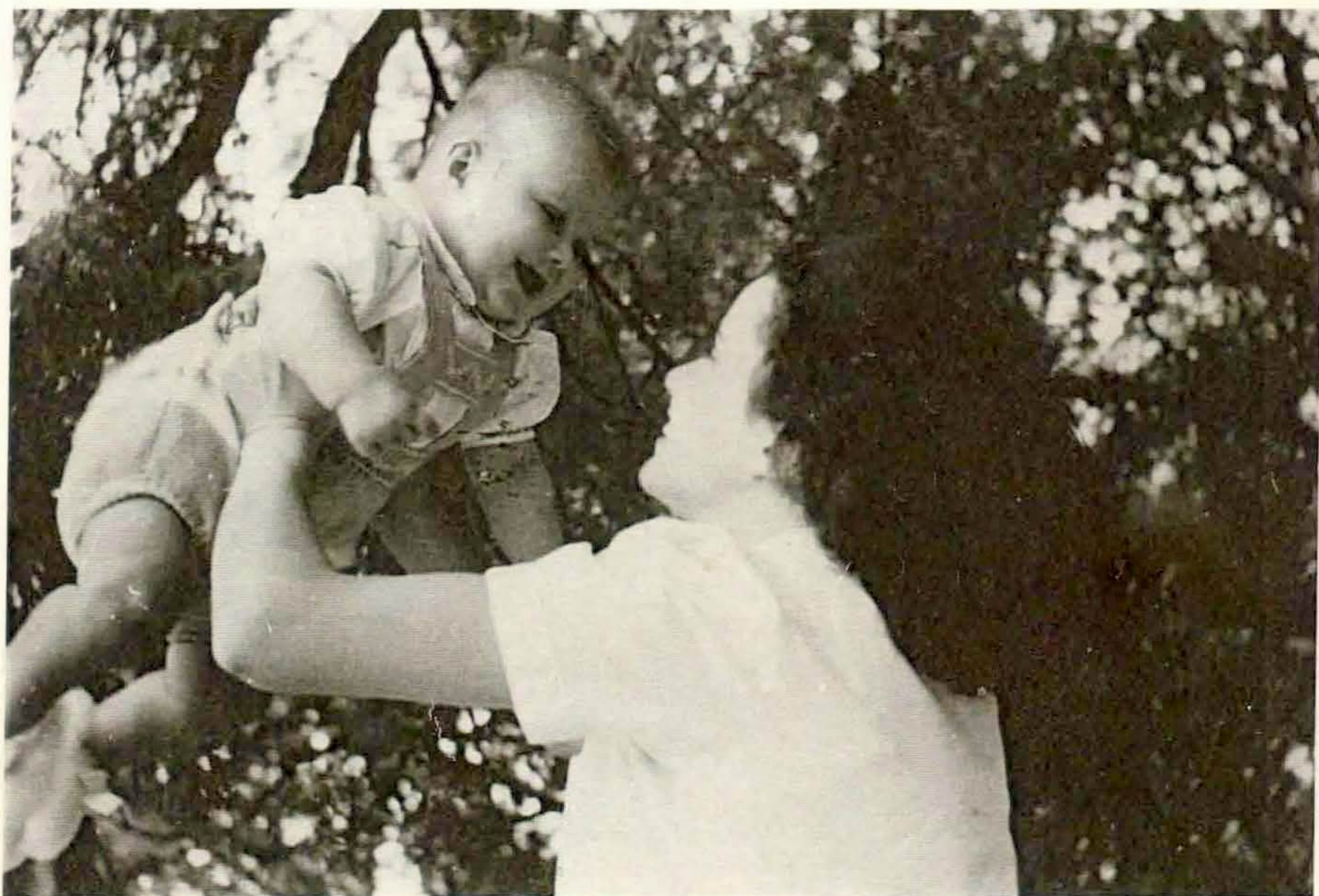


Thérèse APPERT



La Tornade sèche

Thérèse APPERT

La Tornade sèche

A Bruno

*Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ceux qu'on aime*

(Edmond Haraucourt)

*Les roses envolées,
Dans le vent, à la mer s'en sont allées,
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;*

*La vague en a paru rouge et comme enflammée,
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée ...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.*

(Marceline Desbordes-Valmore)

*Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel en robes surannées ;*

(Charles Baudelaire)

J'aime les départs. Rien de tel pour stimuler le brin de fantaisie qui m'habite.

Même aujourd'hui, le charme opère.

Et pourtant, tout à l'heure, en gare de Libourne, il s'en fallut de peu que ce départ-ci ne tournât à la déroute ...

La ponctualité à la SNCF a beau ne plus être ce qu'elle fut, sauf accident, le TGV de 12 h 31 a déjà le nez dans le Poitou à 13 h 31 et les étourdis de notre espèce, abasourdis par leur méprise, ravalés sous le regard du guichetier au rang des "Deux nigauds" de la chère Comtesse, tentaient vainement, la mine déconfite, de s'expliquer l'inexplicable.

Bref, la "mise en condition" n'était pas vraiment réussie. Heureusement Mercure veillait. Il me souffla qu'un train pouvait en cacher un autre ...

De sauts de puce en modestes envolées, un train Corail m'emporte et sa gentille ritournelle m'aide à retrouver ce soir les émotions, oh combien plus intenses, d'un autre départ.

Il y a exactement quarante-cinq ans, je quittais la France pour la première fois.

Auparavant, en novembre 1949, j'avais épousé l'homme que j'aimais. Depuis juin, son diplôme d'entomologie agricole tropicale en poche, il attendait son affectation outre-mer avant la fin de l'année, lui avait-on affirmé au Ministère, lequel réclamait un certificat de mariage pour retenir mon passage sur le bateau. Par prudence, nous étions passés devant Monsieur le Maire en octobre. Mon statut de femme mariée, sans l'être vraiment, dérangeait mes parents, adeptes convaincus des situations nettes.
- *Et s'il arrivait malheur à Jean ?* répétaient-ils, la mine sombre.

Le risque du veuvage dans la virginité ne pouvait entamer ma félicité.

Mon futur beau-père riait de ces craintes, de celles-ci et de bien d'autres qui harcelaient Robert et Charlotte, de plus en plus cruellement, à mesure qu'approchait la séparation.

Les parents de Jean et son jeune frère André, de onze ans son cadet, étaient rentrés d'Abidjan en mai. Ils avaient accepté l'hospitalité de cousins à Bécon-les-Bruyères. Les rencontres des deux familles en avaient été facilitées et, Dieu merci, en dépit des caractères totalement opposés des chefs de famille, la sympathie et l'amitié naquirent et s'affirmèrent très vite.

Maurice Appert était un conteur exceptionnel.

C'est un don qui exige de l'entourage familial de nombreuses vertus : discrétion, patience et indulgence.

Discrétion, par la force des choses, les chances de placer un mot étant des plus réduites. Patience et indulgence, car les anecdotes les plus savoureuses pâtissent inexorablement des innombrables redites.

Sans parler de l'indispensable maîtrise pour ne pas réagir, au nom de la vérité, aux déviations plus ou moins volontaires du narrateur.

Marcelle, ma future belle-mère, semblait posséder toutes ces qualités. Son éducation parfaite lui conférait une aisance charmante. Très grande, mince, élégante dans des vêtements simples, elle paraissait apporter au couple une douce harmonie, ne laissant rien deviner d'elle, si ce n'est dans son approche des autres, une grande délicatesse de cœur.

Quand son mari accaparait la conversation, elle n'intervenait guère, sauf parfois, dès les premières phrases, simplement par geste et d'ailleurs en pure perte.

Ainsi s'il s'apprêtait à nous conter pour la seconde fois "*l'histoire du boy qui ...*", elle levait délicatement deux doigts devant son nez, dans l'espoir que le message serait capté.

Mais rien n'arrêtait Maurice.

Toute sa vie, ses préambules : "*Vous ai-je déjà raconté ... ?*" ne furent que pure formalité. Balayé sans vergogne, le oui de l'interlocuteur se perdait dans les grognements de plaisir qui ponctuaient ses histoires.

A le voir si heureux, le rire vous prenait et lui, ravi, n'y voyait qu'un encouragement à poursuivre.

A quinze ans, André écoutait déjà son père avec le même sourire mi-moqueur mi-indulgent que je lui ai toujours connu par la suite face au conteur impénitent.

Enfant d'un couple déjà âgé, l'adolescent donnait l'impression de porter sur son géniteur un regard de petit-fils complice. Et ce n'était pas l'œil complaisant du sexagénaire sur "le petit dernier" qui pouvait la contredire.

Quant à la tendresse des fils pour leur mère, elle s'imposait sans ambiguïté, très pudique et retenue chez l'aîné, presque enfantine encore chez le plus jeune.

"*Mon Jeannot*", murmurait Marcelle et je sentais confusément que ces deux mots se gonflaient dans son âme d'un poids d'émotions qui allaient bien au-delà de l'amour maternel.

Plus tard, elle me ferait des confidences et je comprendrais mieux la petite musique secrète de cette élégie sur trois notes.

A l'époque de mes fiançailles, la discrète mélancolie de ma future belle-mère ne pouvait avoir qu'une explication : le drame encore récent qui lui avait ravi ses parents.



Jean et sa mère en 1928, Bingerville



Le bungalow des grands-parents de Jean à Maisons-Laffitte



Jean et ses parents dans le jardin, 1927



La grand-mère de Jean, oncle René, tante Camille et le petit Lucien peu avant le bombardement du bungalow en 1944

Pour des Normands qui n'avaient à leur palmarès que l'aventure parisienne, l'odyssée de nos hôtes paraissait à peine croyable.

Nous tentions d'imaginer leur débarquement à Grand-Bassam, en octobre 1927. Faute de port, un "panier" transbordait les passagers en deux étapes, du paquebot à la terre ferme. La grue du mât de charge soulevait la "nacelle" garnie de trois ou quatre personnes et la déposait dans une barque. De là, elle était cueillie par la grue d'un large wharf, atteint grâce aux vigoureux coups de rame de deux "indigènes" athlétiques. Un nouvel envol des plus instables, un nouvel atterrissage un peu rude et l'on se retrouvait sur le sol africain.

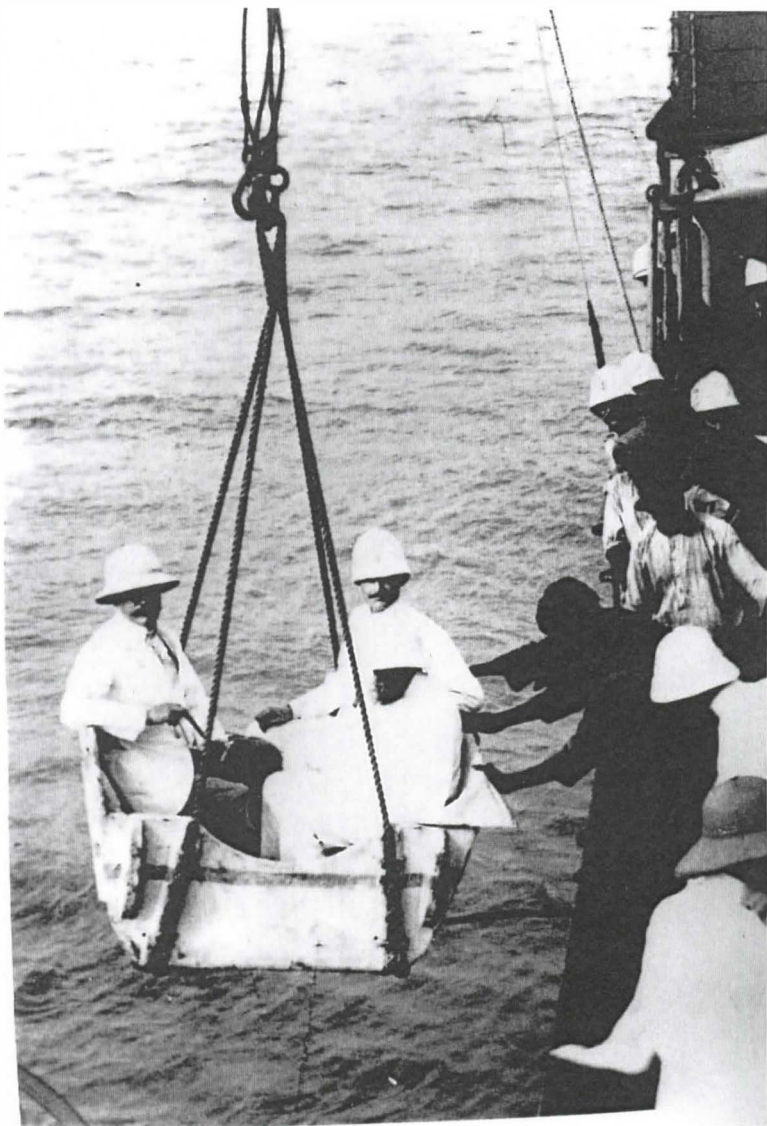
A peine remise de ses émotions, Marcelle avait dû subir une épreuve plus cuisante dans le jardin de la concession réservée au directeur de l'exploitation bananière. Par mégarde, dans l'obscurité, elle avait mis le pied sur une colonne de "magnans".

Et ces fourmis géantes migratrices, dont les robustes mandibules suturent à merveille les plaies, préservées de surcroît des microbes par l'application in situ d'acide formique, ces hyménoptères voraces avaient mordu cruellement la néophyte. Une mise en garde plutôt traumatisante contre les dangers de sa nouvelle vie !

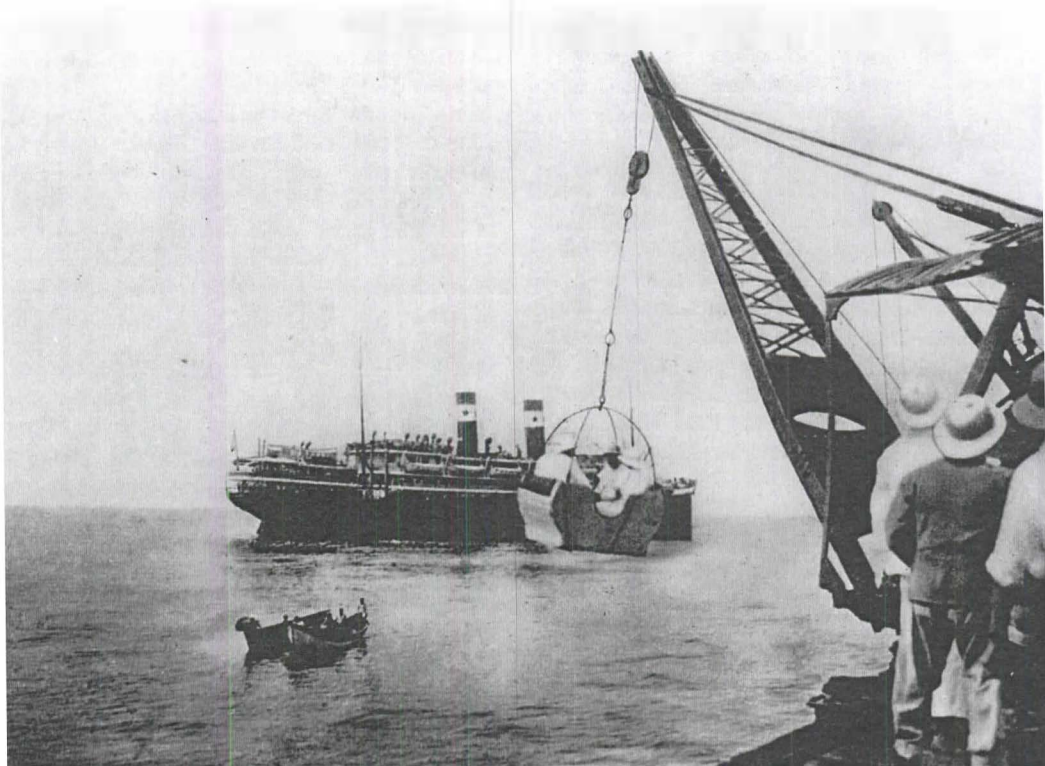
Comme le but recherché était de rasséréner et non d'alarmer, mon futur beau-père riait de ces péripéties racontées d'un ton léger, préférant s'attarder sur des anecdotes cocasses, en particulier les "histoires de boy" dont tous les coloniaux savent qu'elles sont source inépuisable de drôlerie.

Le premier boy de la famille Appert s'était singularisé d'entrée de jeu. Après la passation de service, pendant laquelle la famille avait profité de l'hospitalité du directeur partant, Marcelle le recevait à son tour. Certes, les caisses extraites des cales du "Touareg" encombraient encore la "case", mais les domestiques pouvaient en tirer au petit bonheur les objets de première urgence.

Koffi se glissa de la véranda dans la salle à manger, posa au milieu de la table le pot de chambre où la louche, mal à l'aise, trempait dans le potage puis, ce faisant, le plus simplement du monde, il crut bon de prévenir : "*J'vas pisser*".



En octobre 1927
Jean et ses parents débarquent ainsi en Côte d'Ivoire



**En octobre 1927
Jean et ses parents débarquent ainsi en Côte d'Ivoire**



Jean à bord du S.S. Bretagne vers les Antilles
octobre 1937



**Jean et sa mère à bord du Henry Stanley des Canaries vers la Guinée
automne 1930**



Il aimait déjà les chats ...



Las Palmas

18 août 1930 à Santa Brigida aux Canaries



Sur la plage



Jean et son père
Bingerville, avril 1929



Cayenne, août 1938

Avec son petit frère André



Plus tard, en Guinée son homologue se montrerait plus policé, mais afficherait surtout un pragmatisme d'une grande rigueur.

Maurice souffrait de dengue, une fièvre récurrente assez grave.

Au plus fort de la crise, le boy préoccupé vint questionner Marcelle :

- *Si Missié y crève, qui c'est qui va payer moi ?*

J'écoutais aussi l'épisode du petit chien de Tabili, en Guinée, emporté par une panthère, alors qu'il dormait sous la table de la terrasse.

Celui de l'éclatement de la poulie dont les morceaux, projetés comme des projectiles, avaient failli tuer le petit Jean à Bingerville.

Marcelle évoquait l'attente du courrier et des denrées fraîches que, seuls, les bateaux acheminaient à l'époque. On se pressait de répondre, attentif à leurs dates d'escale. On festoyait entre amis d'un camembert acheté à bord. Bien qu'un peu affadi par son séjour en chambre froide, il n'en était pas moins dégusté avec une bienheureuse ferveur.

- *A présent*, constatait Maurice avec me semblait-il un soupçon de nostalgie pour les temps héroïques, *à présent, nous trouvons de tout à Abidjan. Evidemment ce qui arrive par avion est cher, mais les salaires outre-mer autorisent quelques folies de temps en temps. Vous verrez*, concluait-il avec un bon sourire, *Thérèse s'adaptera très bien à l'Afrique. Et puis, nous ne serons pas loin ...*

En effet, à la suite de démarches effectuées sur place par mon futur beau-père, l'affectation de Jean au Centre de Recherches de Bingerville paraissait acquise et mes parents pouvaient trouver dans ce voisinage un certain apaisement à leur souci.

Il fut de courte durée. Très vite, le Ministère fit savoir à Jean qu'il débiterait sa carrière de chercheur au C.R.A. de Bambey, au Sénégal.

Ce pays avait beau lui être déjà familier puisqu'il avait vécu deux années scolaires à Dakar, il n'avait aucune idée de la situation géographique de ce lieu au nom curieux. Après enquête au Museum, il put pointer un crayon sur l'atlas et m'annoncer : *"C'est à peu près là."*

J'accueillis Bambey avec sérénité.

N'importe quel point de la planisphère m'aurait contentée.

Mon bonheur était inaltérable.

Hélas, les états d'âme de Charlotte et de Robert, eux, ne l'étaient pas et quand ils réalisèrent que j'allais vivre en brousse, leur anxiété rebondit de plus belle. C'était une anxiété débordante d'imagination, douloureuse à contempler, une angoisse qui savait se discipliner devant des tiers mais qui, surtout chez ma mère, renaissait plus cruelle dans la solitude de ses après-midi, attisée sans cesse par son chagrin.

J'avais beau planer sur mon nuage de félicité, je n'en étais pas moins consciente et attristée du désarroi des miens. Les quitter me peinait aussi, bien sûr ; quelque part en moi frémissait la crainte de la déchirure, mais par ailleurs, j'étais si heureuse !

Et ce bonheur qui s'affichait souverain, sourd aux mises en garde et aux alarmes de Charlotte, devait l'inciter encore davantage à forcer la note. Déjà porté vers les jugements excessifs, son tempérament trouvait, dans le contexte émotionnel du moment, le tremplin idéal pour atteindre ses extrêmes.

Nous entrâmes pour de bon dans une zone de turbulence quand, soudainement, elle s'était interrogée : "*Thérèse pourra-t-elle continuer ses pratiques religieuses à Bambeï ?*"

Ni Jean, ni ses parents n'en avaient la moindre idée.

"*Les Pères du Saint-Esprit ont quelques missions en brousse*" avait précisé Maurice avec la légèreté de quelqu'un qui, depuis longtemps, a pris ses distances avec les "curés". Sa foi, disait-il, n'avait pas besoin de ces "intermédiaires douteux" pour le mener à Dieu.

Soit !

Mais, ni ce discours frondeur, ni l'information sournoise d'un quidam mettant en doute l'assiduité de mon fiancé aux offices, ne pouvaient calmer la tempête bel et bien déchaînée.

Après les dangers physiques, voilà que mon âme était en perdition !

Était-ce l'imminence de désagréments de plus en plus incontrôlables qui me propulsa hors de ma chrysalide ? Oubliant ma timidité paralysante, pour la première fois de ma vie, je fonçai dans l'inconnu.

L'annuaire du téléphone me révéla l'adresse de la maison-mère des Pères du Saint-Esprit. Séchant les T.P. de chimie du P.C.B., je m'y rendis un après-midi.

Tout de blanc vêtu, le portier vint m'ouvrir, m'écouta avec bienveillance et dit aussitôt :



**Inauguration de la Mission de Bambey-village
par Monseigneur Lefebvre en 1956**

- *Vous avez de la chance, le père Guibert est arrivé du Sénégal hier. Il va pouvoir vous renseigner.*

Déjà apaisée, je le suivis le long des couloirs silencieux.

Une immense carte du Sénégal couvrait tout un mur du bureau.

- *Je connais très bien la région où vous allez vivre, m'assura celui qui deviendrait plus tard Monseigneur Guibert, évêque coadjuteur de Monseigneur Lefebvre à Dakar. Il y a quelques jours encore, j'étais à la mission de Diourbel. Venez voir, ajoutait-il en m'entraînant vers la carte, c'est à vingt kilomètres à peine de Bambey.*

- *Mais à Bambey ?*

- *Il n'y en a pas encore. Nous pensons en créer une dans les années à venir.*

Je lui parlai alors des tourments de ma mère et de mon impuissance à la convaincre de la pérennité de mes sentiments religieux, quoiqu'il advint.

- *Dites-lui de venir me voir, proposa-t-il avec un bon sourire, puis il m'entretint quelques instants du pays qu'il aimait et qui, déjà, paraissait lui manquer, avant de me raccompagner sur ces mots que j'emportai comme un cadeau précieux :*

- *Que Dieu bénisse votre foyer à Bambey !*

Il ajouta : *"Peut-être nous reverrons-nous là-bas ..."*

Nous devons nous revoir.

Dès le lendemain, ma mère rencontra le Père Guibert.

Je ne sus jamais la teneur de leur entretien. Ce qui est certain, c'est qu'il sortit des limites du conventionnel et marqua profondément les deux protagonistes.

Ma mère en revint pacifiée.

Le missionnaire avait dit vrai. Quelques années plus tard, élevé au rang d'évêque, il consacrait la mission de Bambey-village.

Après la cérémonie, il prit son repas chez moi à la Station. Quand il s'enquit : *"Comment va Madame votre mère ?"*, je sentis dans le poids des mots tout le respect et l'estime laissés dans sa mémoire par celle qu'il avait un jour réconfortée.

- *Comme elle doit être heureuse d'être à nouveau grand-mère ! ajouta-t-il.*

Marie-Hélène, mon second enfant, était née l'été précédent.

Les vacances 49 me parurent radieuses. Je les passai de nouveau à Trouville, avec les miens, dans la maison de Madame Niche.

Ce fut le temps savoureux des lettres échangées. Celles de Jean venaient de Grendelbrüch. La famille Appert s'oxygénait dans les Vosges, les montagnes d'élection de mon futur beau-père, fidèle à ses origines alsaciennes.

Son tropisme vers l'est était si impérieux que, même en pleine guerre, il y avait conduit par deux fois les siens (à Metz, en janvier 40, au retour de Guyane ; à Nancy, en juillet 42, après un séjour en Guinée) sans autre impératif que son amour inconditionnel pour ces zones frontalières.

Mépris du danger ? Inconscience plutôt.

N'avait-il pas franchi la ligne de démarcation à Langon, en 42, avec deux fusils de chasse au gros gibier, bien en vue dans ses cantines ?

On se retrouvait devant un poteau d'exécution pour moins que cela !

Les Allemands n'avaient pas ouvert le cadenas ...

L'épisode des bidons d'huile relevait de la même naïveté, stupéfiante chez un homme doué, au demeurant, d'une intelligence remarquable. Son étonnement fut extrême, quand il constata le vol de cette denrée introuvable en France pendant la guerre. Scrupuleusement, il l'avait mentionnée sur l'inventaire. Ses cantines avaient passé la douane à Marseille. Tous les coloniaux comprendront !

Et encore, la perte de quelques litres d'huile, même pendant l'occupation, n'était que broutilles en comparaison de ses autres prouesses d'ordre financier.

A cette époque, après de longues années en Afrique, un ingénieur possédait inévitablement de confortables économies.

Vivant sur des plantations qui fournissaient tout, les parents de Jean ne dépensaient guère, faute d'occasions.

Seule fantaisie pendant ces années héroïques, le piano commandé en France pour Marcelle. Même les deux Citroën C4 (fierté des boys et du chauffeur qui en faisait étinceler les chromes malmenés par l'hygrométrie ambiante) n'étaient que des "voitures de fonction".

Enfant unique, Maurice vénérât ses parents. Pour son père devenu veuf, il finança la construction d'une maison près de Châlons-sur-Marne. A la mort de celui-ci, sa "dévouée gouvernante" s'y installa en propriétaire. Aucun papier n'avait été fait ...

A peine ébranlé par ce coup du sort, le voilà qui se laisse séduire par les promesses alléchantes d'un "financier" véreux. Le pécule et l'escroc disparurent en un tour de main.

"Le diable en rit encore", dirait Régine Desforges.

Marcelle, elle, ne riait pas.

Impuissante, informée trop tard, elle avait assisté aux désastres successifs en tremblant pour l'avenir.

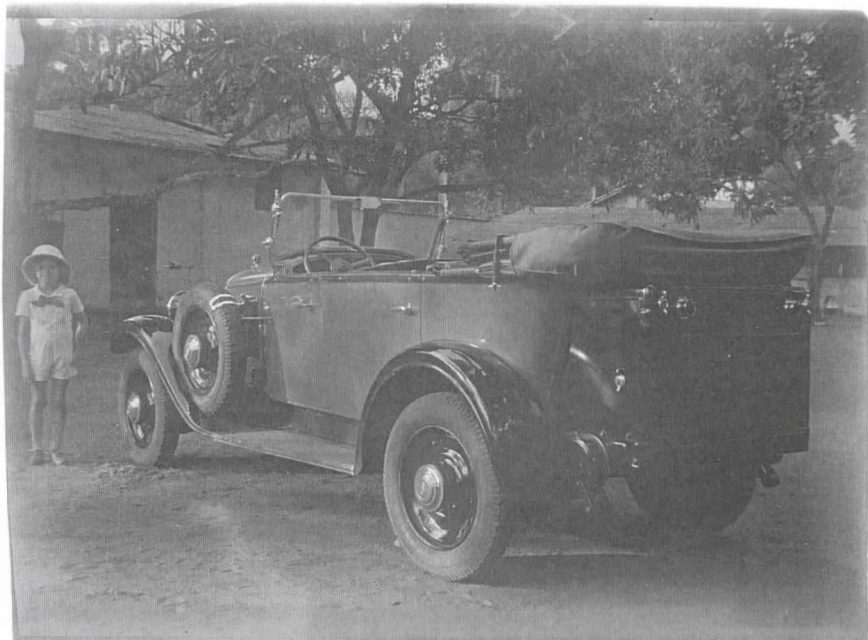
Quand je la connus, ses angoisses de femme malmenée par la vie flottaient encore dans ses yeux.

Plus tard, résignée, détachée, elle évoquerait pour moi ses désenchantements sur le mode dérisoire propre aux situations burlesques et, parce que j'étais trop jeune, trop heureuse aussi, j'en serais plus profondément troublée que si j'eusse été témoin de ses larmes et incapable de lui offrir quelques paroles de réconfort.

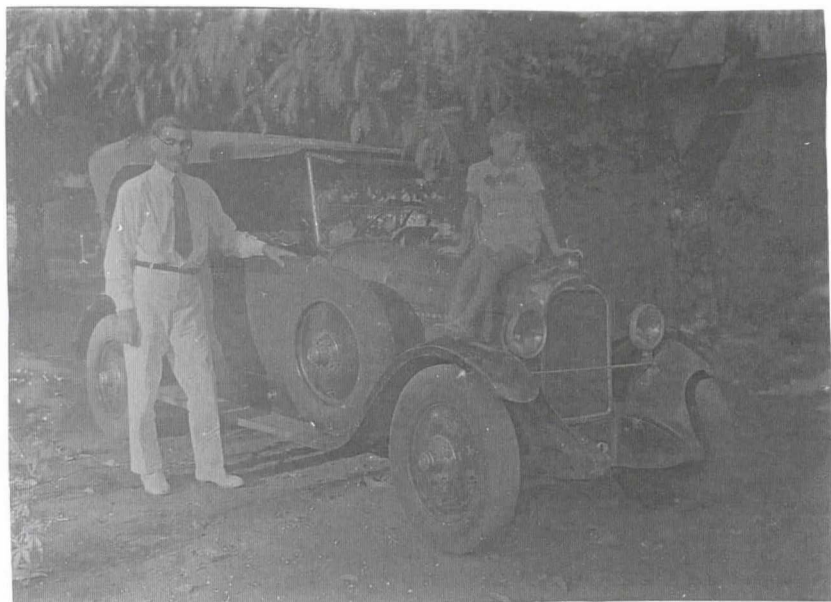
En fin de séjour, Jean vint nous rejoindre une semaine à Trouville.

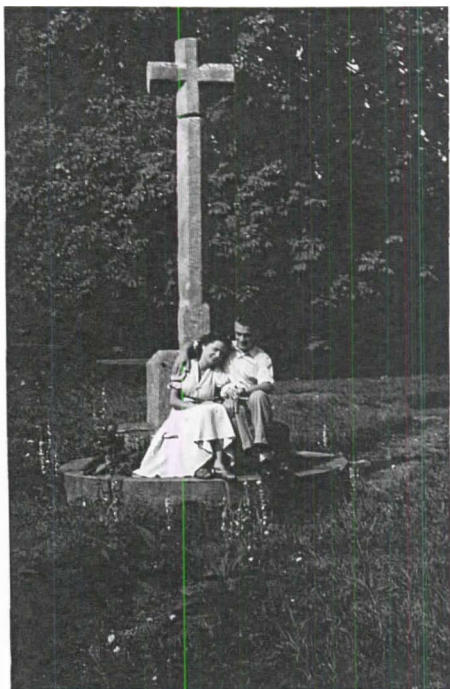
Plus besoin de guetter fébrilement le facteur sous l'œil narquois de Jacques.

Des jours d'une intimité exquise, dans les limites permises aux fiancés de l'époque, une intimité que mon frère partageait souvent, si bien que ses taquineries accompagnaient notre romance de leurs triolets gentiment persifleurs, comme la flûte impertinente caracole, mezzo forte, sur des vocalises.



**La Citroën de service à Conakry
24 décembre 1931**





Jean vient me rejoindre à Trouville
août 1949





**La Côte d'Azur vierge de la pollution bétonnière
novembre 1949**



Mais vous vous demandez peut-être comment réagissait mon aîné à la mini-tornade familiale qui m'avait propulsée dans le vedettariat, un statut qui, jusqu'alors, lui avait été réservé au sein du clan ?

Bien évidemment, il la vivait plus sereinement que nos parents car, lui aussi, la vie l'emportait : il s'impliquait avec enthousiasme dans ses études de médecine, réussissait ses examens, possédait de bons amis et son cœur, en secret, faisait des projets d'avenir.

Il n'en était pas moins vrai que mon départ prochain l'attristait également.

- *La maison va être vide sans toi*, soupirait-il parfois et, venant de lui, si peu enclin à dévoiler sa sensibilité, l'aveu m'était doux et cruel à la fois.

Dans mon cœur, le précepte divin : *"Tu quitteras ton père et ta mère"* avait un prolongement douloureux : *"Tu quitteras ton frère ..."*

Le temps de broder des "A.M" sur draps et nappes, de devenir, en deux étapes, l'épouse de Jean et me voici, en attendant d'autres découvertes plus exotiques, en voyage de noces sur la côte d'Azur.

L'émerveillement ! Je me souviens que mes yeux de Normande dévoraient formes et couleurs, fascinés par la lumière de ce Midi inconnu, vierge encore de la pollution bétonnière ; et cette fascination s'affichait si clairement qu'un jour, dans le car, sur le trajet Hyères-Cannes, ma voisine assise près de la vitre, m'offrit spontanément sa place.

Tout m'était surprise : les rouges profonds de l'Estérel au soleil couchant, la grâce argentée des oliviers, la souplesse des palmiers dans le vent léger, l'ocre des maisons, la garrigue et ses senteurs nouvelles, la mer si bleue et si limpide et, magnifiant tout, l'éclat insolent de la lumière.

Avec soin, je choisisais pour envoyer aux miens les cartes postales les plus évocatrices, premiers jalons d'une correspondance sans faille qui sauvegarderait pendant vingt-cinq ans l'intimité de l'absente avec son clan d'origine.

Et ce ballet de lettres, de cartes, de photos, ces lignes et ces lignes pour décrire, narrer, questionner, commenter, se réjouir ou s'inquiéter, ces mots sans cesse répétés pour dire : *"Je pense à vous"*, ces *"Bonne Fête"*, *"Heureux anniversaire"*, *"Joyeux Noël"* lancés d'un continent à l'autre, rythmeraient les semaines de nos vies séparées, d'un réconfortant mouvement perpétuel.

Jamais l'un de nous ne manqua ce rendez-vous hebdomadaire (il fut même bi-hebdomadaire, les premières années), jamais la pensée : "*Je n'ai rien à dire*" ne nous effleura, jamais les dates familiales ne furent oubliées.

Défiant les distances, nos plumes couraient joyeusement sur le papier. Les mots engendraient les images ; des images jaillissait l'émotion ... Comme autrefois, les cœurs pouvaient battre à l'unisson.

Et ce fut si vrai, si intense qu'aujourd'hui, au moment d'évoquer tel ou tel événement familial de cette époque, il m'arrive de réfléchir un dixième de seconde avant d'y admettre mon absence.

Ma mémoire me restitue des clichés si précis que, le temps d'un flash, plane le doute.

Nous étions toujours parisiens, un peu à l'étroit chez mes parents, quand 1949 laissa la place à l'«Année Sainte».

Le Ministère n'était pas encore parvenu à nous trouver une place à bord de l'un des trois paquebots de la Compagnie Paquet.

Le "Média II", le "Djenné" et le "Koutoubia" quittaient Marseille avec le plein de passagers sans satisfaire pour autant à la demande. Cependant, Jean touchait sa solde, mais ce gain sans contrepartie laborieuse choquait mon père dont les principes s'accommodaient mal de cet illogisme criant.

Notre attente semblait lui peser de jour en jour davantage. Il eût certainement mieux valu pour tous qu'elle fût abrégée. Si notre couple aspirait légitimement à une intimité complète, les miens, eux, souffraient trop longtemps de la déchirure à venir.

La solution vint d'Abidjan.

Retournée en Côte d'Ivoire, ma belle-mère obtint un passe-droit de la Compagnie Fabre et Fraissinet qui l'employait comme secrétaire. Une cabine de première classe nous fut réservée sur le "Banfora", un paquebot embarquant des passagers pour les ports africains au-delà de Dakar, mais faisant escale au Sénégal pour se ravitailler.

Dès les dates arrêtées (nous quitterions Paris le 17 février pour monter à bord le 20 à Marseille), le temps soudain parut s'accélérer.

Ma mère se remit fébrilement à la confection de tenues légères pour compléter ma garde-robe.

Elle nous accompagna boulevard de Sébastopol pour nos derniers achats, les plus symboliques : deux casques blancs bien rigides et les

ensembles en toile blanche et kaki, indispensables au broussard, shorts et sahariennes ceinturées, aux quatre poches plaquées et à revers. Enfin, pour nos futurs domestiques, quatre tabliers de boy, en épais coton.

La boutique regorgeait de marchandises entassées sans recherche. A quoi bon ? Depuis des générations, à chaque congé, les coloniaux y renouvelaient fidèlement leurs "uniformes" malmenés, deux ans durant, par la poigne des fatous. Pour compenser l'absence "d'enzymes glutons", elles frottaient, battaient, tordaient avec un tel acharnement que les fibres, aussi solides fussent-elles, ne pouvaient résister plus d'un séjour. A croire que les lavandières africaines avaient passé un accord tacite avec les magasins spécialisés de la Métropole ...

Le "Bon Marché" livra plusieurs cantines à la maison. Méthodiquement, Jean entreprit de les remplir, attentif à emboîter les volumes, sans laisser le moindre espace libre, propice aux ballotements néfastes.

Il fallut se résigner à laisser à Paris les cadeaux de mariage trop fragiles et se contenter de vaisselle en faïence.

Nous fîmes pourtant exception pour le service à limonade. Un jour de flânerie, nous l'avions découvert chez Lancel. Peints à la main, de ravissants voiliers dansaient sur les verres et l'élégante carafe. Nous n'avions pas résisté ! Les six verres devaient nous charmer longtemps, quant à la cruche, ses débris s'éparpillèrent dans les draps de mon trousseau à l'heure du déballage ...

Mais il était écrit, décidément, que notre départ jouerait la vedette capricieuse jusqu'au bout. A peine programmé, il se déroba, butant sur des obstacles qui le remettaient sans cesse en cause.

Le 10 janvier, une lettre du directeur de Bambey précisait que la maison, qui nous était destinée, ne serait achevée qu'en mars.

- Il y aura bien une case de passage pour nous loger en attendant, commenta Jean avec l'assurance du vieux broussard qui en a vu d'autres ...

Mais quand la Compagnie Fabre nous fit savoir, le 2 février, que le Banfora venait de s'échouer sur la route du retour, au large de Douala, reléguant le départ du 20 à une date indéterminée, je commençai à trouver que l'Afrique avait une curieuse façon de m'ouvrir les bras.

Il est vrai que ma hâte allait grandissante, car je supportais de moins en moins les soirs où Jean devait subir, lui aussi, les humeurs de mon père. Contrarié par des difficultés à la banque, un problème domestique ou

une lettre d'Oncle Auguste relative aux fameuses "maisons de Cressy", il transformait la gaité ambiante en veillée sinistre, sans égards pour son gendre tout neuf qui en perdait l'appétit devant son assiette de chou-fleur à la crème, déjà si peu conforme à ses goûts de colonial habitué à des saveurs plus épicées.

Et pourtant ces trois mois d'hiver parisien me laissent encore aujourd'hui une impression de charmante parenthèse, de délicieux prélude aux responsabilités à venir, de liberté légère qui ne peut être qu'éphémère.

Très souvent, nous nous échappions de l'appartement trop étroit.

Nous filions à Maisons-Laffitte déjeuner chez Oncle René et Tante Camille, dans le baraquement en bois édifié hâtivement après le bombardement du bungalow familial. Elle abritait toujours le ménage en attendant une reconstruction qui tardait. Après Lucien, deux autres enfants étaient nés : Françoise, une petite fille toute fluette et le "petit René" qui trottait à peine.

Malgré leurs conditions de logement bien rudimentaires, les Tournier accueillait joyeusement et sans façon. On se serrait autour de la table, dans la chaleur du poêle en fonte, pour déguster le poulet de la basse-cour et les bons légumes du potager.

A la faveur des propos échangés, j'apprenais mille détails sur la famille maternelle de Jean, un peu déroutée parfois par les dires de Tante Camille. Virtuose sans égale du coq à l'âne, elle maniait les associations d'idées avec une maestria pour le moins surprenante.

Son époux, habitué à cette curieuse logique, enveloppait les siens d'un regard de tendresse indulgente. C'était aussi le regard voilé de mélancolie des âmes écorchées vives.

Nous étions également les bienvenus à Pavillons-sous-Bois, chez les parents de Jacques et Marc Delmas, à Bécon-les-Bruyères, chez les cousins qui avaient hébergé mes beaux-parents pendant leur congé, à Alfortville où résidait la marraine de Jean, chez Madame Caillet, la sœur de Tante Elisabeth, dans bien d'autres foyers encore où, main dans la main, nous apportions le rayonnement de notre amour.

Fin janvier, Jean m'avait emmenée à Douai, la ville natale de sa mère. J'y avais fait la connaissance de Tante Laure, charmante et frêle sous ses châles. Débordante d'énergie, toujours bras nus, sa fille Yvonne veillait tendrement sur elle.

Je découvrais le Nord et ne fus pas séduite. La ville frissonnait sous un ciel triste et lourd. Quand le carillon du beffroi égrenait ses notes aigrettes, elle semblait s'émouvoir un instant pour retomber aussitôt dans sa torpeur glacée.

Le trajet en train m'avait permis de dévorer "Le livre de San Michele" d'Axel Munthe. J'ai encore en mémoire le plaisir que m'apporta sa lecture et l'impression bizarre qui résultait du contraste saisissant entre les paysages baignés de soleil décrits par l'auteur et ceux que j'apercevais par la vitre quand mes yeux quittaient le roman. Le "plat pays", couvert de givre, faisait bien piètre figure face aux splendeurs lumineuses de Capri !

Conscients qu'il nous faudrait bientôt renoncer aux distractions urbaines, nous profitons aussi de nos loisirs pour aller au cinéma. Dès leur sortie en salle, nous vîmes "Riz amer", "Anna Karénine", "Les Casse-pieds", "Le Rendez-vous de juillet", heureux comme tous les amoureux de partager les mêmes plaisirs, les mêmes émotions.

Nous sûmes le 11 février que le Banfora appareillerait le 27 de Marseille ; six jours plus tard, que nous n'y embarquerions pas seuls.

- *Il n'y a plus qu'à tricoter*, m'avait dit gentiment le Docteur Demoly, en guise de diagnostic, cet après-midi du 17 février.

Le soir même, associant les miens à mes débordements d'allégresse, je m'emparai du calendrier des postes. Je lus les prénoms un à un, m'arrêtant parfois sur certains, dubitative, hésitante, interrogeant mon époux. Je parvins au 6 octobre : "Bruno". Je répétais : "*Bruno*". Jamais évoquées, jamais prononcées, les deux syllabes, soudain familières, se mirent à chanter dans mon cœur.

- *Il s'appellera Bruno. Tu veux bien ?*

Jean voulut bien.

Le 21 février, il expédia la dernière cantine, enrichie des emplettes faites à Prénatal : couches et pointes en "tétra", langes, chemises et brassières des trois âges pour compléter la layette gardée vingt ans dans les armoires familiales, celle que ma mère avait confectionnée à la main avant la naissance de mon frère et que j'avais portée à mon tour, treize mois plus tard.

Le 23, enfin, nous quittions Paris.

- *Je n'ai pas le courage de vous accompagner à la gare ...* avait avoué Charlotte.

Son chagrin m'avait poursuivie tout le jour, pendant l'interminable trajet.

Saoulés de kilomètres, nous prîmes une chambre dans un hôtel des Allées de Meilhan, à deux pas de la Canebière. Dès le lendemain, au réveil, les premières nausées me secouèrent sans ménagement. Je n'y vis que la confirmation de mon état, bien loin de me douter qu'elles me harcèleraient pendant trois mois, jour et nuit, au point d'incliner dangereusement ma courbe de poids dans le mauvais sens.

Pas la moindre traînée nuageuse ; le mistral avait tout balayé dans sa grande frénésie de nettoyage. Nous l'affrontions à chaque carrefour, le souffle coupé, pour nous rendre chez ma marraine, rue Abbé de l'Epée, puis chez Alain Bergès, près du port de la Joliette.

Dès le début de nos fiançailles, Jean m'avait dit un jour :

- *J'ai un ami !*

Alertée par le ton un peu solennel de la déclaration, j'avais prêté une oreille attentive, tout en m'interrogeant : "Jacques Delmas est son ami, il y en a donc un autre ?"

L'autre, c'était Alain, l'ami africain.

En 1940, parce que le collège de Conakry n'allait pas au-delà de la seconde, Jean avait suivi les cours de première au Lycée Van Vollenhoven de Dakar. Sa construction venait de s'achever sur le Plateau, le quartier résidentiel de la ville.

Son premier bac en poche, il avait rejoint ses parents à Kindia, en Guinée, pour les grandes vacances.

Il partit à la chasse, un jour, avec son père. Sur la piste, il rencontra Alain.

C'était un jour faste : Jean, le solitaire, et Alain, le poète, se reconnurent frères.

Après ce bel été d'amitié, ils durent attendre deux ans pour se retrouver.

Au terme d'une seconde scolarité au Sénégal, Jean avait obtenu son baccalauréat Math. Elem. S'ensuivit une année de préparation à l'Agro à Nancy et l'été 43 réunit, pour la deuxième fois, les Africains.

Alain, rentré lui aussi en Métropole, vivait beaucoup plus au sud. C'est là, dans l'ancienne zone libre, que le gouvernement du Maréchal Pétain avait créé les "Chantiers de Jeunesse". Groupés dans des camps, en pleine nature, les jeunes gens y effectuaient des travaux d'intérêt public, une sorte de service civique, censé remplacer le service militaire d'autrefois.

Alain se trouvait au 14^{ème} Chantier, à Die, dans cette belle vallée du Dauphiné, si douce à l'œil. Avec ses camarades, il entretenait la forêt, coupait du bois, construisait des baraquements, très à l'aise dans son rôle de "Chef d'Atelier", très heureux dans cette ambiance saine et laborieuse.

Jean vint le rejoindre et vécut plusieurs semaines à ses côtés. Sans aucun doute, cet épisode compta beaucoup pour eux. Devenus septuagénaires, ils l'évoquent toujours non sans sourires complices et jubilation secrète.

Nouvelle séparation. La guerre s'était terminée. Admis à l'Ecole Nationale d'Agriculture de Rennes, Jean, après quelques mois d'études, avait dû effectuer son service militaire à Troyes pour trouver, à sa démobilisation, une autre promotion d'Agris, celle de Jacques Delmas ...

Une seconde amitié pour ensoleiller sa vie de solitaire, car ses parents et André avaient rejoint l'Afrique, une famille chaleureuse pour l'accueillir à Pavillons-sous-Bois aux petites vacances.

Et Alain ?

Réembauché par la société qui l'avait employé en 1941, il était reparti en Guinée en 1945.

La même année, il accueillait la mère de Jean et André, en escale à Conakry, sur le "Groix" de la Compagnie des Chargeurs Réunis. Ceux-ci rejoignaient le chef de famille, déjà en poste à Eloka. Alain exprima le désir de travailler dans la plantation de café que dirigeait mon futur beau-père, souhait réalisé quelques mois plus tard ; et Jean, ravi, s'envola pour l'Afrique au terme de sa première année complète à Rennes.

Voyage mémorable ! Dix jours pour un trajet qui s'effectue aujourd'hui en quelques heures.

Il embarqua au Bourget sur un Junker 88, un avion allemand récupéré comme prise de guerre. Destiné au largage des parachutistes, il n'offrait qu'un confort très relatif : un banc de chaque côté de la carlingue aux tôles brinquebalantes et, malgré ses trois moteurs, sa vitesse n'excédait guère les 150 kilomètres/heure. Pour compléter le tout, son autonomie

réduite l'obligeant à des escales répétées, il infligeait à ses passagers les plus sensibles le mal de l'air à répétition.

Seul homme parmi les mères de famille en route vers leurs maris militaires en poste en AOF, Jean se révéla d'une grande utilité : il récupérait les bébés quand les jeunes femmes se précipitaient sur les sacs en papier. Le premier jour, on déjeuna à Marseille et dormit à Oran ; le second, dans le même ordre, ce fut Casablanca et Tindouf dans le sud algérien ; le troisième, Atar en Mauritanie et enfin Dakar pour les enfants et leurs mères épuisées. Jean, lui, fut hébergé dans un lieu de transit et dut attendre patiemment pendant une semaine un DC4 pour Abidjan.

Qu'importe ! Les beaux souvenirs de l'été 46 avec Alain valaient bien ces tribulations. Ce fut le dernier qu'ils vécurent en commun sous les tropiques.

L'ami africain revint en France quand le père de Jean quitta Eloka ; il travailla à Bordeaux, chez des cousins. Une photo du 2 janvier 1947 témoigne que Jean et Alain se promènèrent, ce jour-là, à grandes enjambées rue Sainte-Catherine, avec des sourires qui en disent long sur leur joie d'être ensemble.

Mais quand le premier ami vint assister à la fête de l'Ecole et rencontra le second ami, Jacques Delmas, Jean cette fois se sentit comblé.

Peu après, un autre rendez-vous devait consolider le trio qui, déjà, se proclamait indestructible. Le 1^{er} juin 1947, à Saint-Emilion, l'objectif fixa son éloquente cohésion.

Les deux futurs ingénieurs, avec leurs condisciples, faisaient un voyage d'études dans le sud-ouest. La vigne déploya ses charmes, les dégustations se succédèrent. Tous les étudiants logeaient chez l'habitant. Le soir, Jean fut incapable de retrouver la maison de ses hôtes et dut se résoudre à dormir entre deux rangs de ceps. Ne vous méprenez pas ! Aucun rapport, assure-t-il, entre le vin et la nuit à la belle étoile ! Seule la topographie alambiquée de la ville médiévale était en cause !

En avril 1948, Alain épousait Simone, une jolie jeune-fille de l'Isle-sur-Sorgue. Et quand la petite Joëlle naquit en avril 1949, Jean fut son parrain.

Là s'arrêtait l'histoire à l'époque où il me la conta.

Nul besoin de perspicacité hors normes ; instinctivement, je réalisai que cette histoire-là n'était pas de celles que la vie émiette à tout vent. Je percevais les vibrations profondes de son invulnérabilité déjà acquise.

Impression confirmée lors de notre première rencontre à Marseille, au terme de notre voyage de noces.

Soudés dans leurs souvenirs, les deux amis voguaient sur la même pirogue ...

Sans nul doute, le 25 février 1950, notre embarquement imminent ravivait chez Alain la nostalgie des années lumineuses vécues à Dakar pendant son enfance, celle de l'Afrique, la fascinante, dont il ne se libérerait jamais.

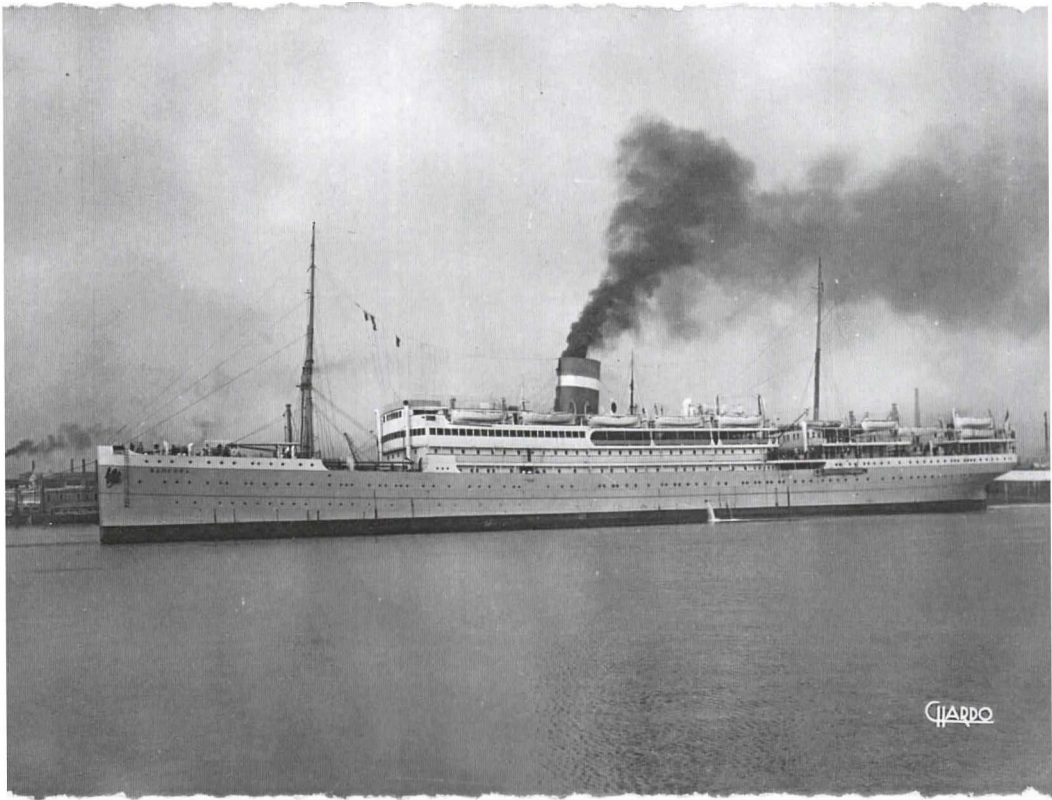
Le "Banfora" étirait sa coque élégante le long du quai de la Joliette. Indifférent au désordre bruyant des terriens, il ronronnait, déjà prêt au départ. J'admirais ses rangées de sabords scintillants dans l'air frais, l'unique cheminée tricolore qui s'inclinait joliment sur le pont supérieur festonné de canots blancs, les courbes de sa poupe offerte aux lames.

Je franchis la coupée comme en un rêve.

La petite fille du Havre, qui aimait tant le parfum des embruns et les sirènes enjoleuses invitant au départ, perdait ses repères entre conte de fées et réalité.

Comme toujours dans la vie, celle-ci ne devait pas tarder à s'imposer, chassant momentanément rêves et chimères.

A peine le "Banfora" s'était-il glissé hors de la passe, je dus m'aliter, terrassée par le "mal de mère".



Le 27 février 1950 nous embarquons sur le "Banfora"

Impitoyablement, au fil des jours, notre "second voyage de noces" prit des allures de fiasco : réduite à un estomac en révolte, je le passai cloîtrée dans ma cabine. Par chance, même en première classe, la surface habitable n'y étant guère plus vaste que celle d'un wagon-lit, je n'avais que deux pas à faire entre ma couchette et le lavabo ...

Il y eut bien de modestes répits, le temps de fixer sur la pellicule mon sourire évanescant, celui d'admirer Gibraltar aux lueurs crépusculaires et nos amis les dauphins gambadant autour de la coque, les quelques heures de l'escale à Casablanca - premier contact avec l'Afrique et le monde arabe - celle aussi de la projection d'un film qui, momentanément, détourna mes pensées, un ou deux brefs passages à la salle à manger mais répits insuffisants pour réhabiliter cette traversée ratée qui ne fut que malaise et mollesse, somnolence et fatigue, sur fond de cithare mélancolique.

Chaque soir, à l'heure de l'apéritif, les hauts-parleurs diffusaient la musique du film "Le troisième homme". Images inoubliables. Je croyais voir surgir la grande roue de Vienne dans la brume glacée, Orson Welles et le chat sous le porche dégoulinant de pluie, la terrasse du café Mozart. En surimpression, dansait le gros plan offert au générique : les cordes d'Anton Karas vibrant sous ses doigts inspirés.

Dieu merci, la vie devait m'offrir de bienheureuses compensations. Plus tard, je voguerais sur le "Koutoubia", le "Lydia", le "Nossi-Bé", le "Ville de Majunga", le "Lyautey", le "Massalia", ... et la Méditerranée, l'Océan Atlantique, le Mer Rouge et l'Océan Indien pourraient les malmener à leur gré sans troubier en rien mon plaisir.

Au risque de passer pour vantarde, j'avouerai même ma préférence pour le gros temps qui fait tosser la coque dans les creux et craquer plaintivement les membrures.

Je n'en savourais pas moins la douceur des nuits tropicales, celles où le bateau paraît glisser sur de la soie, sans le moindre effort, celles où j'aimais gagner la passerelle, havre de silence et de ténèbres, pour guetter les levers de lune en évoquant Victor Hugo : "La lune était sereine et brillait sur les flots ..." et me griser de liberté devant l'immensité qui, soudainement, se dévoilait.

Emotions diurnes aussi, se bousculant dans ma mémoire, rivalisant d'intensité : les ocres d'Aden écrasés de soleil, le lion de Gardafui montant la garde à la sortie du golfe, la baie de Naples quand tombe le soir, Beyrouth apparaissant dans la brume du petit matin, Nosy-Bé et Nosy-Komba exhibant leurs charmes à quelques encablures ...

Dans la matinée du 6 mars, le "Banfora" doubla le Cap Vert, laissa l'île de Gorée à babord et s'engagea lentement dans le port avant de s'immobiliser le long du môle II.

Nous étions à Dakar.

Levés de bonne heure, déjà coiffés de notre casque, nous avons suivi l'approche du navire accoudés au bastingage.

Dès l'appareillage à Marseille, Jean avait entrepris mon éducation maritime. J'avais épousé un entomologiste, je découvrais un marin.

- *C'était ma vocation*, avouait-il, un peu nostalgique ; *sans la mise en garde de mon père : "un marin n'a pas de vie de famille", je serais sans doute devenu capitaine au long cours ...*

Peu disposée à partager mon mari avec qui que ce soit, je bénissais l'intervention paternelle tout en m'interrogeant : était-ce son initiation précoce à la poésie des longues traversées ou son penchant naturel pour le silence et la solitude qui avaient guidé son premier choix ? Les deux sans doute, encore que le débat fût sans intérêt, la passion n'ayant que faire des "pourquoi" et des "comment".

Car c'était bien d'une passion qu'il s'agissait. Enthousiaste, jamais lassé, son attirance pour les bateaux s'était exacerbée pendant la guerre. Il avait suivi en spécialiste les épisodes à rebondissements qui avaient disloqué la Marine Nationale. En côtoyant à Dakar les marins du "Richelieu", des croiseurs, contre-torpilleurs et sous-marins amarrés dans le port, il avait glané renseignements et anecdotes, une véritable érudition d'expert, devant laquelle un ex-amiral rencontré fortuitement il y a cinq ans, demeura tout ébaubi.

Pour quelqu'un enclin à déplorer une mémoire fragile, la performance mérite d'être notée.

Elève attentive, je m'étais donc familiarisée avec le vocabulaire adéquat. Je savais faire la différence entre hublot et sabord, roulis et tangage bien sûr, mais aussi échelle de coupée et passerelle, pavillon et drapeau. J'apprenais que les chaloupes accrochées aux porte-manteaux reposent sur des berceaux, que les aussières sont destinées aux bites d'amarrage, que l'étrave souligne la proue, que le navire peut "glisser sur son erre", "mettre en panne", ou "prendre de la gîte" ... Bref, un début de savoir qui irait s'étoffant au fil des voyages et me vaudrait une certaine considération auprès des "gens du métier".

Nous n'avions pas manqué l'arrivée discrète du pilote. J'aimais le moment où, suspendu à l'échelle souple, il progressait le long de la coque géante qui, soudainement, semblait l'engloutir. Sur le pont supérieur, le pavillon "J'ai le pilote" flottait alors joyeusement dans les alizés.

Les alizés ! un nom enchanteur, une caresse musicale pour l'oreille, un pouvoir évocateur stimulant pour l'esprit.

Quand José Maria de Heredia le glisse dans ses vers, la phrase poétique s'anime et semble danser au rythme chaloupé des "blanches caravelles".

A quinze ans, éblouie par "Les Conquérants", je m'étais grisée des belles envolées lyriques du Parnassien. Je rêvais des alizés, de "l'azur phosphorescent de la mer des tropiques" ...

Beaucoup plus tard, fidèle à mes émotions d'adolescente, je me rendis sur sa tombe, dans le cimetière de Bonsecours, perché au-dessus de la Seine, en amont de Rouen. Comme une nef conquérante, la falaise s'avance



Petite mine



A bord du "Banfora"

en promontoire sur le fleuve. Au sein des bourrasques du vent d'ouest, le poète peut encore rêver de "lendemain épiques".

Il était dit décidément que, pour mon premier voyage vers l'Afrique, rien ne serait conforme à mes espérances, comme si un mauvais génie s'acharnait à dépoétiser toute chose. Les alizés soufflaient bien sur la presque leur haleine légère, mais voilà qu'ils m'apportaient des effluves douceâtres propres à me mettre de nouveau le cœur sur les lèvres.

- *Mais qu'est-ce que ça sent ?*

- *Ça sent l'arachide*, déclara Jean, humant sans déplaisir le parfum caractéristique des ports sénégalais après la "traite".

Je n'ignorais évidemment pas que le pays vivait de l'arachide et qu'à Bambey, la tâche de mon époux consisterait à préserver la précieuse plante des insectes parasites qui s'y intéressent de près depuis les semis jusqu'au stockage des graines, mais de là à imaginer cette agression olfactive avant même d'avoir mis le pied à terre ...

- *Regarde là-bas*, continuait Jean en tendant le bras, *ces monticules que tu aperçois, ce sont les "seccos", des tonnes de gousses prêtes à remplir les cales des cargos.*

L'évocation de tant d'huile en puissance ne pouvait améliorer mon état ! Je sortis mon mouchoir. En respirant parcimonieusement au travers, je tentai d'échapper à la nausée qui ne demandait qu'à se réveiller.

J'aurai, au fil des ans, maintes occasions de retrouver "l'odeur de Dakar" flottant, lourde et tenace, sur Bel-Air et le quartier du port, plus tenue sur le Plateau. Chaque fois, amusée, presque attendrie, je ne pourrais m'empêcher d'évoquer ma première arrivée au Sénégal, car - mon cœur s'en souvient - aussi pénible qu'ait pu être mon malaise, il n'était parvenu à entamer ni mon enthousiasme, ni mon bonheur.

Si parmi toutes les impressions qui m'assaillirent pendant les trois jours où nous demeurâmes sur place, je devais n'en choisir qu'une, je parlerais sans hésiter des bougainvillées. Leur splendeur m'éblouit. En pleine floraison, elles offraient au soleil leur magnificence violette et pourpre. Une merveille !

Sous le bleu intense du ciel - insoutenable sans verres fumés - elles couvraient les façades claires des villas. Pas une qui n'exhibât sa parure flamboyante, mais loin de pâtir de l'uniformité, chacune d'elles paraissait imposer en vedette son décor fastueux.

Je m'arrêtais à chaque barrière. Mes exclamations de plaisir ravissaient mon époux.

Comme une enfant, je le harcelais de questions.

- *Quelles sont ces fleurs rouges à tiges épaisses, serpentant au ras du gazon ?*
- *C'est du pourpier, une plante dont les pétales se referment au crépuscule.*
- *Pourquoi le gazon est-il si différent de l'herbe de nos pelouses ?*
- *C'est du "kikuyu", une variété robuste qui résiste au climat et à l'aridité du sol.*

Le sol ! Autre surprise de taille pour la Normande habituée aux sillons de terre grasse. Là où manquait l'asphalte, je marchais sur du sable ... Dans les impasses ou arrière-cours du centre-ville, sur les bas-côtés des routes, à la périphérie, il reprenait ses droits, se glissant désagréablement dans les sandales à chaque pas et je m'étonnais naïvement qu'une telle luxuriance végétale pût surgir de cette pulvéulence inerte.

- *Le secret : c'est l'eau*, me disait mon "expert" ; *il faut beaucoup arroser*.

En effet, tous les jardins du Plateau et de la Corniche s'animaient du même va et vient nonchalant : les jardiniers vidaient et remplissaient leur arrosoir et leur rêve intérieur semblait s'harmoniser parfaitement à ces gestes automatiques et las.

Dans l'ombre de Jean, le serrant de près pour éviter de l'être par les passants peu soucieux de s'effacer, je découvrais les Sénégalais.

Avec ma modeste stature, je disparaissais auprès des beautés sculpturales balançant leur boubou avenue William Ponty. Sveltes ou imposantes, elles glissaient leurs babouches de cuir sur les trottoirs d'un mouvement gracieux qui se décelait dans leur croupe mais ne troublait en rien le port altier des épaules et de la tête.

J'étais surtout sensible à leur élégance exotique et provocante. Une provocation de luxe et d'abondance, un désir affiché sans honte de s'exhiber et d'affirmer son rang social.

Mousseline à fils dorés, moire chatoyante, brocart précieux étoffaient les silhouettes. Des métrages impressionnants ordonnés savamment. Un large décolleté, qui pouvait laisser voir une partie du dos, mais le plus souvent basculait d'un côté, dénudant ainsi une épaule ronde et lisse.

Ce qui me surprenait le plus, c'était qu'une telle abondance de tissu, amidonné de surcroît, ne semblât en rien gêner les belles.

Elles passaient, souveraines, balayant la piétaille de leurs drapés rigides et encombrants.

La Fatou plus modeste n'en était pas moins plaisante dans le même vêtement traditionnel fait de pagne, une cotonnade bigarrée dont dessins et couleurs attiraient mes yeux étonnés d'une telle hardiesse dans le mariage des tons et le choix des imprimés.

Un mouchoir de tête assorti, artistement noué, mettait en valeur les breloques en or attachées aux cheveux pour garnir le front des plus riches. Les autres se contentaient de gris-gris, ces petits sachets de cuir sombre, dont le mystérieux contenu préserve du mauvais œil, foi de marabout !

Quant aux Sénégalaises évoluées, qui avaient décidé d'adopter la mode européenne, elles avaient bien du mal à dissimuler, dans des robes ajustées, leur conformation raciale. Si certaines y parvenaient, la plupart paraissaient accoutrées alors qu'elles eussent pu séduire en cachant, dans les plis d'un boubou seyant, leur cambrure disgracieuse.

On retrouvait chez les hommes les mêmes catégories de personnages. Les "borom faux-col" - jargon ouolof pour désigner les



Chez les Eclaireurs de France à Dakar, 1942



**Devant la maison de sa logeuse
30, rue du Docteur Thèze à Dakar**



Collection Générale de l'A.O.F. - Fochler, Dakar - Reprod. interd.

450. Afrique Occidentale — DAKAR
Un coin du Marché

messieurs en complet veston-cravate impeccable malgré la chaleur - les évolués, plus pragmatiques, adeptes du pantalon de toile ou du short-chemisette, enfin tous ceux qui préféraient s'en tenir au pantalon de zouave et au boubou de leurs ancêtres.

La prestance des "gorguis" arborant le vêtement de toile immaculée ou bleu pâle, raidie par l'empois, n'avaient rien à envier à celle des belles "diguènes". Une profusion de broderies-machine au point de chaînette dessinait empiècements et plastrons dorés sur lesquels dansaient les amulettes du sorcier.

Tout ce monde coloré, bavard, s'entrecroisait sans hâte ou se groupait au gré des rencontres. Je notai, amusée, que pour se saluer, hommes et femmes se tendaient bien la main mais remplaçaient notre poignée de mains par une tape des deux paumes. Celles des hommes entre eux, énergiques et sonores, m'évoquaient le "tope-là" de nos maquignons scellant un marché, les jours de foire ... Celles des femmes, plus mesurées, semblaient l'esquive d'une caresse retenue aussitôt qu'osée, un geste pudique que démentaient parfois les yeux hardis et les bouches sensuelles.

Que dire des petits enfants, sinon qu'ils étaient superbes ! Des enfants sages, sécurisés, souvent graves, des bébés attendrissants, lovés dans le dos de leur mère, ne laissant voir qu'une petite tête crépue qui ne tressaillait même pas sous l'assaut des mouches.

Je ne pense pas manquer d'objectivité en assurant que je ne fus pas choquée par la misère lors de mon premier contact avec le Sénégal. Certes, je remarquai bien quelques estropiés sur leur planche de bois à roulettes, d'autres tendant un moignon rongé par la lèpre mais, pour pitoyables qu'ils fussent, ces déshérités semblaient faire partie de la grande famille africaine - une famille unie qui se penchait tout naturellement sur les sébiles - et n'avaient ni le pathétique, ni le côté équivoque de la mendicité organisée qui me sauterait aux yeux vingt-cinq ans plus tard.

En 1950, les villageois n'avaient pas encore déserté leurs champs, le travail ne manquait donc pas dans les villes. Chacun pouvait être soigné dans les dispensaires et les hôpitaux sans que l'infirmier réclamât sa dime pour faire la piqûre prescrite ; il pouvait envoyer ses enfants à l'école et recevoir son dû sans avoir à recourir au bakchich.

Dans les années 70, les infirmes et les indigents eux-mêmes perdraient l'innocence de leurs aînés. La pitié ferait alors place à la suspicion (l'enfant me tend la main, son complice est prêt à me voler mon sac ...), l'indifférence s'installerait, étouffant les rapports normaux entre demandeurs et bienfaiteurs. L'impression navrante que tout est irrémédiablement vicié ! Malgré les fragrances d'autrefois, l'éclat joyeux de la lumière, la douceur des alizés tempérant la chaleur de midi, la complainte du poète vous viendrait aux lèvres :

"Qu'est *mon Afrique* devenue

"Que j'avais de si près tenue
"Et tant aimée ? ..."

Nous étions descendus à l'hôtel Le Provençal, rue Malenfant, dans le quartier de la place Protêt, une rue bordée de constructions peu élevées : des immeubles à deux ou trois étages couverts de toits en terrasse que des entrepôts séparaient par endroits. Les balcons égayaient les façades crépies de couleurs claires ; par les larges baies ouvertes, on entrevoyait les longues pales des ventilateurs suspendus aux plafonds.

Jean aurait aimé se retrouver à l'hôtel Atlantic, non pas parce que Mermoz y avait eu ses habitudes, mais parce qu'il y avait cherché refuge en 1940, en débarquant de Guinée avant de prendre pension 30 rue du Docteur Thèze, chez Madame Taxil, la responsable des Éclaireurs de France. C'est ainsi que, tout naturellement, il était devenu "Routier" pendant ses années de Première et de Math-Elem, avec le totem - assez bien vu, ma foi - de "Gerboise lunatique", au Clan des Sables.

Mais l'hôtel affichait "complet". La patronne reconnut Jean lorsqu'il lui rappela les faits - les jeunes gens parachutés à Dakar pour passer leur baccalauréat ne devaient pas être légion à l'époque - et, faute de pouvoir l'héberger à nouveau, lui recommanda l'hôtel Le Provençal.

Nous fîmes la sieste après avoir déjeuné au Métropole, boulevard Pinet-Laprade, dans la vaste salle carrelée où tous les célibataires français de la ville semblaient s'être donné rendez-vous. L'atmosphère bon enfant révélait des habitudes bien assises. On allait directement à sa table, on se saluait d'un groupe à l'autre, on interpellait les serveurs.
- *Comme d'habitude ?* lançait le boy.

Dans la minute qui suivait, le grand verre de Pernod trônait sur la nappe à carreaux rouges et blancs, près du pichet ventru.

Sur les têtes, les ventilateurs en rangs serrés brassaient l'air chaud. Un ronron monotone et las que, moi aussi, comme ces hommes en saharienne, je finirais par ne plus entendre.

L'heure de la sieste avait vidé les rues. Evanouie, l'activité du matin ! Passants, étals, mendiants, charrettes, voitures, escamotés comme par enchantement ! Dakar s'était assoupie, corps et biens. Temps suspendu, un silence incongru, une sorte d'hypnose collective s'étendait sur la ville.

Je me ferais vite à cette fracture dans la vie quotidienne mais, ce jour-là, je la trouvai cocasse encore que, fatiguée par les nausées qui m'avaient encore assailli au Métropole, j'accueillis cette soudaine léthargie sans déplaisir.

Tandis que je sommeillais, je perçus quand même quelques bruits : le "clap-clap" étonnamment sonore du cheval enlevé au trot par un "borom-charrette", celui, plus discret des "samaras" d'un piéton longcant la façade et, de temps en temps, la protestation brève d'un chien tiré de ses rêves.

Nous n'étions attendus à Bambey que le 10 mars, un délai mis à profit pour des visites à des amis connus dix ans plus tôt par mon époux.

Faute de retrouver sa logeuse qui avait quitté le Sénégal après le retour de son fils grièvement blessé à Cassino, Jean me fit rencontrer les Van Gelder, un ménage hollandais fréquenté par Madame Taxil pendant la guerre. Un soir, nous dinâmes dans leur appartement de l'avenue Gambetta ; notre hôtesse nous emmena ensuite faire un tour de corniche dans sa voiture.

Le spectacle me ravit. La tiédeur de la nuit convenait parfaitement à mon état somatique et je n'en étais que plus sensible au charme de la promenade.

Nous longions l'océan discret, à peine ourlé d'écume. Etoiles et lumières côtières s'y miraient joyeusement ; au loin, se profilait Gorée, ombre mystérieuse révélée par quelques lueurs falotes. L'air embaumait. Dans la brise de mer déjà ensommeillée, les bouquets de filaos onduleux et lascifs exhalaient leurs parfums.

Le pèlerinage au lycée Van Vollenhoven (un gouverneur général de l'AOF assez courageux pour s'être opposé à l'enrôlement des Africains pendant la guerre de 1914) s'imposait.

En 1940, sa construction était tout juste achevée ; à présent, un mur en claustra ceinturait le bâtiment blanc qu'aucune pollution n'avait encore terni. Deux énormes grilles en fer forgé s'ouvraient sur la cour, face à l'escalier monumental conduisant au hall.

Des jeunes allaient et venaient : filles et garçons, noirs et blancs. Je tentais d'imaginer en lycéen l'homme de ma vie ; lui, pudique et secret, regardait sans rien dire.

Parmi ses condisciples, il comptait Hyacinthe Senghor, un neveu du célèbre Léopold, "chantre de la négritude" et grammairien de surcroît. A l'époque, bien que déjà député de l'Assemblée Nationale, il n'avait pas encore épousé une Normande et nous étions bien loin d'imaginer que, vingt ans plus tard, de la villa de mon frère à Gonneville, nous pourrions apercevoir la propriété où il viendrait savourer, dans sa belle-famille, les douceurs du pays d'Auge.

Hyacinthe, lui, n'était pas poète ; il se contentait d'être notaire. Dans son étude poussiéreuse et sombre, il me parut guindé, voire solennel, malgré le tutoiement spontanément retrouvé avec son ancien camarade. Je devais m'apercevoir par la suite que les Africain évolués, très soucieux de souligner leur appartenance à l'élite, forçaient sur le cérémonieux et le conventionnel. C'en devenait parfois caricatural ...

Rien de semblable chez Rito Alcantara. Il était la simplicité et la gentillesse mêmes. Sa famille, portugaise métissée originaire des îles du Cap Vert, jouissait d'une certaine notoriété dans la capitale sénégalaise. L'affaire de son père, schipchandler rue des Essarts, marchait bien. Devenu

pharmacien, Rito vivait encore chez ses parents, mais possédait une garçonnière rue de Talmath, détail qui interviendrait dans ma petite histoire personnelle, quelques mois plus tard.

Pour le moment, en ce début mars, j'observais avec amusement les deux amis échanger leurs souvenirs.

- *Et tes sœurs ?* interrogeait Jean.

J'apprenais que l'aînée, Acacia, avait bénéficié de son aide pour les devoirs de mathématiques en échange de traductions latines ...

- *Anilda est déjà mariée !* s'exclamait-il aussitôt, en évoquant une fille avec de longues nattes.

Enthousiaste, chaleureux comme autrefois lorsqu'il avait accompli sa B.A. de scout en tirant Jean de l'hôtel Atlantic pour le conduire chez madame Taxil, Rito nous assura qu'en toute occasion, nous pouvions compter sur lui.

C'était un garçon qui vous réconciliait avec l'humanité toute entière.

Peu à peu, je me familiarisai avec la ville blanche.

En dépit d'un sens de l'orientation complètement anarchique, je parvins à me fixer quelques repères : le palais du Gouverneur, avec son péristyle central, avenue Roume, la Chambre de Commerce avec ses colonnes, place Protêt, la cathédrale du Souvenir africain, surmontée d'un dôme byzantin, avenue de la République.

Nous avons fait une brève incursion au marché Kermel, celui où s'approvisionnaient les Européens.

Autour du bâtiment en briques roses, inspiré, semble-t-il, de "turqueries" fantaisistes, comme si l'architecte avait voulu s'amuser, légumes, fruits et fleurs rivalisaient de fraîcheur et d'éclat.

Une surabondance inattendue dans ce pays de sable.

Flanquées de leur balance Roberval, les diguènes trônaient au milieu des tas et des bouquets très joliment disposés. La plupart étaient assises sur une natte à même le sol, d'autres avaient préféré se jucher sur leur étal d'où, l'œil en alerte et le verbe haut, elles interpellaient les gens avec aplomb.

Je ne me sentais pas très à l'aise sous le feu des apostrophes. Je sursautai à l'approche soudaine d'un vendeur brandissant sous mon nez deux têtes d'ail.

Pour s'en débarrasser, Jean lança :

- *Amna* (j'en ai), *démal* (va-t-en) !

Aussitôt, les rires fusèrent de toutes parts.

- *Eh, eh, toi, ti connais ouolof !*

Les diguènes, hilares, se passèrent l'information de proche en proche et déclenchèrent une jubilation collective hors proportions.

Passablement ahurie, je serrai Jean de près, poursuivie par un déferlement de jacasseries où se cachaient, c'est certain, les quolibets persifleurs dont raffolent les Africains.

Comme ces débuts timides me paraissent cocasses aujourd'hui, et surtout incompatibles avec les équipées qui firent mes délices, des années durant !

Je me demande même si mes enfants pourront y croire, eux qui m'ont connue si prompte à me couler dans les foules bruyantes des souks arabes et du "zoma" de Tananarive, à fouiner, fouiller, marchander sans souci des frôlements et harcèlements, et parfois du danger.

L'autre marché, celui de Sandaga, affichait un style typiquement "néo-soudanais". Les Africains y achetaient poisson séché, manioc, arachides, tomates minuscules, patates douces, gombos (légumes locaux), fonio (semoule de graminée), bananes, mangues ... tout ce dont avaient besoin les fatous pour cuisiner leurs plats traditionnels. Les grandes cuvettes émaillées contenaient les piments, les cacahuètes décortiquées et les noix de kola, très prisées en Afrique de l'ouest pour les vertus stimulantes de leurs alcaloïdes.

Quant au contenu peu ragoûtant des petites bouteilles alignées devant le "gorgui" à bonnet de laine, c'était le secret du sorcier.

Un choix impressionnant de cotonnades, de boubous, de babouches, de "samaras" incitait à l'achat. Sans hâte, clients et vendeurs palabraient longuement, pour le plaisir.

Je vis tout cela du trottoir opposé. Quelques effluves m'ayant déjà alertée, je me gardai bien d'approcher de ce chaudron à odeurs détonnantes.

Et pourtant, se souvenait Jean, c'était du premier étage de l'édifice, dans une pièce restée sans emploi, qu'il assistait en 40 et 41 aux réunions des Routiers ... A cœur vaillant, rien d'impossible !

Ces assemblées se tenaient en soirée, après que les tuyaux d'arrosage eussent entraîné le plus gros des détritiques dans les égouts. Demeuraient cependant divers reliefs que se disputaient les surmulots - des rats énormes et agressifs - et surtout, flottant dans l'air chaud, les relents si particuliers à l'Afrique, une puanteur vigoureuse et sans complexe.

Certains endroits exceptés, Dakar, en 1950, n'était pas une ville sale.

Les vieux Dakarois, sans illusions sur le zèle des employés à la voirie, avaient coutume d'affirmer que les meilleurs éboueurs du Sénégal, c'étaient les "charognards".

Il s'agit, en fait de milans, guetteurs infatigables dont les piailllements aigus étaient et demeurent indissociables de la rumeur urbaine. Ils sont là, sur les toits ou planant sur la presqu'île, toujours prêts à venir faire le ménage, traquant l'ordure et la charogne ; bons bougres, avec ça, n'hésitant pas à sautiller deux mètres plus loin, pour laisser sa part au chien errant.

La gent canine, représentée par des spécimens de taille moyenne, hauts sur pattes et à poils ras, affirme son goût pour le mimétisme : la couleur sable domine et se fond dans le décor des ruelles et des terrains vagues.

Considérées comme impures par les musulmans, les pauvres bêtes survivent comme elles peuvent. Même astreintes à la garde des baraques et des cases, elles n'obtiennent que maigre pitance et mépris brutal.

Bien qu'en 1950, la "cynomanie" des Français n'eût pas encore atteint les sommets actuels, on pouvait être choqué par le sort des chiens jaunes. Déjà, les Blancs s'étaient chargés de redresser la situation : quelques privilégiés, bien dodus, sommeillaient à l'ombre de leurs terrasses.

Les boys, à qui incombaient la tâche de les nourrir, ne le faisaient qu'avec mauvaise grâce. L'animal ne s'y trompait pas. Il gardait toujours vis-à-vis du Noir une attitude méfiante, voisine de l'agressivité.

Au terme de ces trois jours dans la métropole sénégalaise, séduisante à bien des égards, je dus convenir qu'elle n'offrait guère de ressources pour le shopping.

Il y avait bien la boutique Bata, abondamment achalandée par l'usine locale, un magasin de chaussures plus luxueuses repéré Allées Canard, sinon les autres vitrines, ternes et peu nombreuses, présentaient un peu de tout, pêle-mêle, entassé et surtout ne correspondaient pas à un lieu de vente tel que l'attendait une Parisienne. On eût dit les efforts maladroits de nos bazars d'avant-guerre exposant, sans la moindre recherche, le contenu hétéroclite de leurs étagères.

A l'intérieur, les Américains de l'Ouest auraient sans doute retrouvé l'ambiance de leurs "General Stores" : pénombre tiède sur un amalgame déroutant d'objets voisinant sans logique apparente.

Et Jean, familiarisé depuis l'enfance avec les sigles commerciaux de l'AOF, de m'expliquer ce qu'était un "comptoir", une "maison" au sein de nos colonies, de me désigner les larges panneaux : C.F.A.O., Maurel & Prom, SOCOPAO, Peyrissac, S.C.O.A., Chavanel, Vézia, NO.SO.CO, ces sociétés florissantes, à la respectabilité bien assise qui, depuis la conquête, se partagent le négoce avec la Métropole. La gestion était française, les Africains étant relégués aux tâches subalternes de magasiniers ou de chauffeurs. Quant aux employés recrutés en France, ils devaient répondre à des critères draconiens question santé et moralité. La C.F.A.O., par exemple, n'embauchait que des célibataires. Pour garder la mainmise sur eux, elle les logeait et les nourrissait dans ses immeubles vieillots, leur imposait une discipline quasi-monastique et contrôlait leurs fréquentations. On disait à l'époque : "Rentrer à la F.A.O., c'est entrer en sacerdoce" !

Nous rendîmes visite à l'une de ces recrues, une jeune homme, ami d'Alain.

Pendant qu'il nous parlait avec un humour un peu désabusé de sa vie sagement monotone, je me disais que, s'il était venu chercher l'aventure

sous les tropiques, c'était vraiment raté.
Rêver de Kessel et trouver Courteline !

Beaucoup plus racoleuses étaient les échoppes tenues par les Libanais, maîtres incontestés du petit commerce.

Ils possédaient quelques boutiques d'alimentation, mais vendaient surtout des tissus ; des mètres et des mètres de soieries, cotonnades et lainages s'amoncelaient jusqu'au plafond et débordaient sur les trottoirs, entassés, suspendus, drapés ; une débauche de textile où la belle qualité côtoyait l'ordinaire.

Il suffisait de ralentir le pas, et le maître des lieux était là, volubile, obséquieux, vous entraînant dans son antre, vous proposant des remises.

Chaque fois qu'il extirpait une pièce, vous vous attendiez à un écroulement général.

Que vous achetiez ou non, vous ressortiez poursuivi par les salutations interminables du marchand ventripotent, un avant-goût des salamalecs du Proche-Orient que la Syrie m'offrirait en abondance.

Aux heures de prière, le muezzin lançait son appel. La mélodie aux accents incantatoires me troubla. La première fois que je l'entendis, je sursautai. Nous étions avenue William Ponty, près de la petite mosquée alignée entre les maisons. Les fidèles convergeaient vers la porte largement ouverte, se déchaussaient sur le seuil déjà abondamment garni de babouches (comment retrouvait-on son bien ?) et disparaissaient à l'intérieur. En passant, j'y jetai un coup d'œil rapide : je vis une pièce nue aux murs chaulés. Sur le sol couvert de nattes et de tapis de sisal, les hommes au coude à coude, face contre terre, psalmodiaient le Coran.

Soudain, je me sentis vraiment expatriée ...

Le 9 mars, pour fêter mon vingt-et-unième anniversaire, Jean m'emmena dîner chez "Marie-Louise", un restaurant où l'on pouvait déguster, dans la lumière douce des petites lampes à abat-jour rose, des mets délicats que la musique langoureuse de l'orchestre rendait encore plus délectables. Nous savourâmes ces derniers moments de liberté sans contrainte : le lendemain, nous devons partir pour Bambye.

La gare de Dakar ne manque pas d'allure. Sous le soleil, les roses de la façade en briques, des moulures et des tuiles se dorment joliment ; aux deux extrémités, les hautes terrasses supérieures élancent sa silhouette, aérée de claustra ; on peut lui concéder un petit air pimpant propice à l'invitation au voyage jusqu'au moment où l'on franchit le seuil. L'intérieur est tellement crasseux et encombré que vous vous précipitez sur le quai à l'air libre, dès votre billet acheté ; ce que nous fîmes prestement ce 10 mars pour attendre la micheline de Kaolack. Là, pourvu que vous slalomiez prudemment entre les bagages de toutes sortes, les cages de volailles étiquées, les calebasses débordantes d'oranges vertes et de mangues, que vous preniez soin de vous garer des coudes maintenant sur les têtes d'extraordinaires échafaudages, enfin que vous évitiez les jets de salive noircie de bétel qui fusaient de partout, vous pouviez vous sentir relativement à l'aise.

La micheline s'immobilisa dans un concert de grincements affreux pour l'oreille. Aucun doute, il manquait de l'huile quelque part ! Aussitôt, ce fut la bousculade. Heureusement, l'accès à la première classe demeurait libre ; nous pûmes monter et nous installer calmement dans un espace surchauffé, mais encore libre d'occupants.

Sur le quai, l'agitation persistait. Penchés aux fenêtres, les voyageurs récupéraient leurs ballots, leurs cages, leurs calebasses, leurs enfants tendus par des mains secourables et les commentaires et les exclamations aiguës mêlés aux appels des vendeurs de cacahuètes et aux cris des bambins malmenés créaient une ambiance à la fois survoltée et bon enfant.

De tous mes yeux, je regardais. Avec enthousiasme, j'apprenais l'Afrique.

Et la pensée qui ne me quittait pas et m'accompagnerait longtemps comme un leitmotiv dont on ne peut se défaire, la pensée : "Comme j'aimerais qu'ils me voient !" me rendait encore plus attentive, plus perméable aux sollicitations émotionnelles, afin de pouvoir mieux les restituer à ceux que j'avais laissés.

Pendant des années, je m'acharnerais à leur faire partager mes découvertes, je m'appliquerais à décrire, à rendre vivante la moindre anecdote, pour qu'ils me voient encore, m'entendent encore, m'aiment encore.

Car avec le temps, bien sûr, ils finiraient par accepter l'absence, par la mieux gérer, par la compenser.

A chaque retour, la joie des retrouvailles serait toujours aussi

vibrante, mais parfois, prenant conscience que la vie s'était inévitablement refermée en France sur un cercle familial d'où, physiquement, j'étais exclue, il m'arriverait, à l'occasion d'une mésentente passagère, de retrouver, surgissant de l'enfance, les pincements douloureux de la jalousie d'autrefois.

Nous n'étions plus seuls dans le compartiment. Un "gourgui" et sa "diguène", tous deux en boubou d'apparat, nous avaient rejoints sur la banquette. Ils donnaient l'impression d'occuper tout l'espace. Bien assorti, le couple paraissait persuadé qu'avec une stature et un embonpoint aussi impressionnants, priorité leur était donnée sur le menu fretin. L'homme s'assit près de moi, je disparus aussitôt derrière son boubou raide comme du carton. Il fit le geste de rassembler le tissu vers lui ; en vain, le textile se déployait sur mes genoux et je dus m'accommoder de cet envahissement désagréable jusqu'à Thiès.

Face à moi, Jean n'était guère mieux loti. Il voisinait avec l'imposante Fatou, profitant comme moi de parfums généreux. Les époux conversaient bruyamment, tout en procédant au nettoyage de leurs dents à l'aide d'un bâtonnet de bois tendre. Cela les amenait à se déplacer de temps à autre pour cracher par la fenêtre opposée à celle que nous avions investie.

En trois jours, j'avais déjà pu constater que les habitants de ce pays passaient leur temps à cracher. Une manie, un tic dont ils n'avaient pas conscience, qui ne choquait personne et affectait, sans distinction, hommes et femmes.

Comme ils grignotaient souvent toutes sortes de graines, "mâchouillaient" leur noix de kola ou leurs feuilles de bétel, ils avaient toujours quelque chose à rejeter et ne s'en privaient pas.

Confronté sans cesse à cette nuisance, vous restiez parfois perplexe et admiratif devant la dextérité de certains qui, même au sein d'une foule, parvenaient à projeter leur jet puissant sans arroser personne.

A l'heure prévue, la micheline quitta la gare. Dans le fracas et les soubresauts des boggies sur l'étroite voie métrique, nous roulions vers Bambey, vers notre nouvelle vie.

Jusqu'à Rufisque, nous longeâmes une zone de marigots. A plusieurs reprises, l'océan apparut à travers la végétation chétive et poussiéreuse. L'intense réverbération blessait les yeux. Jean me désigna les premiers baobabs. Leurs silhouettes étranges dominaient les arbustes d'épineux. Tristes géants sans feuilles, ils lançaient vers le ciel leur ramure torturée d'où pendaient, inertes, de gros fruits oblongs.

A Rufisque, deux Sénégalais se joignirent à nous. Du quai montaient des effluves écœurants. Vingt-cinq ans plus tard, Bruno traversant la petite ville en voiture baptiserait "Rio Merdo" le filet d'eau nauséabond qui stagnait plus qu'il ne coulait dans le canal creusé en pleine agglomération.

L'atmosphère empuantie de cet égoût à l'air libre "s'enrichissait" des émanations des pêcheries. Un vrai régal olfactif !

Engluée d'odeurs nouvelles, la micheline reprit son élan jusqu'à Thiès. Dans le compartiment, la chaleur s'intensifia. Plus de marigots, plus d'échappées vers l'océan, nous nous enfoncions dans l'intérieur des terres, dans la savane morne, poudreuse, infinie qui semblait s'ouvrir et se refermer sur nous.

Avec ses vastes vérandas sur charpente métallique, la gare de Thiès ne peut pas renier son architecture coloniale. Nos quatre compagnons descendirent dans un commun bruissement d'étoffe, nous laissant en souvenir des exhalaisons dont mon état s'accommodait mal.

L'arrêt permit aux voyageurs de s'approvisionner : les vendeurs de fruits, pain, sucreries, cigarettes firent de bonnes affaires.

Le temps d'apercevoir une artère large et sableuse bordée de caillcédrats, quelques bâtiments ocre, mais aussi d'horribles bicoques au toit de tôle ondulée scintillant sous le soleil déjà haut et la brousse de nouveau se refermait sur nous, une savane aride de saison sèche, tantôt clairsemée, tantôt plus dense, mais toujours désespérément plate et désolante.

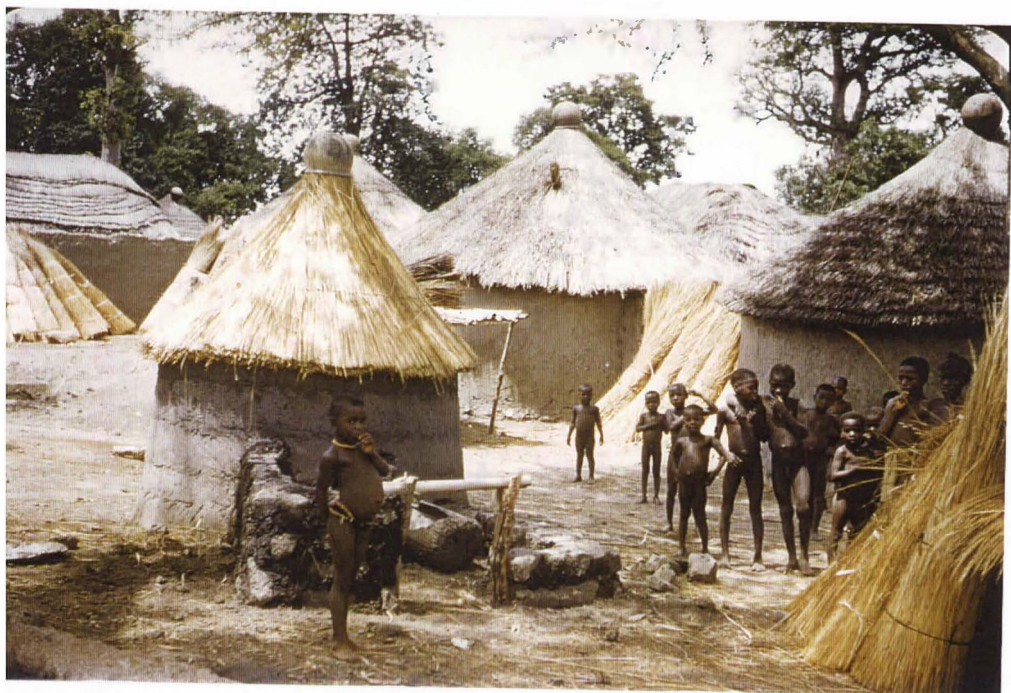
Pourtant, il suffisait qu'apparaisse un minuscule village au loin, quelques huttes de pisé au chapeau de paille pointu, pour que l'espace figé reprenne vie. On distinguait des silhouettes colorées rassemblées autour du puits, des volutes de fumée près des cases, un âne, des chèvres, et surtout de petits enfants joyeux gesticulant et galopant vers la voie ferrée.

Je m'emplissais les yeux, tandis que, gentiment, l'Afrique m'offrait son livre d'images.

Dans l'air vibrant de chaleur, la micheline lançait sa mélodie sur deux notes. Cela ne ressemblait en rien aux sifflements guillerets des locomotives de mon enfance. C'était plutôt une rengaine mélancolique, un appel plaintif, version exotique du "cor au fond des bois", qui n'en chassait pas moins les charognards des baobabs.

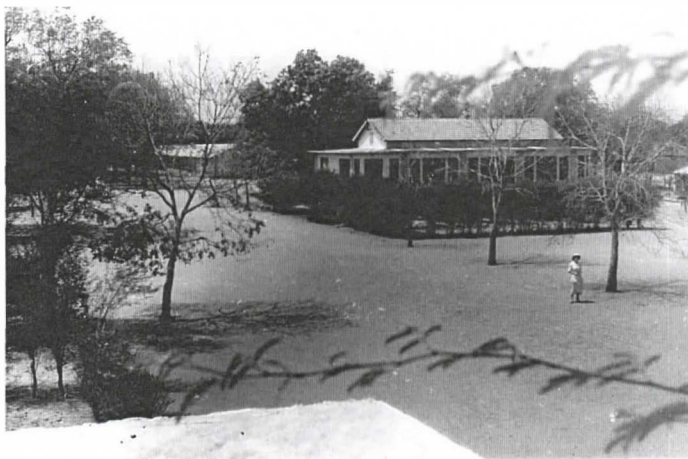
La chanson du "Dakar-Niger" serait semblable. Pendant six ans, jour après jour, à l'heure où nous profiterions de la douceur du soir sur la terrasse, un bref instant, elle viendrait interrompre les soupirs de la brousse et distraire nos pensées.

Breve halte à Khombole, un village poussiéreux qui me parut sans charme. En 1956, sous une paillote, par une journée dominicale torride, Jean y présiderait le bureau de vote pour l'élection, au suffrage universel, de l'Assemblée Territoriale prévue par la Loi-cadre de Gaston Defferre. Il aurait la surprise de voir réapparaître, avec une seconde carte d'électeur, des Sénégalais ayant déjà voté précédemment. Comme son acolyte noir refuserait de s'en émouvoir, mon époux, pragmatique, réfrénerait sa stupéfaction quand il s'apercevrait, de surcroît, que les morts, eux aussi, participaient au scrutin. Les sortilèges de l'Afrique, sans doute !



Du côté de Dangalma, notre dernier arrêt, la terre se teinta de rouge. Remplaçant le sable, la latérite égayait le paysage. Puis elle redevint grise et poudreuse.

L'autorail freina de nouveau.
Nous étions à Bambey.



Le Centre de Recherches



- Appert ?

Un petit homme rond en saharienne et short kaki, les yeux rieurs derrière ses lunettes à monture dorée, s'avançait vers nous. Il ne risquait pas de faire erreur, nous étions les seuls Blancs sur le quai poussiéreux.

- Bouffil.

Le directeur du Centre de recherches ôta son casque et nous tendit sa main potelée.

Je vis son regard détailler ma silhouette et compris sa pensée. Dans le but de nous assurer un minimum de confort à notre arrivée, Jean l'avait avisé de ma future maternité. Il ne put rien vérifier et confia à quelqu'un de la Station : "*Je ne sais pas où elle le met ...*"

Au fil des ans, j'apprendrais à connaître cet homme direct et jovial, bon vivant et humain. Si, au début, il m'intimida, me déplut parfois, me dérouta souvent, je finirais par l'apprécier, ne retenant de lui que sa gentillesse.

A mesure que j'acquerrais de l'assurance, les plaisanteries plus ou moins osées qui déclenchaient son rire en cascade si caractéristique, ne m'effaroucheraient plus, je trouverais aisément la réplique à ses taquineries appuyées ; je saurais obtenir une voiture et un chauffeur pour aller à Dakar ou le bon nécessaire à la fabrication par le menuisier de petites tables d'apéritif sur un modèle repéré dans "Arts Ménagers". Peu à peu, je finirais par le considérer comme le "Père" de la Station (n'avait-il pas deux filles, dont une de mon âge ?) et j'irais vers lui les jours d'angoisse. Ainsi, ce soir où, en l'absence de Jean, parti en tournée, me trompant de bouteille, je fis boire à mon bébé une cuillerée d'alcool absolu à la place du sirop de quinine. Le pauvre enfant en avait recraché une partie en hurlant, puis refusé d'avaler quoi que ce fût. Affolée, je m'étais précipitée chez les Bouffil. Elle, douce et pondérée, m'avait calmée ; lui, avait bien ri :

- Vous allez voir, après cette bonne cuite, il va dormir comme un loir. Demain, il n'y paraîtra plus. L'alcool n'a jamais tué personne.

(Il parlait en connaisseur !).

J'étais repartie moins tremblante, sans vraiment bien savoir ce qui m'avait le plus réconfortée : les paroles pondérées de son épouse ou son bon rire si déculpabilisant.

Je crois qu'il se complaisait dans son rôle patriarcal, surtout bien sûr, auprès des jeunes femmes de ses ingénieurs débarquant sitôt leur diplôme en poche.

Il les accueillait "chez lui".

Créée sur le site d'un ancien pénitencier, la Station de recherches était sa chose et cela se sentait. N'ayant jamais occupé d'autre poste, il en avait été le pionnier fondateur et comptait bien y terminer sa carrière.

Ses deux filles y étaient nées en 30 et 32. Pour Lydie, la déception du boy avait été grande ; deux ans plus tard, il n'avait même pas jeté un regard sur le berceau d'Annette.

L'expression africaine "gagner petit" ne prend toute sa valeur que s'il s'agit d'un garçon. Avoir une fille, passe encore, mais deux !

Pendant la durée de la guerre, la famille n'avait pu rentrer en France pour les six mois de congé accordés tous les deux ans. D'où une imprégnation encore plus profonde dans cette brousse sénégalaise sur laquelle il avait bien fallu vivre, nutritionnellement parlant aussi, les importations s'étant taries.

Intégrer la Station expérimentale de l'arachide (ainsi s'appelait le Centre de recherches à cette époque) de Bambey, c'était pénétrer dans le fief d'un homme parfaitement adapté, connu et respecté des Sénégalais, apparemment insensible aux excès du climat et au "mal du pays", vivant sa vie de reclus avec un bonheur affiché assez déconcertant.

Il avait un faible pour le pastis, semblait toujours de bonne humeur, aimait recevoir et danser. Consciencieusement, il invitait toutes les femmes sans se préoccuper de l'image cocasse qu'il pouvait donner avec les plus grandes, mal à l'aise dans ses bras trop courts.

Pour être plus assortie, je n'en étais pas moins confrontée à son "œuf colonial", point de contact impossible à éviter, créant à la fois l'intimité dont je me serais passée et la barrière à une harmonie plus parfaite, celle qui sied, par exemple, aux tangos langoureux.

Heureusement pour moi, il possédait une autre qualité non négligeable, il n'était pas enclin à se vexer.

En 1955, nous revenions pour notre troisième séjour après une traversée sur le "Lyautey".

Pendant l'apéritif général rituellement offert lors d'une arrivée à la Station, Monsieur Bouffil lança :

- *Alors, madame Appert, le commandant était-il séduisant ?*

Etourdiment, du tac au tac, je répliquai :

- *Oh, non ! C'était un petit gros.*

A la seconde, pétrifiée, je réalisai ma bétise. Autour de moi se déchaînaient les rires. Ceux du directeur n'étaient pas les moins joyeux ...

Mi-figue, mi-raisin, mon époux murmurait dans mon dos :

- *C'est pas bon pour mon avancement ...*



M. Bouffil en 1955

Devant : Bruno, Marie-Hélène, Dominique, Henri et Claire Fischer
Derrière : un planton, Wane, Jean, Jacques et Nicole Faure,
Jacqueline Fischer

L'humour de la remarque se teintait par ailleurs d'un certain désenchantement. A l'époque, Jean avait acquis la certitude que Bambey ne pouvait être un tremplin pour sa carrière.

Dès son arrivée, il avait eu la mauvaise surprise de trouver un laboratoire vide, un budget dérisoire et surtout, un directeur persuadé qu'un entomologiste n'était qu'un gadget dont il se serait volontiers passé, si "Paris" n'en avait décidé autrement.

Le dernier en date, Monsieur Risbec, n'avait pas été remplacé pendant plusieurs années sans que cette vacance eût porté préjudice au bon fonctionnement de la Station, alors ...

Le désintérêt de Monsieur Bouffil pour l'entomologie n'était pas un parti pris sans fondement. Il découlait même d'une logique irréfutable : pour protéger les cultures pauvres du Sahel, la dépense en insecticides serait hors proportion, compte tenu de leur maigre rapport ...

Ainsi donc, sans directives, sans moyens véritables, Jean dut improviser et chercher dans divers secteurs comment justifier sa présence au Sénégal.

Il étudia donc la protection des stocks dans les seccos d'arachides, repères de la bruche dévoreuse ; s'intéressa à l'implantation de la culture du riz à Richard-Toll, sur le fleuve, à une centaine de kilomètres de Saint-Louis et finit par s'atteler à la rédaction d'un ouvrage : "Les parasites animaux des plantes cultivées au Sénégal et au Soudan français" qui fut édité en 1957 par le Gouvernement général de l'AOF.

Belle revanche pour l'entomologiste désabusé. Le livre fut un succès. Un début de notoriété que les suivants confirmeraient fort justement.

En fait le local dont il prit possession en mars 50, tout au bout de l'aile droite du bâtiment abritant laboratoires et bureaux, n'était pas totalement vide. Un homme l'attendait impatiemment : Wane, son assistant. C'était un Toucouleur aux traits fins, racé, discret, respectueux sans obséquiosité, compétent et serviable. Son orgueil de caste le portait à dédaigner Ouolofs et Sérères avec lesquels il ne frayait pas. Depuis le départ de Monsieur Risbec (bon prince, Monsieur Bouffil ne l'avait pas licencié), il veillait sur les collections poussiéreuses et les ouvrages spécialisés des étagers.

Acolyte dévoué, il accompagnerait Jean dans ses tournées, même en pays diola. Là, malgré la présence d'un Blanc à ses côtés, il laisserait paraître une terreur des "sauvages" qui n'était sans doute pas gratuite.

Mon expérience personnelle devait le confirmer. En 1956, j'aurais l'occasion de traverser la Casamance en 2 CV pour me rendre à Varella, en Guinée portugaise. Descendue de voiture avec mes compagnons (Jacques Faure et sa belle-mère, venue de France pour la naissance de son troisième petit-fils), je m'apprêtais à photographier les belles cases de ce pays diola.

Curieusement, le village paraissait désert. Soudain, comme par magie, une vingtaine d'hommes nous fit face. Très grands, portant pour tout vêtement un étui pénien démesuré, sur l'épaule un carquois d'où dépassaient des flèches colorées, entre les mains, un arc de bonne taille ... Muets, la mine sombre, ils nous toisaient.

Jacques, amical, se mit à leur parler, montrant nos appareils :
- *Jolies cases ; prendre photos ... d'accord ?*

Une sorte de grondement collectif monta du groupe toujours immobile. Vivement, Jacques nous ordonnait, mezzo voce :

- *Rejoignez la voiture.*

Peu après, à son tour, et sans quitter des yeux les chasseurs ombrageux, il se mit à l'abri.

Quand la 2 CV démarra après quelques soubresauts, aucun de nous n'osa risquer un dernier regard. Il n'était pas impossible d'ailleurs que les sauvages se fussent évanouis aussi vite qu'ils étaient apparus ... Allez savoir !

La rencontre nous laissa un sentiment de malaise que le paysage ne pouvait dissiper : la piste s'enfonçait dans la forêt primaire, un enchevêtrement de végétaux pris de délire où gambadaient avec frénésie les cynocéphales hurleurs.

Mais revenons sur le quai de la gare de Bambey où commença la grande aventure de ma vie.

Car j'aurai beau découvrir d'autres pays plus lointains, d'autres civilisations plus remarquables, jamais je ne retrouverai les émotions violentes de ces premières années en Afrique.

Elles furent pourtant difficiles, frustrantes, éprouvantes ; malgré tout, je les garde dans un coin privilégié de ma mémoire et, aujourd'hui encore, les revis bien souvent dans mes rêves.

Un grand Noir longiligne en boubou attendait près de la 15 CV Citroën. Il nous salua avec réserve.

Sans traverser le village, nous prîmes sur la gauche, la route de la Station.

N'Diaye slalomait entre les trous, évitait les plaques sableuses trop épaisses, dépassait un troupeau de bovins blanchâtres, maigres à faire peur, croisait un camion dans un nuage de poussière dense qui retombait sans hâte sur la végétation malingre, klaxonnait pour disperser quelques poules, freinait sec devant un chien jaune surgi des épineux ..., un véritable gymkhana qui n'allait pas sans secousses et m'amenait instinctivement à contracter les muscles abdominaux.



1956 En Casamance avec la mère de Nicole Faure

Mais il faut croire qu'en Afrique, les futures mères bénéficient de grâces spéciales.

Car si j'évoque les kilomètres parcourus sur les pistes défoncées, le supplice de la "tôle ondulée", les bonds qui vous expédiaient en l'air quand le véhicule ne pouvait éviter un trou, les enlissements de saison sèche et les bourbiers de l'hivernage (saison des pluies), j'en déduis que mes deux premiers bébés n'ont dû qu'à leur ange gardien de rester nichés le temps qu'il fallait et qu'ils se sont certainement demandé parfois quelles étaient ces turbulences qui perturbaient leurs rêves.

Nous arrivions. Un socle blanc surmonté d'une charrue marquait l'entrée de la Station. La traction tourna à droite.

Des habitations à vérandas se devinaient au milieu d'îlots de verdure.

Personne n'animait les allées sableuses scintillantes sous la lumière crue. Même protégés, les yeux supportaient mal la réverbération intense.

Nous débouchâmes sur une petite place où la voiture s'arrêta le long d'une haie de prosopis.

Dehors, la fournaise de midi m'enveloppa brutalement : une chaleur vibrante, minérale, souveraine que le silence, semblait-il, amplifiait encore.

Impression fugitive de débarquer sur une planète que la vie venait de désert.

Mais non, la maison de notre hôte se réveillait, le boy servait l'apéritif sur la terrasse, puis le déjeuner à l'intérieur, repas au cours duquel, fatiguée et nauséuse, je dus fuir aux toilettes.

- *Vous l'appellerez Raoul*, s'exclaffa Monsieur Bouffil à mon retour.

Passablement étonnée, je ne compris pas la remarque.

Vint l'heure de la sieste, cette paralysie générale déjà découverte à Dakar, mais qui prenait ici des proportions presque inquiétantes.

Allongée dans la chambre de passage de la villa, volets tirés, ventilateur en marche, je tentais de capter un bruit, un signe révélateur de vie. C'est alors que, pour la première fois, je l'entendis.

Un égrenage de six notes dévalant une gamme en mineur ... Un appel plaintif porté par les ondes brûlantes.

- *Qu'est-ce que c'est ?*

- *C'est un coq de pagode, un oiseau de la famille des coucous*, m'apprit Jean, occupé à caresser le chat de la maison qui avait sauté sur le lit. *Toute mon enfance, je l'ai entendu en Côte d'Ivoire et en Guinée. Un peu sinistre, non ?*

Plutôt mélancolique, mystérieux, pensai-je, guettant la reprise de l'étrange mélodie.

Pendant des années, mes siestes à Bambey s'accompagnaient de la ritournelle insolite.

Inlassablement, aux heures les plus chaudes, me tirant du sommeil quand il avait choisi un arbre du jardin pour perchoir, le coq de pagode lancerait decrescendo son chapelet de notes poignantes vers le ciel en fusion.

A quinze heures, je perçus un autre bruit qui, lui aussi, me deviendrait familier : le signal de la reprise du travail. Des coups métalliques réguliers rompaient soudainement le silence. Un Noir, préposé à cette tâche gratifiante, se réveillait et réveillait les autres en tapant vigoureusement sur une barre de fer. Impératif, le son guilleret se répandait à la ronde. Les silhouettes allongées se redressaient ; sans hâte, les manœuvres traînaient leurs samaras vers les ateliers, les champs d'essais ou la ferme. Des maisons, sortaient les ingénieurs coiffés de leur casque blanc ; ils rejoignaient en plissant les yeux leur laboratoire surchauffé.

Un rituel immuable, répétitif, dans un espace rétréci de "camp retranché".

Et si, a priori, les six mois de congé concédés au terme de deux ans de ponctualité à la "cloche" vous paraissaient démesurés, vos réalisiez rapidement que pour vous libérer l'esprit de ces contrainte d' "assignés à résidence", ils seraient tout juste suffisants.

Ce fut du moins le sentiment de mon époux durant les soixante-douze mois que nous vécûmes dans la brousse sénégalaise.

Lui qui avait connu l'exubérance ivoirienne et guyanaise et, surtout, le charme des paysages guinéens, contemplait d'un œil dédaigneux la savane monotone et calcinée. Nostalgique, il évoquait pour moi les pentes du Fouta-Djalon d'où dévalaient les cascades, les rivières à hippopotames, les immenses bananeraies, somptueuses étendues de verdure.

Curieusement, contre toute attente, ce fut lui, l'enfant élevé en Afrique, et non pas moi, la citadine, qui souffrit le plus de l'enfermement imposé à Bambey.

Il est vrai que cet enfermement fut pesant, surtout dans les premiers temps où les échappées vers Dakar ne pouvaient être que rarissimes. Non seulement, il fallait avancer une raison impérative pour obtenir un moyen de locomotion, mais il y avait également l'obstacle de la route non goudronnée. Pendant l'hivernage, des "barrières de pluie" la coupaient là où, subitement, elle s'était transformée en marigot.

Contraints de vivre sans autre horizon que la steppe poussiéreuse, nous devions aussi partager cette existence étriquée avec des compagnons immuables, retrouvés chaque jour sur les mêmes chemins, dans les mêmes circonstances, dans les mêmes fauteuils que la veille.

En 1976, je retournerais au Centre de recherches. Sur le long ruban d'asphalte, la voiture filerait et moi, je croirais rêver. Sur place, des jeunes ménages occupaient les maisons d'autrefois. Ils possédaient tous un véhicule qui les menait, chaque week-end, au bord de l'océan ; certains louaient même un pied à terre à Dakar ! J'entendrais ronronner partout les climatiseurs ; je verrais l'école où deux instituteurs scolarisaient les enfants ... et j'aurais l'impression que "mon Bambey à moi" n'existait plus. Pourtant, le décor avait à peine changé. Certes, la végétation plus haute, plus dense, semblait moins disciplinée qu'en 1950 et soulignait le début de délabrement des bâtiments

Mais la charrue était toujours sur son socle, le Manobi Club près du bassin d'irrigation et les coqs de pagode dans les caillécédrats. L'harmattan n'avait pas désarmé ; il avait soufflé toute la nuit précédente ; tranquillement, les boys balayaient le sable accumulé sur les terrasses pavées de carreaux noirs et blancs. Comme autrefois ...

Au cours de l'apéritif général du 10 mars 1950, je fis la connaissance des habitants des lieux. Jean avait déjà rencontré ses collègues l'après-midi, pendant que, désœuvrée, je me morfondais chez Monsieur Bouffil en compagnie du chat.

Nous vîmes arriver un à un, six ménages, douchés de frais, saharienne et short blancs pour les hommes, robe à bretelles pour leurs compagnes.

Sourires, gentillesse, questions d'usage. L'époque ne se prêtant guère à la familiarité, même sous les tropiques, chacun demeurait sur son quant à soi, un peu paralysé par d'invisibles barrières. Les "Monsieur" et "Madame" restaient de mise, préjudiciables à l'éclosion de rapports spontanés.

Et que dire de la sacro-sainte hiérarchie qui, nous le vérifiâmes rapidement, imposait sa loi drastique ? Elle s'apparentait à celle de l'armée, tenant compte du grade et de l'ancienneté dans le grade.

Au sein de la recherche, on débutait "Chef de Travaux des Laboratoires", puis on grimpa plus ou moins rapidement les échelons : "Maître de Recherches", "Directeur de Recherches", chaque grade comportant en outre plusieurs échelons. Quant aux ingénieurs d'agronomie, ils bénéficiaient d'équivalences portant des noms différents.

Un véritable casse-tête chinois que les nouveaux-venus devaient rapidement assimiler pour éviter une bévue, en plaçant leurs invités, par exemple, ou bien en usurpant un rang, lors de la tournée réglementaire offerte aux partants et aux arrivants. En effet, les habitants des lieux, à tour de rôle, les prenaient en charge pour les deux repas journaliers.

Et ce tour s'effectuait invariablement en descendant "l'échelle des valeurs". En 1950, on pouvait s'y retrouver assez vite. Au fil des années,

l'effectif ayant plus que doublé, il conviendrait d'être très attentif à la place de votre échelon, l'ordre établi étant sans cesse remis en cause.

Dès ma première après-midi à Bambey, je découvris un autre rituel : les invitations se faisaient par boy interposé.

Tirée de mes rêveries par des coups frappés à l'une des portes-fenêtres, j'avais ouvert à un Noir qui me tendait un petit papier. J'avais lu : "Madame Bouyer serait heureuse de vous avoir à déjeuner et à dîner demain".

Comme, visiblement, le boy attendait une réponse, j'avais écrit quelques mots de remerciements. Je venais d'entrer dans "la ronde des petits papiers".

Comment pourrais-je évoquer la Station sans revoir le dolent manège des boys et des plantons porteurs de messages ?

Chaque jour, ils sillonnaient sans hâte les allées sableuses, tissant les fils virtuels d'un téléphone intérieur. Ils créaient un semblant d'animation dans ce petit univers où les habitations les plus éloignées ne l'étaient que de trois cents mètres à peine, et semblaient apprécier leur mission itinérante comme une récréation.

Nous les connaissions tous, parvenant même à les identifier de loin : Abdou portait toujours un bonnet de laine, Djibril, une chéchia, etc.

Sur place, il y avait ceux qui attendaient votre réponse sans bouger, d'autres qui filaient à l'office palabrer bruyamment avec le cuisinier ; certains plaisantaient avec la Fatou penchée sur sa lessive ou rejoignaient le jardinier, ravi de poser ses arrosoirs le temps d'une brève causerie.

Vous rappeliez le messenger ; il repartait avec son petit papier plié en quatre et, s'il se dirigeait vers la maison d'à côté, vous saviez que vous retrouveriez vos voisins au dîner que vous veniez d'accepter. C'était une vie sans surprises ...

Mais nos facteurs occasionnels se déplaçaient aussi pour bien d'autres raisons que les invitations à "festoyer" à deux pas de chez soi.

Un manque de sucre ou de farine par exemple, un échange de livres, la restitution d'un catalogue de tricot, un oubli de Jean qui me dépêchait l'énigmatique Wane, sans omettre les messages fantaisistes pour rompre la monotonie des heures.

Ainsi ce billet reçu de Maurice Tardieu à l'époque où, sous sa houlette, j'apprenais dans "La Méthode Albaran", les subtilités du bridge-contrat.

- J'ai ouvert d'un trèfle. Vous avez 12 points. Que répondez-vous ?

Malgré un formalisme de surface, nos compagnons de la première heure semblaient former une joyeuse bande, même si cette gaieté me parut parfois un peu forcée. On eût dit un spectacle où les rôles ayant été distribués une fois pour toutes, chacun se sentait l'obligation de jouer fidèlement son personnage. Nul besoin de dons particuliers pour distinguer le "boute-en-

train", le "pince-sans-rire", "l'ingénue", le "bonnet de nuit ou la "tête de Turc". Une comédie gentille qui, dans les débuts, me mit mal à l'aise car il n'est jamais facile de débarquer au sein d'une communauté bien soudée où les sous-entendus laissent deviner des connivences et où les raisons de l'hilarité générale vous échappent.

Je dus m'adapter également à un certain vocabulaire.

A l'apéritif, quand on me demanda si je voulais "un sec à l'eau", force me fut d'avouer que cette antinomie m'était complètement hermétique. Il s'agissait d'un Martini ou d'un Dubonnet allongé d'eau, breuvage très en vogue à Bambeys ainsi que le "Cognac-Perrier".

J'appris également qu'une réunion dansante devenait ici "un dégageant" et que la "tournée-prosopis", proposée à haute voix au cours d'une soirée, invitait les hommes à aller faire pipi de concert sous les étoiles ...

Comme les occasions de se distraire n'étaient pas légion, les exilés s'efforçaient de saisir la moindre opportunité pour rire dans la tradition "chahut étudiants". Nous ne dûmes qu'à mon état d'avoir échappé au bizutage de rigueur. L'année précédente, les Pélissier avaient "bénéficié" d'un accueil peaufiné dans la jubilation.

Lors de la première réunion, de faux couples avaient été présentés au jeune ménage. Au cours de la soirée, les femmes s'étaient montrées outrageusement entreprenantes avec leurs vrais maris, créant rapidement une ambiguïté malsaine pour les nouveaux venus.

Déjà passablement choqués par ces mœurs légères, ils avaient rejoint leur logement dans une villa qui en comportait deux mitoyens. De l'autre côté du mur commun, un ménage avait simulé une scène de jalousie débridée : injures, bris de vaisselle, cris, grossièretés ... Dallas en pays oulof !

Terrorisée, Emma Pélissier, une Américaine "très comme il faut", avait supplié son mari de se faire muter au plus vite.

Le lendemain, dans un éclat de rire général, on avait révélé le pot aux roses aux deux pauvres novices aussi ahuris que les victimes d'un certain Canadien dans l'émission télévisée "Surprises sur prise".

Frustrés de n'avoir pu renouveler leurs prouesses à nos dépens, les Bambeysens se consolèrent en nous racontant avec force détails l'épreuve qui nous avait été épargnée.

J'eus l'impression qu'Emma riait encore jaune. Je parierais même que le "Welcome" du Sénégal ne fut pas du tout étranger à son obstination à amener son époux à porter ses compétences outre-Atlantique. En 1963, nous devons les revoir à Damas où Jean prenait ses fonctions d'expert de la FAO. Il nous annonça son départ définitif pour les Etats-Unis ...

Je possédais au moins un point commun avec Emma : nous attendions toutes deux notre premier bébé pour la mi-octobre. Autre constatation : Madame Sauger, déjà mère de trois enfants, ne pouvait dissimuler que, pour elle, le terme serait plus proche.

Sans être vraiment inquiète, je ressentis quelque apaisement en découvrant ces deux consœurs. D'autant que Madame Sauger, de sa voix douce, se disait prête à m'aider. Sans doute parce que le Sénégal était le pays de son mari - métis saint-louisien -, elle n'avait pas ce travers si fréquent chez les vieux coloniaux : à peine étiez-vous débarqués qu'ils commençaient à vous énumérer les cas de décès dus, prétendaient-ils, au manque de compétence des médecins militaires, les seuls praticiens français de l'époque. Vous aviez droit à la litanie des dangers susceptibles de fondre sur vous : accès pernicieux, amibiases, déshydratation foudroyante des bébés, bilieuse, méningite cérébro-spinale ; une sorte d'auto-satisfaction pour rescapés en quête de considération.

Je me garderai toutefois de généraliser. Tous les vétérans ne donnaient pas dans la tragédie, mais ils pouvaient réserver d'autres surprises aux néophytes.

Notre ami Robert Grégoire nous conta un jour qu'il fut accueilli à Dakar par l'épouse de son futur directeur. Timide et déférent, il s'installa à l'arrière du command-car qui les conduisait à son lieu d'affectation. Passé Rufisque, les passagers commencèrent à faire des bonds sur les sièges - oh, combien inconfortables ! - de l'engin pris de frénésie. Après une secousse particulièrement délirante, la dame en question se retourna pour lancer :
- *Alors, le jeunot, on en prend plein le cul !*

L'ingénieur stagiaire Grégoire, frais émoulu de l'Agro, en resta sans voix ...

Madame Sauger, elle, dédramatisait les difficultés de la vie en brousse avec une calme assurance. Elle avait mis ses enfants au monde chez elle, avec l'aide de la sage-femme indigène du village et comptait faire de même pour le quatrième.

Madame Coriols s'était proposée pour prendre soin du nouveau-né jusqu'à ses relevailles et l'on sentait que ce rôle de "nounou" réjouissait à l'avance la mère de famille privée de ses trois enfants scolarisés en France.

Et l'on touchait là l'un des problèmes majeurs rencontrés à Bambey par les parents. A peine avaient-ils cessé de trembler pour leurs bambins - la

Les plus jeunes
Marie-Hélène, Michel et Pierre Ginouvès



Après les cours à la maison, les petits écoliers s'amuse
Bruno avec Dominique et Henri Fisher



Dans le salon, juin 1950



Sur la terrasse

moindre diarrhée déclenchant leurs alarmes - qu'ils se trouvaient confrontés au dilemme "école".

En 1950, trois cas de figure se présentaient : les enfants Coriols étaient donc en France, l'aîné des Sauger à Dakar, chez ses grands-parents paternels ; quant aux petits Bouyer, ils demeuraient à la Station, scolarisés par leur mère aidée des cours par correspondance de l'Ecole de Vanves. Mais il suffisait d'observer un moment le frère ou la sœur de 10 et 8 ans pour deviner que cette dernière solution, pourtant la moins traumatisante, était loin d'être idéale. Timides et introvertis, Jean et Anne-Marie ne paraissaient ni heureux, ni malheureux, mais plutôt "inertes".

Je les verrais souvent partir en fin d'après-midi pour la promenade quotidienne ; ils marchaient du même pas que leurs parents, leur enfance assoupie dans un monde sans repères.

Grâce au Ciel, quand à mon tour, pendant deux ans, je deviendrais l'institutrice de mon propre fils, l'ambiance serait tout autre. Le Centre de recherches compterait deux bonnes douzaines d'enfants, dont sept ou huit inscrits au cours de Vanves.

Bien sûr, ces petits "écoliers" seraient, eux aussi, tout seuls devant leurs cahiers, mais une certaine normalité s'établirait dans leurs esprits puisque leurs compagnons de jeux se pliaient à la même discipline.

Après les heures studieuses de la matinée et la sieste imposées à tous, ils se rejoignaient, recréant un semblant de rythme, de règles communes dont les enfants ont grand besoin.

Cela n'empêchait pas le manque d'émulation, le manque d'enthousiasme à se mettre au travail et développait chez les plus timorés la crainte de l'école.

Par contre, grâce à ces cours particuliers, ils progressaient rapidement et les jours où les grosses enveloppes revenaient de France avec les copies corrigées, les mères, avec fierté, comparaient les notes de leurs élèves ; eux, parfaitement étrangers à la notion de compétition, ne jetaient qu'un regard rapide sur les résultats de leurs efforts solitaires.

Outre Monsieur Bouffil, qui s'appêtait à rejoindre femme et filles pour son congé en métropole et les ménages déjà cités, deux autres complétaient l'effectif modeste de la Station : les Tourte, qui adoraient leur chienne baptisée Fatou, une erreur de psychologie fâcheuse vis-à-vis des Sénégalais, et les Collot, dont la gentillesse me séduisit sur le champ. A l'époque, Marie-Jacqueline jetait des regards d'envie sur les futures mères. Que ne connaissait-elle l'avenir ? Six enfants devaient combler ses espérances ...

Enfin, un peu incongrue au milieu des couples, une agro célibataire, Mademoiselle Thévenin, qui n'avait rien d'une frêle jeune fille.

Ainsi donc, nous qui arrivions, fîmes le tour des maisons en compagnie de Monsieur Bouffil qui, lui, s'en allait. Et comme chacun en profitait pour rendre les invitations reçues, au terme de cette ronde, nous ressentions déjà l'impression que susciterait longtemps la mini-société de Bambe : "On prend les mêmes et on recommence !".

Ce fut aussi l'occasion de tester le savoir-faire des cuisiniers et de constater que les ressources alimentaires locales permettaient de se nourrir normalement, même si le poulet requérait des dents solides et le rôti de bœuf beaucoup d'indulgence pour sa saveur terriblement "sui generis".

A notre arrivée, le directeur nous avait montré notre future maison, plus exactement le logis où nous attendrions notre résidence définitive. L'ouverture de son chantier n'était prévue qu'au terme de celui en cours : une suite de quatre appartements contigus destinés à des "conducteurs de travaux" sénégalais. Dès que le premier serait achevé, nous pourrions nous y installer. L'entrepreneur pressait ses ouvriers mais, en son absence, je trouvais, dans le meilleur des cas, un peintre rêveur maniant nonchalamment le pinceau pendant que ses compagnons s'offraient une petite pause à l'ombre. A mon approche, ils se levaient et me saluaient gentiment avant de se disperser sans hâte vers des tâches imprécises ...

Le dimanche 19 mars, nous pûmes enfin ouvrir nos cantines dans notre "premier nid" où demeuraient toutes les odeurs propres à la construction, ce qui n'était pas fait pour améliorer mon état de plus en plus nauséeux. Mais quel bonheur d'installer notre "chez nous" !

Quelques meubles avaient été déposés dans les trois pièces, des meubles ordinaires et disparates dont les quatre fauteuils classiques qu'on retrouvait chez tout le monde. Relativement confortables sur leur neuf, ils avaient tendance à se transformer en hamac dès que la toile se détendait.

Quand vaisselle et linge furent rangés, les livres sur l'étagère, cadres, vases et bibelots bien en vue sur mes napperons brodés, enfin la couverture soudanaise de Jean tendue sur un mur du living, je n'eus de cesse que Jean prît des photos. Toujours le désir impératif de partager avec les miens, de combler les distances, de les aider à me retrouver. Le "Foca" de Jean avait une grande carrière devant lui ; ses clichés en noir et blanc, attendus en France avec impatience, alourdiraient régulièrement mes enveloppes "Via Air Mail" ; ils apporteraient aussi beaucoup de joie à Abidjan, où mes beaux-parents, à l'hôtel depuis leur retour de congé, venaient d'emménager dans une villa de la périphérie.

Comme dans toutes les maisons, la salle à manger réservait une place à la glacière. Il n'était pas question de la reléguer à la cuisine, un local bâti à l'extérieur où la chaleur demeurerait étouffante même après que le cuisinier eût éteint le fourneau.

Le matin, vers 9 heures, un manœuvre apportait sur son épaule, protégée par un sac de jute, un pain de glace dégoulinant. Le boy se précipitait, armé d'un marteau. Il en faisait deux morceaux et garnissait la glacière non sans avoir ramassé les éclats qu'il s'appropriait, les suçant avec délectation.

La glace était fabriquée par une machine située dans le bâtiment qui abritait le générateur d'électricité. C'était le royaume d'Ousseynou, un Sérère gros et gras, qui s'était aménagé là un coin de repos pour ses somnolences chroniques. Pendant ses petits sommeils, son oreille perdait de sa vigilance et ne captait plus les baisses de régime du moteur à court de carburant. Quand, dans les labos, les appareils branchés s'essouffaient, un planton se précipitait, sans zèle excessif, pour réveiller le responsable.

A 22 heures, la lumière baissait et revenait à trois reprises : signal quotidien du "couvre-feu" imposé jusqu'au lendemain 8 heures. Au plafond, le ventilateur cessait de remuer l'air chaud et, si vous désiriez terminer votre chapitre, la lampe-tempête vous offrait sa lueur falote et sa chaleur superflue.

La glacière n'était cependant qu'un luxe très relatif car, même en évitant de trop fréquentes ouvertures, dès 16 heures les blocs s'étaient liquéfiés, laissant la tablette de beurre ramollie et le lait, même bouilli, virer au caillé. Exclue donc les restes de la veille à réchauffer et la provision de denrées périssables.

D'où l'utilité des cuisiniers dont la tâche ne se limitait pas à la préparation des repas. Chaque matin, munis d'une liste de leurs patronnes, ils achetaient au milieu des essaims de mouches, viande ou poisson sur le marché de Bambey-village. Ils y trouvaient aussi quelques légumes et fruits locaux.

Le reste des courses s'effectuait chez "le petit syrien", chez Maurel & Prom ou chez Vezia.

Dans un petit espace sombre, le premier ne vendait que des denrées alimentaires. Des échafaudages de boîtes de conserve occupaient le mur du fond, entre autres des boîtes de sardines à toutes les sauces. Nous en avons tellement consommé à l'époque que le goût m'en est définitivement passé, semble-t-il. Cela doit faire des décennies que la clé en fer dort dans mes tiroirs ... On y trouvait également du beurre, du jambon en boîte, du fromage, de l'huile, du vin, etc. Rarement en rupture de stock, Khoury gérait bien son modeste commerce ; son amabilité levantine n'avait d'égal que son sens aigu des affaires. Avec toute l'habitude de sa race, il dosait permissivité et refus vis-à-vis de ses clients indigènes, incorrigibles adeptes de l'achat à crédit.

Les autres maisons de commerce étaient des "comptoirs" destinés avant tout à la traite de l'arachide. Beaucoup plus spacieuses, mais tout aussi grisâtres, elles possédaient le même comptoir massif, véritable rempart entre les vendeurs et la foule.

Les Sénégalais venaient là pour palabrer avec les autres clients, échanger les nouvelles avec le commis qui était son "camarade" ou son "petit frère", pour acheter aussi, après discussions et ergotages interminables.

Quand les Blancs entraient faire leurs emplettes, ils devaient se frayer un chemin entre les groupes jacassants et, si l'employé se précipitait pour les servir, ce n'était pas par déférence pour la couleur de leur peau, mais parce qu'il savait fort bien que la tractation serait brève. D'ailleurs les Noirs qu'il avait abandonnés profitaient de l'interruption pour tâter, retourner, jauger l'objet convoité, prêts à reprendre la discussion au point où ils l'avaient laissée, notre méthode d'achat expéditive et sans fioritures leur demeurant sans doute complètement incompréhensible.

Les sacs de riz servaient de siège, les tonneaux d'huile, d'appui. Les pots en fonte, les lessiveuses, cuvettes, bouilloires, etc. encombraient le sol, le long des murs. Sur les étagères, les coupes de tissus de pagne éclairaient le fond du magasin et voisinaient avec la parfumerie et la bonnetterie, points de mire des fatous, adeptes des senteurs appuyées et de la lingerie de couleurs vives.

Les outils, les clous, les parapluies, les chaussures s'offraient pêle-mêle, reléguant les produits alimentaires de première nécessité au rang d'accessoires.

Lourde de chaleur et d'odeurs mêlées, l'atmosphère suffocante faisait perler la sueur sur les visages. Entre les pieds nus, la lumière crue du dehors projetait des flaque de soleil sur le ciment.

Le brouhaha intérieur s'enrichissait de tous les bruits extérieurs ; d'abord, le ronronnement des machines à coudre alignées de chaque côté de l'entrée. Inlassablement, les "borom-tailleurs" appuyaient sur leurs pédales métalliques ajourées, illustration vivante de l'affiche "Singer" omniprésente dans toutes les bourgades africaines.

Une charrette poussive faisait crisser le sable et grincer ses ressorts épuisés ; par réflexe, les chiens aboyaient sur son passage. Un âne entravé lançait une protestation pathétique à répétition. Dérangé dans ses ruminations moroses, un dromadaire au repos sous les cassias chétifs retroussait ses babines violacées pour clamer sa hargne. Un vol blanc s'élevait de la poussière : les pique-bœufs effrayés se réfugiaient sur un mur de pisé rougeâtre.

Monsieur Bouffil, qui tenait à retrouver son cuisinier, nous avait priés de l'employer jusqu'à son retour. Sidi m'impressionnait, non seulement par sa haute stature, mais aussi par son air condescendant, celui du serviteur qui passe d'une maison prestigieuse à un service sans gloire, même si son salaire demeure inchangé. Le tutoyer me demandait un effort ; le comprendre, un don divinatoire, souvent en défaut. Pas encore habituée à l'accent "petit nègre", mon oreille me transmettait des propos sibyllins que j'avais toutes les peines du monde à décoder. Fort heureusement, je fis des progrès rapides, et lui prit le parti de s'accommoder de ses fonctions moins gratifiantes. Pour nous conformer à la coutume en vigueur, nous embauchâmes un boy et une blanchisseuse. Une domesticité bien tapageuse pour un jeune ménage, logé petitement de surcroît, mais il paraissait exclu qu'il en fût autrement ; d'ailleurs Jean, habitué dès l'enfance à cette pléthore de main-d'œuvre sous les tropiques, n'y voyait rien d'incongru.

Notre boy se nommait M'Baye Thiam. Il se présenta un matin. Petit, râblé, membres épais, il semblait jeune, une vingtaine d'années sans doute. Il n'avait jamais travaillé chez un Blanc, parlait très mal le français - Sidi dut servir d'interprète - mais toute sa personne révélait l'intelligence et une détermination posée. Le jour même, il revêtit le tablier en grosse toile bleue.

M'Baye s'adapta à ses fonctions avec une facilité surprenante ; de semaine en semaine, son vocabulaire s'enrichit, sa vivacité d'esprit se confirma. Jamais je n'eus à m'irriter de son comportement, jamais je ne mis en doute son honnêteté.

Quelques années plus tard, quand s'instituerait la pratique plus logique et plus économique du "boy-cuisinier", M'Baye viendrait me proposer

-Si tu veux, toi, tu me montres et je fais cuisine.

Non seulement, il assimila rapidement la confection des mets simples, mais il s'enthousiasma pour les recettes qui exigeaient une certaine habileté. Il lui suffisait d'avoir observé mes gestes une seule fois, pour réaliser tartes, soufflés, gênoises, quiches, pâte à choux.

Je le vois encore apporter avec fierté ses œuvres sur notre table. Nous le complimentions de bon cœur et lui semblait heureux.

Parfois, quand il partait vers 21 heures et qu'il venait nous dire bonsoir sur la terrasse, nous parlions un peu.

Jean lui avait demandé un soir :

- *Alors, M' Baye, quand vas-tu acheter une femme pour " gagner petit" ?*

Tout sourire, il avait répliqué :

- *Chaque mois, je donne argent au père, quand c'est fini payer, je prends la femme.*

Nous avions attendu que disparût dans la nuit la lueur vacillante de sa lampe-tempête pour commenter ses propos et rire un peu bien sûr de la coutume de ses frères de race.

Hélas, l'histoire du gentil M'Baye Thiam devait se terminer en tragédie. Un lundi matin, il vint travailler, la démarche lourde. Effrayée par son visage bouffi, je l'interrogeai :

- *La tête, c'est pas bon, le ventre, c'est pas bon*, me dit-il tristement en portant la main sur son front et son abdomen.

- *Est-ce que tu te soignes ?*

- *Le marabout, y donne moi médicament ; y connaît bien manière.*

Le lendemain, son état avait empiré, l'œdème s'intensifiait, gagnant les membres.

J'eus vraiment conscience que sa vie était en danger et décidai :

- *Tu ne dois pas rester comme ça. Je vais te faire une lettre pour le docteur Aribot. Va le voir. Ton marabout ne sait pas guérir ta maladie.*

Le docteur Aribot était le médecin africain du dispensaire de Bambey-village. Le titre était sans rapport avec celui décerné en France, puisque ces praticiens indigènes n'avaient suivi que deux années d'études à l'Ecole de Médecine de Dakar, mais les coloniaux reconnaissaient leurs compétences acquises sur le terrain et leur savoir-faire instinctif. Le docteur Aribot, en particulier, jouissait d'une excellente réputation ; la rumeur disait même qu'entre lui et le médecin militaire français de Diourbel, il ne fallait pas hésiter ...

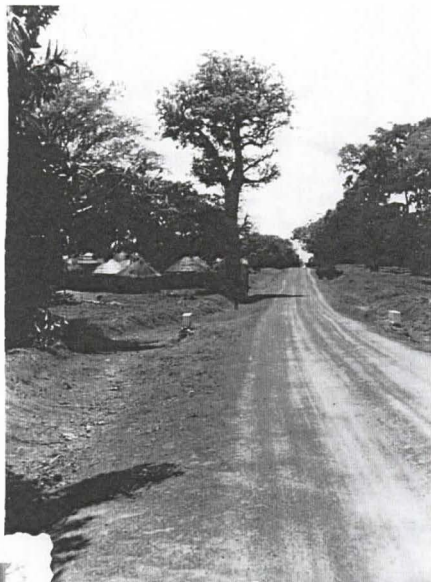
On prétendait bien qu'il laissait durer pour le plaisir les auscultations et palpations de ses patientes européennes et que, l'appeler le soir après l'heure de l'apéritif, comportait le risque de le voir arriver ivre, mais quoi qu'il en fût, son diagnostic sûr rassurait et compensait ces penchants fâcheux.

Nous avions maintes fois fait appel à lui pour les crises de paludisme et du furonculose de Jean, celles de colibacillose qui me harcelaient régulièrement et surtout pour tous les maux des enfants, des filaires nichées sous leur peau, qu'il fallait tuer avec de la neige carbonique, des conjonctivites à répétition de la saison où les kapokiers libéraient leurs graines, aux problèmes digestifs auxquels aucun bébé n'échappait.

Persuadés que le docteur Aribot parviendrait à sauver notre boy, nous attendîmes, confiants, de ses nouvelles.

Le mercredi, son "petit frère" vint avertir qu'il était trop malade pour

Promenade à Bambey-Sérère



Construction d'une case



travailler. Il revint le jeudi nous annoncer sa mort.

Peinés, intrigués, nous interrogeâmes le médecin.

- *Je n'ai rien pu faire, il était empoisonné.*

- *Empoisonné ?*

- *Hélas ! Nous n'avons aucun antidote contre les poisons des sorciers.*

Et de poser la question : "Pourquoi ? Qui avait fait cela ?"

La jeune Sérère que M'Baye désirait pour femme avait deux prétendants. Tous deux s'acquittaient de leurs versements mensuels. Peu soucieux de rembourser le moins rapide à réunir la somme convenue, le père avait préféré payer les services du sorcier ...

Révoltée, je m'écriai :

- *Mais, puisque tout le monde est au courant, que fait la police ?*

Le Soussou évolué de la côte guinéenne qu'était le docteur Aribot retrouva ses instincts ancestraux :

- *Chut ! me dit-il, un peu gêné, ces choses-là ne regardent que les Africains ...*

Le soir, nous gagnâmes Bambey-Sérère à pied. La route large, qui partait de la Station, s'enfonçait dans la végétation arbustive en se rétrécissant jusqu'à devenir un sentier où mes sandales se chargeaient de sable à chaque pas. Une trouée se fit à droite, laissant apparaître des cases et leurs habitants.

Notre irruption figea les gestes.

Déjà le "petit frère" de M'Baye se dirigeait vers nous. Nous lui redîmes notre tristesse tandis qu'il hochait la tête sans prononcer un mot. Du groupe de femmes qui s'étaient peu à peu rapprochées, il en fit avancer une en la tirant par le bras.

- *Sa mère, présenta-t-il.*

La pauvre femme ne paraissait pas accablée, mais plutôt terriblement lasse devant une fatalité qui lui échappait.

J'essayai de mettre un peu de chaleur dans ma poignée de mains, de faire dire à mes yeux ce que les mots qu'elle ne comprenait pas ne pouvaient lui transmettre, mais son regard m'évitait et je me sentis maladroite et impuissante, point de mire de surcroît des autres villageois hypnotisés par notre présence. Même les enfants s'abstenaient de tout geste ; le petit garçon, surpris dans son jeu, gardait encore la main sur la roue de bicyclette voilée qui lui tenait lieu de cerceau.

Moins doué, Abdoulaye n'acquit jamais le savoir-faire de son jeune prédécesseur, mais sa gentillesse compensait ses limites. Lors de notre visite à Bambey, en 1976, nous eûmes la surprise de le retrouver. C'était lui qui balayait le sable sur la terrasse de l'entomologiste de l'époque, Monsieur Deuse.

La maison qui nous avait été attribuée en 1950 se révéla rapidement un véritable four. Les matériaux bon marché, le mépris total des bonnes vieilles traditions en matière d'architecture coloniale faisaient de ce parallépipède en béton un accumulateur de chaleur. Pas de véranda circulaire isolante, pas de toit sous lequel pouvait monter l'air chaud et une orientation contraire à celle qui aurait permis de bénéficier de la moindre brise.

Nous y vécûmes des mois pénibles à la saison des vents d'est et pendant l'hivernage, une épreuve nuisible à ma santé déjà affectée par les vomissements incoercibles qui me secouaient jour et nuit et m'empêchaient de me nourrir normalement.

J'eus recours au docteur Fall, qui remplaçait le docteur Aribot en congé. Dans un premier temps, il me conseilla de faire plusieurs petits repas pour déjouer les habitudes-réflexes ; il me prescrivit ensuite du "Gravidostyl", des ampoules de sérum de jument gravide, un liquide infect qui ne risquait pas de me soulager : je le vomissais aussitôt avalé. En désespoir de cause, il me prêcha la patience. Vers quatre mois et demi, en effet, je pus commencer à me réconcilier avec la nourriture et à prendre du poids.

Quand le même phénomène se reproduirait pour mon second bébé, le docteur Aribot aurait une thérapeutique tout autre. Me trouvant un soir languissante après n'avoir pu garder une seule gorgée d'eau de la journée, il eut une idée de génie :

- Il lui faut du champagne, assura-t-il, le gaz carbonique bloquera les nausées et l'alcool lui donnera un coup de fouet.

Jean fila chez "Khoury" et revint avec une demi-bouteille de bon champagne brut.

Deux coupes du précieux liquide me plongèrent dans une délicieuse euphorie. Je me levai, affirmant que j'étais capable de participer à la réunion où nous étions conviés. On y dansait. Je n'ai pas oublié la sensation de bien-être incorporé qui m'habitait ni la légèreté floconneuse de mes pas.

Depuis, je ne trempe jamais mes lèvres dans le vin doré sans une reconnaissance émue pour ses bulles salvatrices.

Dès le mois d'avril, l'harmattan se mit à souffler par périodes de trois ou six jours. La chaleur devint encore plus intense et plus sèche. Le sable s'infiltrait partout, jusque dans le lit. Le frottement sur les draps irritant la peau, je dus m'enduire de crème Nivéa. A bout de forces, des oiseaux, bec ouvert, mouraient sous nos yeux. Pour se déplacer, les Noirs se protégeaient le visage à la manière des Touaregs.

Même Jean n'avait jamais connu pareille fournaise. C'était oppressant, éprouvant pour les nerfs. Le soleil voilé ne laissait percer qu'une lueur étrange, un peu verdâtre. Dehors, dès que le souffle brûlant vous enveloppait, vous ressentiez sur la peau mille picotements agressifs à la limite du supportable. Le sable s'animait d'une danse lascive faire de reptations au ras du sol, puis venaient sous l'effet des bourrasques de brusques émergences non moins ondulatoires, celles de serpents géants se dressant soudainement.

Parfois, alerté par une baisse de luminosité encore plus sensible, vous découvriez le plus curieux phénomène engendré par le vent d'est : la trombe. On eût dit une flamme grise, énorme, vacillante, dressée entre ciel et terre, un aspirateur monstrueux, jamais rassasié, se déplaçant très vite, mu par une force surnaturelle et qui se perdait dans la brousse.

Pas très rassuré, le boy commentait :

- Hé ! Hé ! Ça, c'est pas bon.

Ces nuits-là, même quand le vent s'était calmé jusqu'au lendemain, le sommeil nous fuyait. Aucune fraîcheur ne parvenait à traverser la toile moustiquaire des porte-fenêtres. Nos murs et la dalle supérieure nous restituaient fidèlement les calories engrangées pendant la journée.

Une fois, n'y tenant plus, Jean transporta notre matelas sur l'étroite terrasse côté route.

La lune était levée, mais le sable resté en suspension tamisait son halo blafard. Sur terre, ombre et clarté se fondaient mystérieusement. L'air tiède glissait sur nos corps à peine couverts, comme une caresse. Toutes les senteurs de la savane nous arrivaient par bouffées ; en se refroidissant, le sol et la végétation libéraient leurs effluves.

Un bien-être ineffable. Une sensation de privilège rare.

Je m'endormis. Des murmures traversèrent mon sommeil. Réveillée, je tentai de percer la pénombre. A une vingtaine de mètres, une caravane passait sur la route ; je distinguai les silhouettes des chameaux chargés de

sacs, devinai leurs convoyeurs au niveau des encolures et percevais, portés par les vibrations de l'air, les quelques mots qu'ils échangeaient en marchant. Le silence revint. Il faisait plus frais. Dans la brousse assoupie, même les chacals se taisaient.

Nantie de trois domestiques, je pouvais consacrer mes journées à des tâches agréables, dans les limites, oh combien étroites, de la Station.

J'entrepris sans tarder la layette de mon futur bébé. Il naîtrait à la fin de l'hivernage ; suivraient des mois plus frais qui exigeraient des vêtements de laine. Les sacs de pelotes emportés de France se transformèrent en brassières, culottes, chaussons, vestes et burnous.

Ce dernier, tricoté d'une pièce et avec des aiguilles n° 2, représente une prouesse dont, aujourd'hui encore, je ne suis pas peu fière. Le point très décoratif demande une attention soutenue ; le nombre de mailles était tel que je limitais mon travail journalier à un seul motif de vingt rangs. Je ne pouvais tricoter que le matin, aux heures où mes mains parvenaient à saisir la laine sans transpirer. Quelle joie quand il fut terminé ! Une séance-photos s'organisa après que j'eusse disposé toutes mes œuvres, comme en vitrine. Je tenais à montrer aux miens que la tricoteuse occasionnelle qu'ils connaissaient n'avait plus rien d'une novice et que mes débuts de couturière atteignaient déjà le stade de la "maîtrise". "*C'est un don*", aurait dit Boris Pasternak.

Le beau burnous enveloppa mes trois enfants. La génération suivante préféra les "nids d'ange". Pimpant comme aux premiers jours, mon petit chef-d'œuvre patiente dans une armoire.

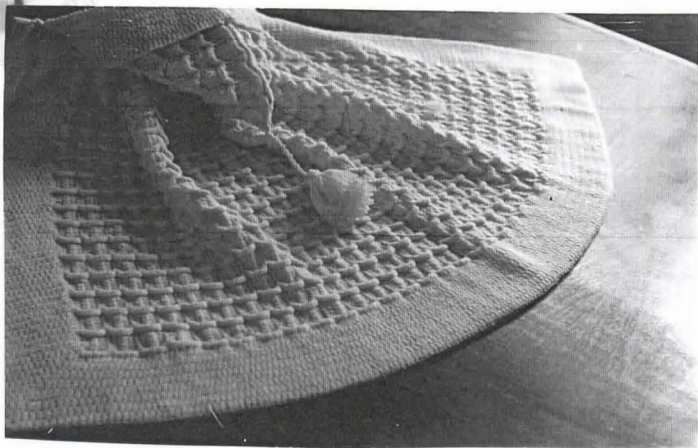
J'aimerais tant que les mains qui le recueilleront un jour se souviennent de "La tornade sèche". Qu'elles gardent, en mémoire de moi, le "burnous des sables".

Deux ou trois matins par semaine, les femmes se réunissaient. Chacune apportait son ouvrage. Heures agréables sous les arbres des jardins à partager nouvelles, soucis, anecdotes. Quand la chaleur commençait à peser, le boy apportait des rafraîchissements, puis venait l'heure des cuisiniers. Un camion les ramenait du marché à 11 heures. Ils arrivaient groupés, en quête d'instructions pour le déjeuner. Les menus ne variaient guère et tenaient compte de leurs achats du matin. Innover n'était pas facile.

Madame Coriols devait avoir renoncé à cet exercice épuisant. Elle expédiait superbement son maître-queue avec un "*Tu te démerdes !*" péremptoire. Lui, habitué, sourire jusqu'aux oreilles, retournait à ses fourneaux préparer beignets de cervelle et boulettes de pommes de terre, deux mets que les cuisiniers de Bambey fabriquaient de préférence à d'autres. Allez savoir pourquoi !



Sans relâche, je tricote et je couds pour Bruno





Nous nous séparions avant la cloche de midi. Je retrouvais la maison plongée dans la pénombre. Volets tirés, vitres closes, les pièces tentaient de s'isoler des exubérances du soleil.

A quinze heures, dès que Jean avait rejoint son labo, je me mettais à la correspondance.

Que de lettres écrites sur ce papier avion qui me collait à l'avant-bras, tandis que courait ma plume !

Seul moyen d'échanges, l'écriture, à l'époque, ne rebutait pas comme aujourd'hui. Chacun trouvait normal, même les moins habiles, de s'imposer cet effort.

Pour moi, le mot ne convenait guère, car l'élan qui me portait à noircir des pages et des pages n'avait aucun rapport avec la contrainte ou la bienséance. C'était un besoin viscéral de préserver intact le cocon d'amour d'où je venais à peine de m'extraire.

Mon bonheur tout neuf, total, embelli de mes espérances, ensoleillait mes récits. Bien sûr, je mentionnais mes malaises et mes crises de colibacillose, mais en prenant garde de ne pas insister sur la fatigue qui, parfois, me laissait bien dolente et découragée.

Je préférais m'étendre sur des sujets plus riants, décrire, narrer, commenter les nouvelles reçues.

Le désir de ne pas inquiéter motivait en partie ma conduite. En partie seulement, car j'obéissais à une autre raison aussi têtue que la rancune, une raison secrète suscitée un jour par des paroles maternelles mal contrôlées. Au cours de mes fiançailles, un jour où j'avais dû balayer un peu trop vivement les mises en garde de ma mère au sujet des difficultés qui m'attendaient en Afrique, elle avait eu cette réplique qui m'atteignit comme un soufflet :

- Ne viens jamais te plaindre !

Sur le champ, je m'étais juré de la prendre au mot.

La demi-mesure n'est pas mon fait.

Ce qui aurait pu n'être qu'une obstination passagère devint, au fil des années, une philosophie fidèlement observée.

J'y ai trouvé mon compte ; les autres aussi, je crois.

Les plus psychologues devinent en partie les non-dits, les autres se contentent simplement de ce que je veux bien laisser paraître.

Et si de mes versions expurgées naissent des images fausses, si je suis ahurie, parfois, de la distorsion entre ce que je crois être et l'image qu'en perçoivent certains, eh bien ... tant pis pour moi !

Il faut reconnaître que le courrier, aussi intime soit-il, se prête mieux que le téléphone aux "mensonges par omission".

J'ai beau me proclamer fidèle à mes principes de "sélection", j'en connais une qui ne s'y laisse pas prendre. Au bout du fil, même à travers des propos anodins, ma petite dernière n'a besoin que de quelques secondes pour capter un tourment qui m'agite :

- *Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas ta bonne voix.*

Trahie par le progrès !

Le retour du boy et du cuisinier correspondait à celui de Jean. Le premier procédait à l'ouverture des volets et des portes avant de refaire le lit et dresser le couvert, puis il attendait, assoupi contre un mur, le moment de servir. Le second, accroupi sur le sol de la cuisine, entreprenait sans hâte des épulages qui attireraient les mouches.

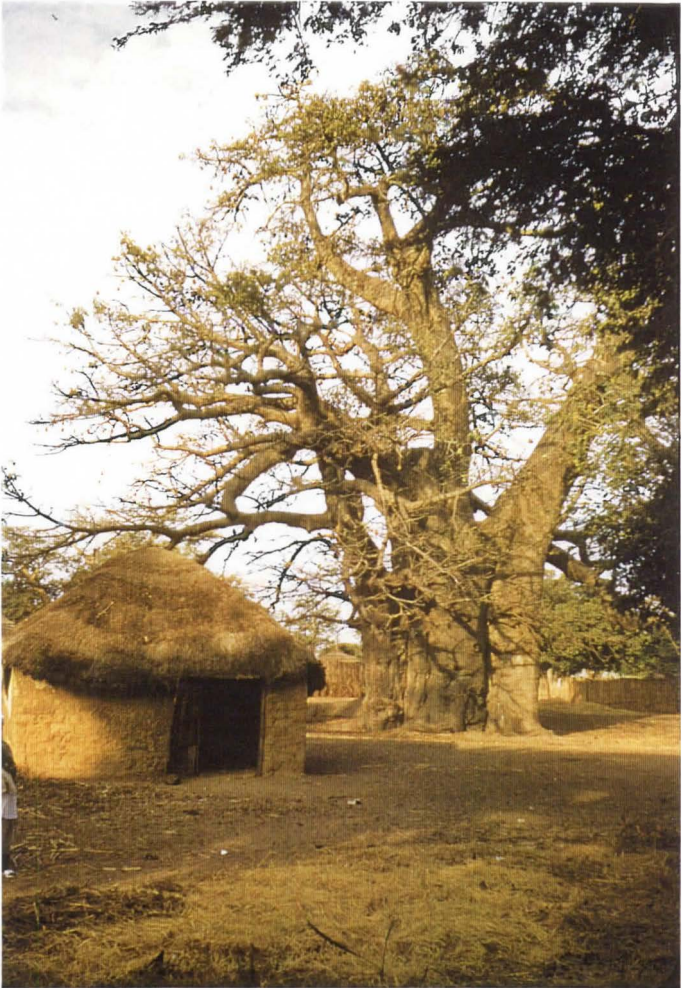
Ragaillardis par la seconde douche de la journée, nous allions nous promener.

Nous sortions des limites du Centre pour nous enfoncer dans la brousse par les chemins les moins ensablés, les moins encaissés aussi, afin de profiter d'éventuels souffles d'air.

Nous allions vers la voie ferrée jusqu'à l'endroit où un grand panneau indiquait la direction de la "Station Expérimentale de l'Arachide", ou bien jusqu'au vieux baobab découvert un jour, par hasard, dans une "clairière". Après des bosquets d'épineux, le sentier débouchait sur une large trouée où trônait, seul, un baobab immense. De près, on découvrait un tronc rongé de toutes parts, des cavités grouillantes d'insectes, des cicatrices aux boursouflures monstrueuses, des moignons noueux et difformes. Sans le moindre soupçon de verdure, les branches se ramifiaient à l'infini et, malgré cette mort apparente, l'arbre imposait sa souveraineté, ravalant les autres végétaux au rang de menues broussailles.

Tout autour de l'arbre, s'érigeaient des termitières. Mon entomologiste me fit, sur le terrain, une leçon de choses.

De forme conique ou en pain de sucre, ces monticules avaient la dureté de la pierre. Je restai sidérée qu'un mélange de terre et de salive pût faire un matériau aussi solide ; plus stupéfaite encore devant l'intérieur de la forteresse que Jean était parvenu à violer. Les termites, appelés communément "fourmis blanches", affichaient la même frénésie que les vraies fourmis, mais la couleur laiteuse donnait un aspect répugnant à cette masse en mouvement au sein de leur mystérieux labyrinthe ; un dégoût accentué encore par l'évocation de la reine enfouie au cœur de l'édifice, cette outre gonflée à toute petite tête, incapable du moindre mouvement.





avril 1950

Sur les rails
du Dakar-Niger



Le baobab et le chien



Tenue coloniale



Sur la termitière, juin 1950



Parfois nous apercevions, au-dessus des herbes sèches, un chacal en quête de nourriture. Dès que son flair l'avait alerté, il s'arrêtait et nous observait de loin. Il suffisait d'amorcer une course en criant pour qu'il déguerpît, la queue basse. Cependant, ce poltron pouvait être dangereux. Il s'attaquait aux humains blessés et aux enfants. Les Noirs s'en méfiaient et rivalisaient d'anecdotes à vous donner le frisson.

Serpents et scorpions étaient également chez eux dans la brousse. Les premiers fuyaient au moindre craquement, mais les seconds avaient plutôt tendance à revendiquer leur droit : ils demeuraient sur place et se dressaient, menaçants. J'avais horreur des uns et des autres et regardais mes pieds.

A la Station même, personne n'était à l'abri de pareilles rencontres. Il m'arriva de trouver un serpent-minute dans la chambre des enfants ; un autre jour, un scorpion au pied de la terrasse. M'Baye, appelé à grands cris, se chargea d'exterminer les deux intrus avec une énergie qui me parut démesurée. On eût dit saint Michel terrassant le dragon !

Je le vis ensuite attacher l'animal à pincettes avec une longue ficelle et s'apprêter à le pendre sur la porte du séjour, à l'extérieur.

- *Mais, qu'est-ce que tu fais ?*

- *Si tu le jettes, le malheur y vient dans ta maison. Si tu le laisses là, c'est bon pour toi.*

Comme je persistais dans mon refus, il emporta son pendu avec des "tsitt, tsitt" de la langue, révélateurs de sa désapprobation et de son inquiétude.

Le soir, je découvris qu'il n'avait pu se résoudre à contrarier les esprits ; sur la porte de la cuisine, une large colonne de fourmis montait à l'assaut du scorpion, déjà à moitié vidé de sa substance.

L'occasion d'admirer un ballet de scorpions est rarement offerte au simple mortel. A l'époque où un peu de modernité commençait à se glisser dans notre quotidien, une projection de films nous serait offerte chaque semaine. Nous occupions des chaises disposées à l'extérieur devant un grand panneau qui servait d'écran. Palpitant d'insectes, le faisceau lumineux du projecteur attirait tous les scorpions du voisinage. Excités par la lumière, dressés sur leur aiguillon, ils ondulaient étrangement, deux par deux. Nous avions tous, plus ou moins, un œil sur l'écran, un œil sur les scorpions. Si le son s'enflait brusquement les bestioles, tirées de leur extase, s'enfuyaient. Il arrivait que ce fût dans la direction des chaises.

- *Attention !* criait une voix.

Aussitôt, toutes les jambes se levaient pour laisser passer les danseurs.

Notre ami, Robert Quet, lui, se souvient d'un tête à tête cuisant avec un serpent cracheur. Le reptile s'était glissé dans son débarras. Penché sur une caisse, Robert l'avait réveillé. Avant qu'il ait vu quoi que ce soit, il avait reçu dans les yeux une giclée rageuse de venin. Grosse frayeur sans conséquences graves heureusement, mais douleurs, enflure et rougeurs mirent du temps à s'estomper. L'incident nous rendit tous plus prudents, en particulier quand nous allions fouiller dans nos cantines.

Au cours de nos randonnées, nous subissions l'assaut de compagnes aussi indésirables qu'inévitables : les mouches. Une des plaies de l'Afrique.

Vous n'aviez pas mis le pied dehors, qu'elles surgissaient pour vous harceler sans répit, vous contraignant à des gestes à répétition de la main. Attirées par le blanc, elles s'agglutinaient aussi sur les dos de chemisettes et des robes. Et même si leur présence y était sensitivement indécélable, l'idée que vous transportiez une colonie de diptères ne vous était pas particulièrement plaisante.

Jean ne supportait pas les mouches. Plutôt bienveillant à l'égard des insectes, il devenait intraitable dès qu'il s'agissait des mouches. Si dehors, il n'en pouvait mais, à l'intérieur de nos murs sa lutte relevait de l'acharnement meurtrier. C'était l' "Ange exterminateur" ! Pas une n'échappait à sa vindicte.

Dans un premier temps, il utilisait la pompe à Fly-Tox. Les survivantes, qui reprenaient souffle sur la toile moustiquaire, succombaient par écrasement subtilement dosé. Il n'était pas question de saturer l'air d'insecticide. Et si, par hasard, une pauvrete complètement inconsciente se mettait à voleter sur la nappe, il déployait une technique élaborée qui tenait compte des paramètres temps et espace. La bestiole posée, il avançait ses mains avec d'infinies précautions juste à l'endroit où, prenant subitement son vol, elle se ferait occire.

C'était un art subtil qui me laissait admirative. Certes, il y eut bien quelques victimes de cette lutte mécanique : une cafetière et un couvercle de sucrier n'y survécurent pas, mais foin de mesquinerie ! Qu'étaient ces menues pertes face à l'agrément de siestes sans chatouillis perturbateurs ? Cependant, mécontent de sa maladresse, mon époux en rejetait la faute sur l'objet de sa hantise.

- *C'est à cause des mouches !*

Phrase réflexe restée célèbre chez nos enfants.

Quand ils étaient à l'âge des "pourquoi" interminables, pour clore les séries de questions qu'ils faisaient durer par jeu, leur père finissait par leur lancer :

- *C'est à cause des mouches !*

La formule laissait perplexes les étrangers ... Les enfants, eux, comprenaient fort bien qu'il s'agissait d'une fin de non-recevoir et trouvaient une autre occupation.

Le règne végétal réservait, lui aussi, de mauvaises surprises. En faisant attention, on pouvait toujours se garantir des dangers visibles : acacias, agaves, épineux de toutes sortes, mais tous ceux qui ont la pratique de la brousse sénégalaise ont pâti de cette calamité imparable : le cram-cram. Il s'agit de graines de graminées omniprésentes dans la savane. Hérissées de fins piquants, elles se mélangent au sable et pénètrent dans les pieds de ceux qui, comme moi, ne peuvent pas se résoudre à mettre des chaussures fermées quand le thermomètre dépasse les trente degrés.

Je ressens encore la douleur cuisante des piqûres. Séance tenante je tentais d'arracher le cram-cram, mais il restait souvent une épine récalcitrante qu'il fallait extraire au retour avec une pince.

Quoi qu'il en soit, cram-cram ou pas, faire quelques pas dehors impliquait de se laver les pieds en rentrant. Faute de bidet, je faisais presque le grand écart pour les passer sous le robinet du lavabo et ce, jusqu'au terme de mes grossesses. Il suffisait de bien répartir les masses et ça allait tout seul. Ce fut ma seule gymnastique prénatale !

Moments privilégiés dans la monotonie des jours, ces promenades m'attachaient peu à peu à la terre africaine.

Et pourtant, ce ne pouvaient être ni sa beauté, ni sa douceur de vivre qui créaient le charme auquel doucement je me laissais prendre. Un charme qui, malgré les manques de toutes sortes, m'amenait à savourer cet enfermement, à considérer ma vie hors normes comme "préservée".

Curieuse sensation dont la raison était absente qui balayait les nuisances, pour ne retenir que les particularités envoûtantes.

La tombée du jour en était une.

A peine aviez-vous décelé une chute de luminosité, que le crépuscule était déjà là, noyant la savane dans une grisaille uniforme. Très vite, la nuit impatiente s'installait et le ciel s'illuminait. On eût dit un théâtre géant baissant progressivement l'intensité de ses lumières avant le lever du rideau pour révéler soudain un spectacle éblouissant.

Jean m'apprit les étoiles.

Pendant ses années de scoutisme à Dakar, il s'était passionné pour l'astronomie. Il me montrait ses dessins de la planisphère céleste, recopiée avec soin sur un atlas. Puis nous allions repérer les constellations in situ. A force de fixer l'immensité bleu sombre, mes yeux se noyaient dans sa masse

scintillante ; peu à peu, elle paraissait se rapprocher pour m'engloutir. Prise de vertige, je m'accrochais à Jean. Nous rentrions.

Les rumeurs des nuits africaines engendrent frissons et mystérieuses voluptés. Dans la soirée, par intermittence, les chacals se chamaillaient au loin, sur le mode aigu et la hyène lugubre ricanait sur sa charogne.

Mais bientôt montait et s'enflait un battement sourd, une pulsation vibrante et douce, caressante, envoûtante. La nuit ronronnait, résonnait, joyeusement, douloureusement, qui peut le dire ?

- *Tiens*, remarquait Jean, *il y a tam-tam à Bambey-Sérère.*

Le pouls fougueux de l'Afrique m'emportait délicieusement vers le sommeil.

Dès l'aube, le soleil retrouvait sa vigueur. Commençaient un jour nouveau, calqué sans complexes sur le précédent.

Après les excès de sécheresse dus à l'harmattan, le temps changea progressivement en mai. La chaleur demeurait aussi élevée, mais s'alourdissait. Certains jours, des nuages se formaient vers le sud, annonçant l'hivernage.

Soucieux de me voir si souvent malade, Jean cherchait un moyen de me faire changer d'air. Il entendit parler du Centre de repos militaire de M'Bour, une agglomération de la "petite côte", au sud de Dakar.

Après les démarches administratives de rigueur, je fus admise à y passer le mois de juillet.

Je n'aimais pas beaucoup l'idée de vivre si longtemps loin de mon mari, mais j'étais si lasse que la perspective de l'océan et d'un souffle marin m'aida à supporter le poids des jours.

J'avais déjà été confrontée à l'épreuve redoutable de la séparation. La première fois que Jean, avec d'infinies précautions, m'annonça qu'il devait partir en tournée, je fus saisie de panique. La petite fille peureuse que j'avais été se réveillait brusquement. Dormir seule, sans voisins immédiats, au milieu d'une brousse qui, subitement, me devenait hostile, me parut au-dessus de mes forces. Je pleurai sur mon sort pitoyable.

Désolé, impuissant, mon époux tentait de dédramatiser :

- Je ne serai parti que trois jours. Tu auras un gardien de nuit.

C'était la coutume à Bambey. Dès que les maris s'élançaient sur les pistes en command-car, leurs femmes avaient droit à la protection d'un gardien. J'imagine que Monsieur Bouffil les sélectionnait avec soin, car nos sentinelles passaient la nuit à deux pas de nos lits, sur la terrasse avec, pour toute séparation, la toile moustiquaire de la porte-fenêtre. Je poussais bien les volets, mais sans les clore, afin de ne pas faire obstacle à l'air.

Vers 19 h, le gardien arrivait avec sa natte, sa lampe-tempête et sa bouilloire à ablutions. Il déposait le tout et s'en allait faire un brin de causette avec le cuisinier.

Les domestiques partis, il prenait effectivement ses fonctions.

De la chambre, je l'entendais déplier son tapis et manier sa bouilloire. Venait ensuite la prière à Allah. La psalmodie incantatoire prenait, dans le silence, un relief bizarre. Ma première expérience de "femme gardée" se solda par une nuit blanche. Aux aguets, je détectai frottements, glissements, crissements, soupirs, murmures, sans parvenir à trouver le

sommeil. A l'aube, j'avais pu, enfin, m'endormir quand, soudain, je fis un bond. La tête du Noir s'encadrait dans la porte ; il me prévenait gentiment :

- Il est six heures. Moi va partir.

Bien entendu, au cours de ces années de brousse, je m'habituerai à mes gardes du corps. Certes, j'appréhendais toujours les absences de Jean, prédisposée à craindre le pire, surtout lorsque je serais confrontée aux problèmes de santé de notre second enfant, mais la présence du gardien cesserait d'être une gêne. Même si la nuit je l'entendais égrener les grosses boules de son chapelet en priant d'une voix faible et monotone, je n'y verrais que l'écho d'un bruit familier qui rassure.

Dès notre arrivée j'avais pu tranquilliser ma mère. Le Père blanc de la Mission de Diourbel venait dire la messe une fois par mois à la Station. A une dizaine, nous nous réunissions chez Léon et Marie-Jacqueline Collot. Les autres dimanches, un camion conduisait les volontaires à Diourbel. Par prudence, je ne fis pas souvent le trajet, la route étant particulièrement mauvaise et le véhicule inconfortable.

J'attendais le retour de Jean en écoutant "le disque des auditeurs" sur Radio-Dakar. Je ris encore de l'ignorance comique affichée par le présentateur sénégalais.

Il s'excusait en ces termes auprès d'une auditrice :

- Nous n'avons pas "Pêcheurs de perles" nous avons choisi à la place "Le p'tit pêcheur au bord de l'eau"...

Radio Brazzaville offrait aussi des émissions musicales et théâtrales, mais c'était surtout la lecture qui comblait les loisirs de ces après-midi dominicales mornes et silencieuses.

Jean possédait beaucoup d'ouvrages que je ne connaissais pas encore ; ceux de Frison-Roche, la série de Sigrid Undset : "Le Couronne", "La Femme", "La Croix", ainsi que "Le Pilote" d'Edouard Peisson, "Espaces" d'André Demaison, "Le Mas Théotime" d'Henri Bosco, "Remorques" de Roger Vercel. Le "Club Français du Livre" nous envoyait ses parutions reliées avec soin. Nous étions également abonnés à "Réalités", "La Revue de

✧ Opéra de Georges Bizet

Paris", "Les Annales", "Historia", "Arts Ménagers", "Modes et Travaux", "L'Auto Journal". Une manne pour rester en contact avec l'actualité et dynamiser l'esprit, un courrier-bateau accueilli avec joie, qui gonflait les sacoches du "facteur" de la Station les lendemains d'accostage des paquebots. Car nous n'étions pas les seuls à faire venir de France de quoi pallier le vide de notre existence de reclus.

Je me souviens du jour où nous reçûmes "Le Fond du Problème", le célèbre roman de Graham Greene. Je m'étais plongée dans sa lecture le soir même.

Avec ses moiteurs, ses étouffements, son confinement, l'atmosphère décrite par l'auteur paraissait calquée sur la nôtre en période de pré-hivernage. C'en était oppressant. Par contre, nous avions bien ri à la narration de la chasse aux cancrelats, promue au rang de compétition par deux des protagonistes. Par la suite, nous prîmes l'habitude de proclamer "T.E.", comme "Harris", chaque fois qu'un cafard trouvait le salut dans un tuyau d'évacuation. On s'abstint quand même de reporter sur le mur, comme lui, nos scores quotidiens !

Car nous avions beau vivre dans une maison neuve, nous dûmes, comme tout le monde, cohabiter avec ces bestioles répugnantes.

Résistantes au Fly-Tox, elles ne l'étaient pas encore tout à fait à la poudre de HCH que Jean épandait par terre, le long des murs, avec recommandation au boy de l'y laisser à demeure. Nous retrouvions bien le matin quelques victimes, pattes en l'air, mais le renouvellement de l'espèce était tel qu'il était sage de limiter ses ambitions à la maîtrise de l'invasion et d'abandonner tout espoir d'en venir à bout.

Nos livres de l'époque gardent la marque de passages répétés : coins grignotés et taches de déjections rappellent les randonnées nocturnes de ces blattes voraces.

J'avais pour elles de la répugnance et ne pouvais me résoudre à les écraser. En me levant, je prenais soin de secouer mes babouches, me souvenant que ma belle-mère, un jour, avait été piquée au pied par une scolopendre nichée dans une chaussure et qu'il s'en était suivi un abcès douloureux.

Mais ce serait à l'hôpital de Dakar que la présence des cafards me paraîtrait la plus pénible. La nuit, les entendant fureter sur ma table de chevet à l'assaut de mon paquet de biscuits, je vivrais dans la hantise que l'un d'eux ne se fauflât sous la moustiquaire de mon bébé. Ce n'était pas qu'ils fussent dangereux, mais la pensée de leur contact sur mon enfant tout neuf me serait - on le conçoit aisément - insupportable.

D'autres insectes étaient bien davantage à craindre : les moustiques, bien sûr, que la saison des pluies faisait éclore. Pour eux aussi, Fly-Tox et lutte manuelle.

Avec mon entomologiste personnel, j'apprenais à distinguer le *Stegomyia* rayé de noir et blanc, qui véhiculait le virus de la fièvre jaune, de l'anophèle porteur du protozoaire paludéen.

Protégés de la première - je parle au féminin, puisque la femelle seule est en cause - par le vaccin, nous tentions de combattre les pipûres de la seconde par la prise quotidienne de quinine, à laquelle se substitua bientôt la nivaquine.

Par chance, je ne fis jamais d'accès de paludisme mais Jean, soumis depuis l'enfance aux attaques des diptères et davantage exposé au cours de ses tournées, souffrit de crises répétées. Effrayée de le voir, en l'espace d'une demi-heure, claquer des dents en réclamant couverture et tricot, puis rejeter le tout et se mettre à mouiller ses draps de transpiration, je faisais appeler le médecin indigène. Des doses massives de quinine en piqûres venaient à bout de la fièvre délirante qui s'était installée, accompagnée de crampes douloureuses dans les membres. Une sensation de fatigue extrême persistait pendant plusieurs jours.

A différentes reprises pendant l'hivernage, Jean entreprenait avec Wane de vastes opérations d'épandage d'HCH dans la Station. Une jeep traînant une poudreuse parcourait les allées. Un nuage blanc se déposait sur la végétation et sur le sol, tandis que l'odeur âcre caractéristique de cet insecticide se répandait dans l'air chaud. On insistait sur les endroits où se formaient des flaques, redoutables réservoirs à larves, mais les haies de prosopis avaient droit, elles aussi, à un traitement intensif. Là ce n'étaient pas les moustiques qui étaient traqués, mais les cantharides, autre plaie engendrée par les pluies. Ces coléoptères entraient dans les maisons et s'agrippaient au plafond. Mais voilà qu'au cours d'un petit somme peut-être, elles se laissaient choir. Dans la journée, vous pouviez réagir à temps, mais la nuit vous écrasiez l'insecte atterri sur le drap. S'ensuivait une brûlure due à ses sécrétions, une brûlure qui devenait plaie, et comme les plaies d'hivernage n'en finissaient pas de se cicatriser, vous traîniez votre ulcère des semaines durant. Quarante-cinq ans après, j'ai encore sur la peau une marque blanche, souvenir indélébile d'une cantharide égarée sous ma jambe.

Comme tout un chacun, et citadine de surcroît, je n'avais sur les insectes que des notions assez vagues. Non seulement, j'épousai un entomologiste, mais je vécus dans un environnement où les animaux à six pattes étaient rois.

Je ne pouvais qu'améliorer mes connaissances. Il suffisait de regarder, puis d'écouter Jean pour apprendre.

Je découvrais l'étonnant carabe et ses différentes phases décoratives : flamboyant où l'on peut se mirer, vert métallique, vert bleuâtre et scintillant, un vrai bijou égaré dans le sable. J'observais le bousier poussant courageusement de ses pattes la boule de crottin, deux fois grosse comme lui, jusqu'à la galerie où l'attend la femelle. Je me laissais fasciner par la mante religieuse, la pieuse hypocrite qui cache bien son jeu. Un jour, je pus en surprendre une en flagrant délit, sur un mur de la terrasse. Après l'accouplement avec son petit mâle, elle entreprit sa manœuvre diabolique à laquelle, curieusement, le pauvre géniteur semblait se prêter. Après lui avoir incisé l'abdomen, d'une succion lente et systématique, elle se mit à le vider de sa substance. Elle prenait son temps, marquait des pauses, pattes en prière, pendant que le malheureux tressautait nerveusement. Un spectacle cauchemardesque, même si les scientifiques vous expliquent que la rapide production d'œufs entraîne un grand besoin de protéines ... Pourquoi aller chercher ailleurs ce qui se trouve à portée de mandibules ? On voit même certaines de ces aimables créatures dévorer leurs propres larves. On est loin de la belle histoire du poète : "Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage ..."

Dans le même ordre d'idées, mais moins traumatisant pour les âmes sensibles, le vol nuptial des fourmis ailées offrait, certains soirs, un spectacle étonnant. Atirées par la lumière des lampes, elles surgissaient en nuées compactes et grouillantes. Dans un grand désordre de panique, elles tombaient dans les assiettes, se glissaient dans les décolletés, se retrouvaient sur la nappe amputées de leurs ailes, se brûlaient aux ampoules ... Une vraie horde de trublions en folie.

Peu à peu, le dallage de la terrasse se couvrait de cadavres d'insectes mâles, foudroyés sitôt accompli l'acte de reproduction. Le lendemain, le boy les rassemblait avec son balai. La brouette du jardinier étaient à peine suffisante pour évacuer le tas volumineux.

L'arrivée massive des insectes n'avait pas manqué de faire des heureux. Avertis mystérieusement, tous les margouillats du jardin avaient rappliqué sur nos murs, gobant à qui mieux mieux tout ce qui volait à portée de leur langue. Un festin de roi, sans lutte ni compétition, car même un petit cerveau de reptile pouvait comprendre qu'il y en aurait pour tout le monde.

Nous nous amusions à les regarder faire. Entre deux dégustations, certains s'adonnaient à quelques assouplissements voisins des fameuses "pompes" en vogue dans les bizutages ; pour mieux digérer, sans doute.

Prudentes, les petites tarentes grises se tenaient à l'écart, mais n'en prélevaient pas moins de quoi satisfaire leur appétit plus modeste.

L'invasion des fourmis ailées, le soir, coïncidait souvent avec "Les Nuits musicales de Bambey". Dès que les pluies avaient reconstitué mares et marigots, la gent batracienne "accordait ses violons". Comme pour tout concert, les prémices n'étaient que sons désordonnés et dysharmonieux, mais oh combien prometteurs. Croyez-moi, en l'occurrence, nous non plus, n'allions pas être déçus.

Tout à coup, le chœur abandonnait ses exercices vocaux et se lançait dans l'œuvre maîtresse de son répertoire. C'était un choral à deux voix seulement : basses et soprani se succédant comme dans les répons des offices. Un chef d'orchestre donnait les départs successifs avec une précision de professionnel, mais il obtenait également des nuances saisissantes. Crescendo et decrescendo émaillaient la partition, au demeurant très dépouillée, chacun des pupitres ne modulant que sur deux notes. S'il était permis de déplorer une ligne musicale par trop élémentaire, par contre le phrasé était à l'abri de toute critique.

La nuit africaine vibrait du concert d'amour des crapauds buffles.

Une orgie de décibels qui couvrait le crissement obsédant des grillons, les battements du tam-tam, les appels nerveux des chacals et même le ronronnement du ventilateur sur nos têtes.

Dans notre maison voisine du bassin d'irrigation du jardin potager, nous étions aux premières loges et nous apprîmes, à nos dépens, que cette proximité, elle non plus, n'était pas un privilège. Car, passé le moment de curiosité pour le phénomène, force était de constater qu'il nous serait difficile de trouver le sommeil dans un tel vacarme et que les chanteurs paraissaient doués d'une endurance peu commune.

Nous finissions quand même par nous endormir et c'était le silence revenu qui, des heures plus tard, nous réveillait brusquement.

Après plusieurs années dans ce pays de la démesure, j'en arriverais presque à ne plus m'étonner de rien, à admettre que cette nature sauvage et capricieuse ne pouvait se contenter d'épiphénomènes banals.

Mais ce jour où Jean vint nous chercher en jeep, les enfants et moi, pour nous montrer, à quelques kilomètres de la Station, en quoi avait pu consister la quatrième plaie d'Égypte, je fus saisie de stupeur.

Nous étions en hivernage ; la végétation reverdie donnait un air guilleret à la savane enfin arrosée.

Un essaim de sauterelles venait de s'abattre sur plusieurs hectares de buissons et d'arbres. En arrivant sur les lieux, je ne vis que du rouge sombre. Curieuse impression visuelle. On eût dit les images d'une pellicule capable de ne restituer que cette couleur. Sol, arbres, arbustes, buissons, cultures, la moindre touffe paraissait figée sous une carapace monochrome.

- *Regardez*, dit Jean

Il se mit à courir et le décor soudain s'anima. Sous ses pas, autour de lui, s'élevaient des centaines, des milliers de criquets alourdis par leur festin, prompts à se poser de nouveau.

Les enfants ravis se mirent, eux aussi, à courir et à gesticuler, se protégeant les cheveux, riant et criant et, soudain moins hardis quand un des insectes s'accrochait à leurs vêtements.

Mais le plus étonnant, le plus bouleversant, c'était la disparition totale de chlorophylle. Les acridiens avaient tout dévoré, non pas grignoté un peu ici, davantage là ; non, tout avait été nettoyé méthodiquement, jusqu'au dernier brin d'herbe, jusqu'à la plus petite nervure. L'insecte demeurait là où il avait festoyé ; chaque tronc, chaque branche portait un puzzle de carapaces intimement collées les unes aux autres.

Subitement, le mot "fléau" prenait tout son sens accablant et l'imagination vous emportait vers l'Égypte du Pharaon dévastée par les émissaires de la colère divine.

Pour éviter que les sauterelles ne prissent pour prochaine cible les champs d'arachide, Jean fit épandre de l'acricide sur toute la surface infestée ; la végétation se libérerait peu à peu de ses torsionnaires, mais elle garderait longtemps l'aspect figé d'une Gomorrhe touchée par la Malédiction.

Le mois de juin nous offrit la bienheureuse opportunité de quelques jours de détente à Dakar.

Monsieur Bouyer, l'intérimaire de Monsieur Bouffil en congé, avait chargé Jean d'achats pour les laboratoires. Je devais aussi passer une visite à l'hôpital.

J'attendis longtemps mon tour, seule Blanche au milieu des diguènes avachies qui me parurent toutes à la veille d'accoucher de triplés. Le médecin français n'était ni très aimable, ni très loquace. L'infirmière sénégalaise, qui l'assistait, affichait sa lassitude de tous les ventres rebondis qu'elle mesurait sans relâche. En effet, elle avait pour seul outil de travail un mètre de couturière. Penchée sur la table d'examen, elle se mit à prendre toutes les mesures possibles de la partie concernée, sans un regard ni une parole, si ce n'est l'énoncé de ses résultats. Le médecin notait, lui aussi frappé de mutisme puis, compte tenu de ses propres investigations, il laissa tomber :
- *Ça devrait passer.*

C'était plutôt succinct comme encouragement, mais dans la vie, n'est-ce pas, il faut savoir se contenter de peu.

L'impression désagréable de ce premier contact aux relents javellisés ne parvint pas à gâcher trois journées délicieuses avec bain quotidien à l'anse Bernard, la petite plage ombragée de filaos où jouaient les enfants européens sous la surveillance de leur fatou. Nous déjeunions au Métropole, dînions chez les Van Gelder puis avec Rito à la Pergola. Par chance, ce soir-là, le "Conte Grande", un paquebot italien qui desservait l'Amérique du sud, nous offrit le magnifique spectacle de son arrivée dans le port.

C'est au cours de cette soirée que Rito me proposa sa garçonnière pour les jours qui précéderaient la naissance de mon bébé, prévue pour le 17 octobre. Nous avons envisagé que je quitterais Bambey le 6 ; ce délai nous paraissait raisonnable. L'offre de Rito fut la bienvenue. C'était vraiment un ami précieux.

Quelques emplettes à la "Maison du Bébé", avenue Maginot, les courses dont nous avaient chargés les Bambayens, les achats de nourriture effectués le dernier jour, s'entassèrent dans le break 203 quand Thierno Lô, le chauffeur, vint nous prendre à l'annexe de l'hôtel Métropole. Depuis un moment, le ciel menaçant laissait présager une tornade.

- *Tu crois qu'on va passer ?* interrogea mon époux, préoccupé.

- *Hé ... Peut-être ...*, répondit Thierno, fataliste.

La première partie de la route s'effectua dans des conditions normales : poussière, cahots, brusques freinages, vibrations dues à la tôle ondulée de la latérite, coups de volant brutaux, envolées dans les trous, la routine en somme.

Jean avait certes essayé de calmer la fougue bien connue de Thierno au volant, en lui confirmant ce qu'il ne pouvait pas ne pas voir :

- *Tu fais doucement : Madame attend petit.*

Mais la route était ce qu'elle était et le chauffeur, sans qu'il y ait mauvaise volonté de sa part, ne savait conduire qu'en force, qualité d'ailleurs non négligeable dans ce pays où les coups d'accélérateur au bon moment ouvraient bien souvent la voie du salut.

Moi, je m'agrippais comme je pouvais et je sollicitais mes muscles abdominaux au maximum.

Après Thiès, il fut évident que nous n'échapperions pas à la pluie. Une nuit bleu marine noyait la brousse figée dans l'attente. Une angoisse mal définie pesait sur la végétation inerte désertée par les charognards et les mange-mil. Brefs éblouissements insoutenables pour les yeux, des éclairs zébraient le ciel de tous côtés.

Cela commença par de grosses gouttes, un martellement sourd, encore retenu, sur la carrosserie. Leur impact dans le sable creusait une multitude de petits cratères d'où s'élevaient curieusement des fumerolles. Malgré les vitres fermées en raison de la poussière, l'odeur commençait à s'infiltrer dans la voiture, la merveilleuse odeur de la terre africaine s'offrant à la volupté de l'eau.

Le vacarme éclata, pluie, tonnerre et vent déchaînés.

- *Arrête-toi*, cria Jean à Thierno qui fonçait dans le mur d'eau.

Le freinage entraîna un dérapage mou ; cependant le break bien lesté s'immobilisa sans dommage le long des épineux.

L'eau se déversait le long des vitres en flots compacts, écran mouvant interdisant tout regard sur le paysage. L'oreille s'assourdisait des roulements ininterrompus du tonnerre, du fracas de plus en plus rapproché de la foudre, du tapage de la pluie et du souffle monstrueux d'Eole.



La route de Dakar à Bambey pendant l'hivernage en 1950



Pour moi, si vite alarmée, une impression de vulnérabilité extrême. Jean invoquait les arguments scientifiques qui rassurent : la fameuse cage de Faraday, habitacle préservé des naufragés sous l'orage.

Juste le temps d'implorer le Ciel que la 203 ne fût pas "l'exception qui confirme la règle", et tout s'apaisait, soudainement en panne d'énergie.

Fringant, le soleil étincelait de nouveau au travers des vitres. La végétation, sans grâce un instant plus tôt, s'égouttait toute ragaille, offrant à Phœbus le joli vert uniformément vernissé de ses maigres frondaisons.

Libérée, je respirais profondément le parfum lourd, chaud, enivrant de la terre comblée, soupirant de plaisir après ses noces.

Vint alors le joyau du spectacle, le cadeau de Dame Nature, un peu gênée de ses outrances : un magnifique arc-en-ciel double se détachait sur l'horizon, deux arches parfaitement dessinées aux dégradés bien nets, le beau symbole biblique de l'Alliance.

- *Allons-y, décida Jean après un regard inquiet sur la route marécageuse, pourvu qu'il n'y ait pas de barrière à Khombole ou à Dangalma.*

Les "barrières de pluie", mises en place par la gendarmerie dès qu'il existait un risque de dégradation des routes, impliquaient une attente fastidieuse, dans des conditions d'inconfort que l'on pouvait redouter ; plusieurs heures au mieux, parfois douze à vingt-quatre heures, jusqu'à ce que l'assèchement du sol permît de nouveau une circulation normale.

La 203 roulait tant bien que mal, accompagnée par le chuintement de l'eau chassée de toutes parts.

Pour croiser un camion crotté jusqu'au toit de sa cabine, Thierno s'arrêta, serrant bien à droite. Arrivé à notre hauteur, le chauffeur lui cria quelques mots en ouolof :

- *Il dit : plus loin, c'est pas bon. Faut passer par la brousse.*

En effet, après un tournant, la route se perdait dans un marigot aux limites invisibles.

- *Tsitt ! Tsitt !* siffla Thierno, impressionné.

Comme souvent aux passages difficiles, une bretelle avait été tracée à l'intérieur de la savane. Ces diverticules, dégagés à coups de machette par le premier usager, s'élargissaient au fil des passages répétés. Parfois encombrés de souches et de racines, ils n'en étaient pas moins secourables, même si l'impossibilité de s'y croiser s'associait au risque de casser un ressort ou de fausser un essieu.

Embrayage malmené, la grosse Peugeot fit de son mieux, suivant les traces déjà creusées. A deux reprises, le châssis heurta des bosses inévitables, mais nous pûmes contourner la nappe d'eau et déboucher au-delà sur la route.

Pas de barrière à Khombole où les petits enfants gambadaient tout nus dans les flaques en poussant des cris aigus. Très excitées, des poules rousses sous-alimentées picorait la boue épaisse ; un âne solitaire, accablé de soucis, semblait méditer sur la dureté des temps près d'une case où l'on s'affairait à consolider le toit de paille déséquilibré par la tomade.

La voiture reprit de la vitesse sur la latérite dure, sinon plane. Puis la vigilance s'imposa une fois de plus quand une nouvelle zone sableuse se présenta sous les roues, avec ses multiples trous d'eau. En évaluer la profondeur relevait de la divination. Thierno freinait, roulait dans l'élément liquide et, très rapidement, accélérât à la remontée. Chaque plongée nous apportait sa dose d'émotions. Elle fut à son comble quand la 203, au moment de bondir de la énième mare, fit un caprice : ses roues arrière se mirent à labourer rageusement la boue. Le moteur cala. Un nouvel essai ne fit qu'aggraver la situation : nous étions bel et bien embourbés. Un incident assez banal pour qu'aucun de nous n'y vît un acharnement du mauvais sort, mais un contretemps fâcheux quand même, dont les usagers des pistes se passeraient bien.

Il me fallut descendre et patauger jusqu'à un endroit relativement sec d'où je suivis la manœuvre rituelle en de telles circonstances.

Thierno tira de l'auto pelle et plaques de fer perforées, outils dont il avait pris la précaution de se munir. A l'aide de la première, il dégagea les roues déjà profondément incrustées jusqu'à ce qu'il pût glisser la plaque dessous. De son côté, Jean rassemblait des branchages pour les disposer sous les pneus avant.

Survint alors ce phénomène inexplicable, maintes fois constaté : l'apparition subite de villageois là où, quelques minutes auparavant, on aurait pu se croire loin de toute habitation. Cinq gaillards nous regardaient, prêts à "donner un coup la main".

Thierno se mit au volant, enclencha la première et ... tout alla très vite.

Sous l'impulsion du moteur et des muscles, dans un énorme ronflement renforcé de cris, la voiture s'extirpa du marigot non sans arroser copieusement nos valeureux "gourguis". Enthousiastes et volubiles, ils n'en avaient cure. Ils prirent les pièces de monnaie avec des "*Merçi, patron*" tout joyeux et la simplicité sans équivoque de ceux qui reçoivent une récompense justifiée.

La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes à Bambey, cinq heures après avoir quitté Dakar. Nous avons parcouru 130 kilomètres.

1950 fut l'année des semis précoces. Tous les ans, à l'instar des Indiens aspirant à la mousson, les Sénégalais guettaient la première précipitation digne de ce nom pour déclencher la grande opération des semis d'arachides.

En avril, le défrichement des terrains avait été entrepris ; dès juin, les paysans surveillaient le ciel.

Même processus à la Station où le service d'agronomie et les chercheurs supervisaient la préparation de leurs champs d'essais. On voyait chaque jour les équipes de manœuvres, hilaires* sur l'épaulc, se rendre dans les parcelles d'expérimentation.

Et l'attente commençait...

Quelques gouttes après une journée lourde et nuageuse ne comptaient pas ; il fallait au moins une ondée pour déclencher le "branle-bas de combat".

En 1950, personne n'eut le temps de faire des pronostics, les pluies furent là à la mi-juin.

L'année qui suivit ...

Mais je laisse la parole à Jean. Dans une lettre qu'il m'adressait en France où j'étais rentrée avec mon bébé, le temps de l'hivernage, il laisse éclater sa verve pour me narrer l'événement qui venait de tirer la Station de sa torpeur routinière.

Pour les raisons expliquées plus haut, aucune parcelle ne lui ayant été attribuée - par la suite, il obtiendrait quand même quelques acres - il pouvait jeter un regard plein d'humour de "non concerné" sur l'agitation subite du "microcosme bambeyen".

"Le grand événement de la semaine est qu'il a plu, oh ! pas beaucoup, bien sûr, quelques petites ondées de rien du tout dans la nuit du 13 au 14, mais suffisamment pour que mes pronostics (chacun avait le sien) se trouvent vérifiés : semis le

* outil aratoire propre au Sénégal, formé d'une plaque de fer cordiforme fixée à l'extrémité d'un long manche et agissant à la manière d'une araire.

14. Quelques jours avant, l'annonce d'une telle éventualité avait tiré des grognements d'incrédulité condescendante à Jaubert ; quant à Tissier, il ne croyait pas que la cacahuète pût passer avant la Bastille. Le 14 au matin, on aurait cru qu'il y avait le feu à la Station : à 6 h 30, la cloche se met à sonner sans arrêt sur un rythme de tocsin, s'arrêtant juste une minute ou deux pour reprendre son souffle.

De tous côtés, les moteurs se mettent à démarrer en rechignant, des Noirs courent, Bouffil, tout en blouse (ou imperméable ?) blanche dans la jeep ressuscitée et bruyante, commence son rôle de mouche du coche qu'il n'abandonnera qu'à la nuit. Jaubert, de plus en plus aérodynamique, saute de flaque en flaque. En voilà un qui l'avait sec, si l'on peut dire. Odette toute seule pendant ces deux jours de congé ! Tissier devait se rendre à l'évidence, Corriols plus affairé que jamais, Tourte et sa femme, tout ce monde-là se met en branle (Sauger, Bouyer aussi) sous l'œil goguenard de Garenne* en pyjama sur sa terrasse. Quant à moi, j'avais encore deux heures à dormir. A 9 heures, Garenne et moi descendions en 15 CV à Bambey "à la cérémonie", moi surtout au dispensaire pour ma septième piqûre (sans ça !)**. Il y avait quatre Blancs, nous deux, plus l'administrateur, plus le gendarme. Presque tous les Sénégalais aux champs. Lever des couleurs à un mât haut comme deux fois Corriols (Garenne aurait pu accrocher le drapeau). Mouvements qui n'avaient d'ensemble que le nom ; dépôt d'une gerbe, déjà déposée d'ailleurs, au monument aux morts. Et remise de décorations, exactement comme les remises d'insignes en papier pour une œuvre charitable en France, certains dimanches, dans la foule. J'aurais bien voulu rentrer, mais je n'ai pas osé. Garenne tenait à son vin d'honneur. Je l'y ai laissé et suis rentré à 11 h 30 en lui renvoyant la voiture. Une caisse de champagne a été mise de côté pour dimanche prochain, pour les gens de la Station qui travaillaient le 14 juillet. J'avais offert (surtout pour la forme) mes services à Jeannin. Il m'a répondu qu'on verrait ça cet après-midi ; j'ai fait une bonne sieste et je n'ai pas bougé. Tous les quarts d'heure, on entendait la jeep qui allait et venait, transportant les boissons fraîches, souvent

* Agent comptable de la Station.

** Piqûre d'autovaccin contre les staphylocoques de la furonculose.

autres provendes. Il avait plu, mais ça n'empêchait pas qu'on manquait d'eau et de glace : pompe en panne. J'ai fait ma toilette à l'eau de Cologne et me suis rasé au rasoir électrique (car il y avait du courant).

Enfin l'eau est revenue hier soir. J'avais mis une bassine sous les gouttières, mais l'eau de rinçage du toit était juste bonne pour les W.C."

Comme un fait exprès, plusieurs années durant, le sort s'amusa à faire coïncider semis et Fête Nationale. Sur place, cette fois, je pus vérifier les dires de Jean, désormais concerné, et déplorer avec les épouses les travaux forcés des hommes un jour férié.

Cependant, au fur et à mesure que l'effectif de la Station se gonflait, l'atmosphère n'était plus comparable à celle de nos débuts, étriquée et figée. Un souffle nouveau rajeunissait l'ambiance. "Les Amis de Bambey" étaient arrivés au C.R.A.

Quarante ans après, c'est ainsi que nous nous désignons toujours, nous les fidèles d'entre les fidèles. Fidèles avec notre passé de broussards, à nos bonheurs et difficultés communes de jeunes parents, à la solidarité fraternelle d'autrefois et, maintenant, à nos retrouvailles bi-annuelles, deux périodes privilégiées de l'année.

Dans notre groupe d' "Anciens", seuls les Collot et nous, avons connu les nuits sans électricité, les aléas de la glacière, le manque total de distractions, les difficultés de ravitaillement et la route de Dakar à l'état de piste jusqu'à Bargny.

Dès 53-54, chacun possédait son réfrigérateur à pétrole, beaucoup leur propre voiture, la route goudronnée jusqu'à Thiès rendait les échappées moins hasardeuses. Chaque semaine, un camion rapportait de Dakar viande, fruits, légumes, crèmerie. Il suffisait, la veille, de faire parvenir sa liste au responsable (le dernier ingénieur arrivé) ; le lendemain soir, après les coups de klaxon répétés, claironnant le retour du commissionnaire, vous n'aviez plus qu'à envoyer votre boy récupérer la marchandise. Nous étions loin des achats de viande offerte aux mouches sur le marché de Bambey et des tablettes de beurre un peu rance du "Petit Syrien".

La nuit, un nouveau moteur prendrait le relais, permettant bientôt l'usage de réfrigérateurs électriques car leurs cousins à pétrole tombaient souvent en panne. Le remède consistait à les renverser quelques heures la tête en bas. Manœuvre délicate à laquelle s'attelaient, outre le boy et le jardinier, un ouvrier débauché un instant, manœuvre qui, chaque fois, me faisait craindre le pire.

Plus tard enfin, les climatiseurs apporteraient leur confort. Ce dernier luxe, car c'en était vraiment un, ces appareils importés des U.S.A., se

dernier luxe, car c'en était vraiment un, ces appareils importés des U.S.A., se vendant très cher, reléguant nos nuits torrides de 1950 aux temps préhistoriques.

Simultanément, la Station se doterait d'un tennis, d'un Club-House, d'un golf miniature, d'une bibliothèque et d'une piscine, officiellement bassin d'irrigation, mais pourvu d'aménagements permettant à petits et grands de s'ébattre dans l'eau fraîche.

N'en déduisez quand même pas que "l'ancien baigneur" prenait des allures de Club Méditerranée. Certes, la vie devenait moins âpre, les risques moins angoissants, mais demeuraient cependant les rigueurs du climat et les difficultés déjà évoquées dont le manque d'école tenait la vedette. Malgré tout, un enfant malade pouvait être évacué beaucoup plus rapidement, une situation d'urgence trouver sa solution sans se heurter au fatalisme d'autrefois, sorte de réaction de facilité où paraissaient s'enfermer les vieux coloniaux.

Ainsi, en octobre 1950, je serais confrontée à un problème pressant. Mon nouveau-né de dix jours, pris soudain d'une forte fièvre, refuserait de téter pendant quarante-huit heures. Pas de tire-lait à la ronde, ni au dispensaire, ni même à Diourbel. Je souffrais beaucoup.

Monsieur Bouyer, le directeur par interim, quoique père de famille, ne s'émut guère :

- *Essayez avec la machine à faire le vide de mon labo, ça devrait marcher, conseilla-t-il à Jean.*

Je me revois, ce dimanche matin, juchée sur la paillasse du laboratoire de chimie, prête à la "traite mécanique" qui pourrait enfin me soulager.

Quand Jean brancha l'appareil, je n'eus que le temps de crier :

- *Arrête !*

Pas une goutte de lait n'avait jailli, mais mon sein aspiré s'était déformé douloureusement.

La suite de l'histoire ?

Mon époux se substitua à l'accessoire manquant et put témoigner que le lait maternel n'avait rien d'un nectar ...

Et pourtant, cette période de nos débuts, déjà dépassée quelques années plus tard, ne pouvait rivaliser avec ce que mes beaux-parents avaient connu en 1927.

C'était alors l'époque où, dans le cimetière de Kankan, en Guinée, le nombre de tombes d'enfants européens était si impressionnant que ce nom servirait longtemps de référence aux Blancs d'A.O.F.

C'est entre 17 et 18 heures que le "vaguemestre" de la Station rapportait le courrier tant espéré. Bien droit sur son cheval attitré, encombré de ses grosses sacoches de cuir, Hibou revenait de la poste de Bambeby plus ou moins tard suivant l'heure d'arrivée du train, souvent très variable.

Après le tri au secrétariat, un planton se chargeait de la distribution dans les laboratoires et les bureaux.

Jean rentrait donc avec les précieuses lettres familiales et les nombreuses revues déjà citées (auxquelles j'ai d'ailleurs omis d'ajouter "A la Page" - mensuel qui éditait les pièces de théâtre -, "Science et Vie" et "Les Nouvelles Littéraires").

De Paris, comme d'Abidjan, nous parvenaient chaque fois trois lettres : père, mère et frère écrivaient de concert.

Deux fois par semaine, les miens s'appliquaient à réduire au maximum graphisme et interlignes pour remplir jusqu'au dernier blanc les feuillets de leurs enveloppes "Via Air Mail". Aux commentaires de mes lettres, qui suscitaient évidemment marques d'intérêt, conseils, encouragements, s'ajoutaient tous les détails sur la vie de chacun : travaux entrepris dans l'appartement, les examens de Jacques, les grèves qui compliquaient les allées et venues à la B.N.C.I. et à la Faculté, les incidents de santé, mais aussi la narration des événements familiaux, véritable compte rendu méticuleux des moindres péripéties qui avaient émaillé la réunion.

Le 22 avril 1950, mon cousin Jean-Pierre Dieutre épousait Huguette Caron, la plus belle fille de Daubeuf, ce village de l'Eure où j'avais passé les étés de 45 et 46 avec ma famille dans la ferme des Legendre. Le jour de mon mariage, j'avais tout juste eu le temps de tomber sous le charme du sourire de ma nouvelle cousine et, si je ne pouvais imaginer encore combien nous serions unies plus tard, je savais déjà, instinctivement, que "je l'aimais bien". Grâce au pouvoir évocateur des mots je pourrais, quarante-cinq ans après, vous conter les noces campagnardes de Jean-Pierre et d'Huguette : le cortège traversant à pied le village tandis que les chasseurs exprimaient bruyamment leurs vœux, le violon de mon père vibrant d'allégresse dans la petite église bien familière, les tablées de cent-vingt personnes pendant deux jours, la cavalière de Jacques, si mal assortie à sa stature, les petits accrochages inévitables entre les deux familles, que sais-je encore ? Le film se déroule devant mes yeux ... Je vous l'ai déjà dit, mon esprit parfois s'y perd ; y étais-je ? n'y étais-je pas ? ...

Le 27 juin 1950, ce fut au tour de mon cousin Jean Dieutre de convoler à Rouen. Nouvelle narration, nouveaux messages de tous les miens, exprimant affection et regret de notre absence. Regrets partagés bien sûr, mais parce que mon cousin Michel, officier en Oubangui-Chari, partageait mon sort, je me sentais un peu moins exclu. Son épouse, Anne, attendait, elle aussi, un bébé pour le mois d'octobre. Nos deux ménages, évoqués toujours ensemble, finissaient par imposer leur présence virtuelle.

Après les échos des réjouissances familiales, les missives de Paris vibrèrent du grand projet des vacances d'été. Mes parents et Jacques devaient se rendre en Italie où le pape conviait tous les chrétiens à l'occasion de l'Année Sainte. Le plus surprenant, c'est qu'ils allaient partager la Panhard-Levassor d'une famille d'Orléans dont la fille était condisciple de Jacques et ... camper en leur compagnie (il s'agissait de Geneviève, chez laquelle Jean et moi nous étions connus). Une grande première pour le trio. Une gageure quasiment incompatible avec l'individualisme farouche et l'amour du confort paternels. Curieusement, aucun des trois ne semblait redouter les risques de l'entreprise, comme si le souffle de l'aventure avait balayé d'un coup toutes les tergiversations qui prélevaient d'habitude aux grandes décisions. Enthousiastes et fébriles, ils ne parlaient qu'itinéraire, découvertes, égrenant leurs étapes avec une jubilation émerveillée.

Ils partirent, campèrent, contemplèrent des splendeurs, tombèrent en panne, eurent très chaud, virent le pape, affrontèrent la foule, prirent des coups de soleil, mangèrent des pâtes, découvrirent beaucoup, roulèrent énormément ...

Au retour, le silence dans la Panhard pesait des tonnes : tout le monde était fâché avec tout le monde.

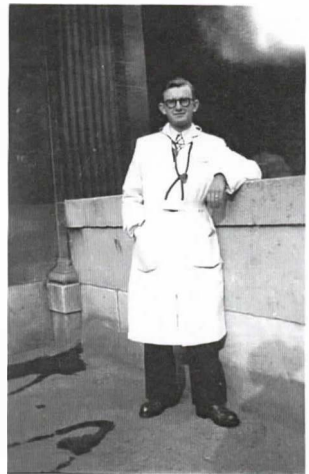
Notre trio, dégrisé, fila aussitôt à Ymare où la chaleureuse ambiance Dieutre fit merveille, comme toujours.



**Mes parents et Jacques à Ymare
Été 1950**



Jacques "barbu"



Jacques à l'Hôtel-Dieu

Le dimanche 2 juillet, Jean, rentré la veille de Kaolack, m'accompagna à M'Bour, au Centre de repos militaire.

"L'escale", c'est-à-dire la petite ville, accueillait l'arrivant par une très large avenue bordée de flamboyants. Peu d'animation : une voiture à cheval circulant sans bruit sur le sable épais, quelques cyclistes désœuvrés, des groupes dolents assis à l'ombre ; la léthargie dominicale pesante et cafardeuse.

Près de la mer, les charognards tournoyaient au-dessus de la sécherie de poisson aux relents écœurants. De longues traînées d'algues striaient la plage coupée en deux par un wharf en bois ; ici et là, quelques détritrus et de jolies pirogues décorées, halées après la pêche. Le ciel métallique prêtait à l'océan inerte ses reflets grisâtres. Pas un souffle de vent.

Le Centre ne payait vraiment pas de mine : un bâtiment principal sans charme, avec salle à manger et bar ; derrière, des bungalows rudimentaires alignés face à la mer. Le dernier me fut attribué. Il comprenait une seule pièce chaulée avec un coin lavabo ; pour tout meuble, un lit en fer, une petite table et une chaise. J'avais pris la précaution d'apporter une chaise longue ; Jean l'installa sur l'étroite terrasse. Nous prîmes le repas de midi ensemble. Deux ménages avec un bébé déjeunaient à la même table. Le style "gargotte" du menu et l'appréhension de la séparation imminente ne m'aiguisaient guère l'appétit. Restée seule, je versai des larmes.

Le lendemain, j'écrivais :

"Hier après ton départ, j'ai pleuré un peu parce que je n'ai vraiment pas pu faire autrement.

(...) J'ai tricoté dans ma chaise longue.

(...) Les maris des deux dames sont partis ; ils regagnaient Diourbel. Elles m'ont dit qu'arrivées toutes deux pour un séjour de quinze jours, elles avaient immédiatement décidé de ne rester que huit jours, suffoquées par le peu de confort qu'elles trouvaient. Pour ma part, je ne passerai pas un mois ici, quinze jours seront grandement suffisants. Aussi, je te demande, mon chéri, de faire tout ton possible pour revenir me chercher vers le 15.

(...) A 8 heures, ce matin, un tirailleur m'apportait dans un cageot une bouteille de café noir tiède, un bol et un morceau de pain sec."

Le surlendemain :

"J'ai envisagé de te téléphoner au Centre ; bien entendu, la ligne était en dérangement.

Mon chéri, je désire ardemment rentrer à Bambey dimanche prochain. Dès hier soir, j'étais fermement décidée à ne pas attendre le délai de quinze jours. Je veux partir dimanche. Si je devais rester davantage, je tomberais malade d'ennui ; ce ne sont pas des mots. Tu me sais assez raisonnable pour, si je le pouvais, supporter notre séparation dans des conditions convenables, mais vivre ici comme une recluse, dans la saleté, est au-dessus de mes forces et je suis prête à tout pour rentrer à Bambey. Si tu ne viens pas ce dimanche, je n'hésiterai pas à prendre un car indigène. Je sais que ma lettre va te navrer, mais ne crois pas, mon chéri, que ta femme est un être à part, trop difficile, ne pouvant rester quinze jours sans son mari. Les deux dames de Diourbel partagent ma façon de voir et comptent les jours qui les séparent de samedi ; elles disent que, sans leur enfant, elles n'auraient jamais eu le courage de rester. (...) Hier midi, il y avait du gros poisson que nous avons laissé. Le soir, on nous le resservait en purée avec une "ratatouille" de navets brûlés.

(...) Cette nuit encore, je n'ai pas bien dormi ; il doit y avoir des puces ou des punaises, car ma chemise est pleine de toutes petites taches de sang et les petits enfants sont couverts de piqûres.

(...) J'ai redemandé Bambey cet après-midi ; après une heure d'attente, on m'a rappelée pour me dire que Bambey était occupé avec Dakar et que, la poste fermant à 17 heures, je n'avais qu'à rappeler demain.

(...) Je t'attends dimanche. J'emprunterai n'importe quel moyen de transport, tant j'en ai assez".

Deux S.O.S. si impérieux que Jean n'attendit même pas le dimanche pour voler à mon secours. Il demanda voiture et chauffeur le samedi et me ramena le jour même à la maison.

J'eus l'impression de retrouver le paradis. Sidi, M'Baye et la petite fatou blanchisseuse manifestèrent leur joie de me revoir. Toute heureuse, je repris le fil des jours là où je l'avais laissé.



Déjeuner à l'Espadon ex "Centre Roume" de Gorée



En mars 1975 Truffaut tourne "Adèle H" dans le vieux presbytère de Gorée



Sur la chaloupe de Gorée
Août 1953
Photo prise par Michel Dieutre



Arrivée de la chaloupe à Gorée

Il me faudrait attendre vingt-cinq ans pour apprécier la "Petite Côte" quand, habitant Dakar cette fois, nous passerions d'agréables week-ends au Centre ORSTOM de Physique du globe, implanté dans un bois de filaos, le long de la plage sauvage et propre qui fait suite à celle de "l'Escale". J'aurais une pensée de "grande sœur" pour la si jeune future maman désemparée de juillet 50, ne retrouverais pas les bâtiments militaires d'autrefois et mesurerais le temps écoulé en contemplant le beau garçon bronzé revenu en pèlerinage sur sa terre natale.

De mon séjour raté, j'avais quand même rapporté une information utile : il existait un autre centre de repos militaire dans l'île de Gorée ; celui-là, réservé aux officiers, bénéficiait d'un excellent confort. Trois ans plus tard, j'y passerais les mois de juillet et d'août, pour le plus grand bien de mes enfants.

Je me plainrais beaucoup au centre Roume, une belle construction coloniale d'autrefois. Son jardin-esplanade dominait le grand large. En août, mon cousin Michel, repartant en A.E.F., ferait escale à Dakar ; je pourrais contempler le "Général Leclerc" doublant le Cap Manuel. Jean, venu me rejoindre pour le week-end, me ramènerait le bel officier à Gorée. Un peu plus tard, sur la chaloupe ralliant le continent, il prendrait cette photo.

J'aimerais aussi ses maisons blanches, roses et ocre, pressées les unes contre les autres le long des ruelles étroites, le calme mystérieux des petites cours derrière les hauts murs lépreux, la citadelle recueillie sur son passé tumultueux, la maison des esclaves figée sur ses souvenirs douloureux, les balcons de bois vermoulu, le bel escalier de pierre du presbytère verdoyant. En 1975, Truffaut choisirait ce décor pour une des scènes de son film "Adèle H" censée se dérouler à la Barbade. Jean et moi pourrions participer au tournage comme figurants et retrouver, le temps du déjeuner, le cadre du centre Roume converti en restaurant. Regardez la photo, comme en 1953, un bateau passait au large ... Hélas, depuis quinze ans, la route de Michel s'était brusquement interrompue dans un djebel algérien. Quant au "Général Leclerc", vendu au Panama, revendu au Pakistan, il avait été démoli après incendie à Karachi, en 1971.

Le bref épisode de M'Bour parvint, je pense, à me cuirasser un peu contre le stress des départs en tournée de Jean. Je commençais à les mieux accepter.

Je repris les habitudes déjà acquises : couture ou tricot chez ces dames, le matin ; lecture, courrier, promenades, veillées aux parfum africains alourdis par l'hygrométrie à son maximum. La pluie se déversait sans retenue, le soleil séchait flaques et marigots, l'atmosphère saturée d'humidité déposait partout champignons et moisissures. J'invitais deux ou trois ménages. Jean partait à Nioro du Rip, je l'attendais trois jours, apéritif chez l'un, dîner chez un autre, une nouvelle tournée à Louga, la visite de l'Inspecteur général, avec sérieux nettoyage préalable des moindres recoins de la Station.

Et nous recevions des lettres de Marseille, Nice, Rome, Venise, de Suisse aussi, des lettres qui, peu à peu, laissaient deviner quelques désenchantements... Je connaissais si bien les miens que je captais sans peine ce qui n'était pas exprimé.

Avec Jean, nous parlions longuement de nos familles. Propos et événements entraînaient explications et souvenirs. Des portes s'ouvraient sur des épisodes pas encore évoqués.

Je découvrais combien mon mari conservait de rancœur contre son père, rancœur qu'il ait rendu sa mère malheureuse, rancœur d'avoir été un enfant traumatisé par les scènes de ménage, malmené par un père autoritaire qui lui servit longtemps d'instituteur adepte des coups de règle et autres "douceurs spartiates", un enfant solitaire et triste, élevé sans compagnons de jeux dans l'Afrique noire des premiers colons ; des blessures que rien ni personne ne guériraient jamais.

Les lettres de ma belle-mère et d'André étaient lues avec plaisir ; celles de mon beau-père, toujours abordées avec l'appréhension d'y trouver matière à ressentiment. Non pas que leur auteur fût avare de paroles affectueuses, mais le mentor d'autrefois, pour avoir outrepassé la mesure, ne pouvait sans doute plus être crédible.

- *Que désirez-vous pour la naissance du bébé ?* écrivit un jour la future grand-mère d'Abidjan.

J'exprimai alors le désir qu'elle vînt me rejoindre à Dakar pendant les jours qui précéderaient le 17 octobre et demeurât avec nous jusqu'au baptême, que nous envisagions dès mon retour à Bambey.

Ce fut un oui enthousiaste qui apporta apaisement et joie, non seulement chez nous, mais également à Paris où ma mère se souciait tant de me savoir seule pour mes couches.

Marcelle retint sa place sur l'avion du 9 octobre.

Le petit Jean-Louis Sauger naquit dans la nuit du 1^{er} au 2 août, très vite et sans histoire, sous le toit familial avec l'aide de la sage-femme indigène. J'allais souvent contempler le beau petit bonhomme à la peau très mate. Sa mère me laissait lui donner son bain ; chaque fois, je rentrais à la maison, enivrée de mes bonheurs à venir.

J'aurais aimé accélérer le sablier des jours, courir vers cette félicité révélée depuis mon plus jeune âge, une félicité dont il m'arrivait presque de douter, tant elle recélait de merveilles.

Régulièrement, les tornades secouaient la brousse reverdie. Les déluges à répétition profitaient à l'arachide. La pousse fragile des débuts, brandissant ensuite sa jolie petite fleur jaune pour la ployer et l'enfourer aussitôt épanouie, s'était étoffée. Les champs bien verts se détachaient sur le sable. Nos promenades nous menaient vers les parcelles d'essais aux rangées bien alignées, bien sarclées. Jean se penchait sur les feuilles que la "rosette" marbrait parfois de jaune.

Sur un autre continent, très loin, les blés ondulaient dans le vent léger ...

Le 26 août, le père de Diourbel vint baptiser le petit Jean-Louis. Des trombes d'eau accompagnèrent les bénédictions célestes.

Notre maison s'imprégnait d'humidité, une moiteur pénible qui collait à la peau. Nuit et jour, pour en éliminer la sueur, nous passions sous la douche d'où coulait une eau tiède et rarement limpide.

Sans cesse à la recherche du moindre courant d'air, un soir nous laissâmes grande ouverte la porte-fenêtre du séjour qui faisait face à celle de notre chambre. Réveillé par des bruits furtifs, Jean surprit une silhouette en boubou près des étagères. Elle prit la fuite et se fondit dans les ténèbres sans avoir eu le temps d'emporter le poste de radio, un objet très convoité par les Noirs.

Jean partit de nouveau en tournée sur le fleuve. Les réunions du matin et les invitations à dîner m'aidèrent à patienter jusqu'à son retour.

Chaque foyer possédait son ambiance particulière tout en gardant le même style colonial et bon enfant. Plaisanteries et "mises en boîte" créaient cette gaieté bruyante et quelque peu factice des étudiants attardés qui refusent de vieillir.

Cependant, une famille restait à l'écart de ces débordements : les Bouyer vivaient sous les tropiques la même existence paisible et feutrée qu'un ménage français au fond de sa province. Chez eux, les menus conservaient un côté conventionnel ; je ne me souviens pas y avoir mangé autre chose que : "filet de bœuf et frites" suivis d'une tarte aux pommes. La conversation de bon ton, le rire mesuré, le désir évident de ne déroger en rien à des règles bien établies, vous transportaient insidieusement à des lieues de la savane africaine. On en oubliait le boy, ombre discrète glissant les plats, mise au diapason d'une élégie jouée en sourdine. Quand vous regagniez votre demeure sous le ciel étoilé, vous en arriviez à douter de vos yeux en découvrant la Croix du Sud ...

Les Bouyer possédaient un tourne-disques. La première fois qu'ils nous avaient conviés chez eux, j'avais manifesté mon plaisir d'entendre le succès d'André Claveau : "Cerisiers roses et pommiers blancs". Dès lors, gentiment, ils ne manquèrent jamais à chacune de leurs invitations de mettre le disque, un rituel qui, aujourd'hui encore, m'amène infailliblement à associer les frites à la ritournelle du chanteur de charme de l'après-guerre ...

Je ne sais trop si Monsieur Bouyer, qui se prénomait Serge, eut vent du surnom dont l'avaient affublé ses collègues. J'espère que non. A la Station, on évoquait "Tonton Zozo" avec des sourires amusés, mais néanmoins dénués de méchanceté car chacun estimait le chimiste et le père de famille ; mais il était difficile de ne pas tourner en dérision son comportement timoré si peu conforme à celui qu'on attend chez un broussard. L'intérim que lui avait confié Monsieur Bouffil pendant son congé paraissait lui causer bien des angoisses. Sans doute par crainte de se montrer trop conciliant, il fut moins généreux que le directeur en "voiture-chauffeur" pour Diourbel et Dakar ; faute de confiance en lui, il donna l'impression de fuir les responsabilités. C'est ainsi qu'il mit ma santé en péril à mon retour de la maternité. Je suis persuadée que Monsieur Bouffil aurait dépêché un véhicule à Dakar pour me rapporter un tire-lait; "Tonton Zozo", lui, se mit la tête sous l'aile.

Ses prestations au volant ne manquaient pas de faire jaser. Il empruntait parfois sa voiture de fonction pour le court trajet maison-labo. Comme il restait en première, n'ayant sans doute jamais passé les autres vitesses, sa progression bruyante et anormalement ralentie ne pouvait demeurer inaperçue. On s'esclaffait le soir, à l'heure de l'apéritif.

Dès que le menuisier m'eût apporté le lit destiné à notre enfant, je confectionnai sa moustiquaire avec du tulle rapporté de Dakar. Ce fut mon dernier ouvrage avant le marquage du linge et de la layette réclamés par l'hôpital.

Le vendredi 6 octobre, nous quittâmes Bambey après la cloche du soir.

Il faisait toujours aussi lourd et chaud et l'on ne pouvait plus compter sur le rafraîchissement éphémère des pluies qui s'étaient raréfiées depuis un mois. Les routes gardaient les stigmates de l'hivernage ; les marigots desséchés laissaient place à des cavités de boue durcie et ravinée, redoutables pour les véhicules ayant une faible garde au sol comme les "tractions".

Rue de Talmath, nous prîmes possession de la garçonnière de Rito que la fatou préposée au ménage avait nettoyée avec soin. Au premier étage d'un petit immeuble ancien imbriqué dans ses voisins, l'appartement, un peu sombre, demeurait préservé de la grosse chaleur. Mais cet enfermement le privait également du vent marin, aussi recherché que parcimonieux en cette fin d'hivernage. Qu'importe ! Nous venions de Bambey et savions ne pas nous montrer exigeants.

Week-end à deux sous le ciel plombé de la ville léthargique et poisseuse. Après des mois de privation, la messe à la cathédrale fut un moment de bonheur retrouvé, malgré la touffeur accumulée sous la haute coupole blanche.

Et nous voilà à Yoff pour accueillir ma belle-mère. L'excitation de son premier voyage en avion et sa joie de nous revoir mettaient dans ses yeux pâles quelques étincelles de plaisir.

Le lendemain, Jean reprit la route de Bambey, laissant "ses deux femmes" dans une intimité jamais connue jusqu'alors.

Notre vie s'organisa à un rythme adapté à ma corpulence. J'étais de constitution si menuc que mon bébé, faute de pouvoir s'épanouir dans le sens de ma largeur, avait pris ses aises "hors les murs". Je lisais dans les yeux de ceux qui me croisaient combien ma silhouette pouvait être "étonnante" et "extrême". Rythme lent d'où la marche cependant n'était pas exclue. Nous prenions le repas de midi au Métropole et improvisions une dînette le soir. Promenades matinales et après le coucher du soleil quand l'air se parfumait



A Dakar, nous avons acheté les mêmes sandales



A la Maternité avec ... les cafards !

de senteurs marines et que les lumières de Gorée empruntaient aux étoiles un semblant de vigueur. Visite à la maternité, achat de la même paire de sandales blanches, d'une ceinture pour Jean ; une attente paisible, faite aussi de siestes, de lecture, d'écriture, de bavardages.

En fait, nous faisons connaissance, car ce n'étaient pas nos rencontres en France, peu nombreuses et jamais en tête à tête, qui avaient pu suffire à une connaissance mutuelle. Ce que je savais de Marcelle, je l'avais appris par mon mari, mais un fils sait-il vraiment qui est sa mère ? Plus l'amour filial est grand, plus il s'obstine à ignorer la femme. Je n'avais d'elle, esquissé par Jean, qu'un portrait gris pastel. Et voilà qu'il se teintait de couleurs plus vives, prenait du relief, révélait ombres et lumières. Sans témoin, dans l'intimité d'une proximité de chaque instant, je l'écoutais parler d'elle, de sa famille, de son "Jcannon", des désastres de sa vie. Elle avait une façon bien à elle de raconter, une façon curieuse à laquelle je n'étais pas habituée.

J'avais une mère qui ne pouvait évoquer un drame familial sans larmes, une injustice sans colère frémissante, une déception sans profonds soupirs, tous ses sentiments vibraient haut et fort. Marcelle avait choisi de mettre tout en sourdine, joies et peines, par tempérament, sans doute, pour se préserver aussi peut-être et laisser moins de prise à l'adversité. Elle gardait toujours vis-à-vis des événements une espèce de distanciation et son humour, fait d'amertume retenue et d'indifférence légère, me faisait presque douter de ses propos.

Elle redevenait mutine et "fleur bleue" pour rappeler l'époque de ses vingt ans, pendant la guerre de 1914. Ses parents possédaient une teinturerie à Arras. Dès les premières offensives allemandes, les habitants avaient été évacués à Berck, une station balnéaire de la Manche, réputée pour ses effets bénéfiques sur les malades atteints de tuberculose osseuse. La petite ville regorgeait de soldats anglais et les soldats, évidemment, regardaient les jeunes filles. Avec ses amis, Marcelle se promenait à bicyclette sur le bord de mer ; les jupes longues volaient un peu haut quand soufflait le vent du large.

- *Oh, la jolie lingerie !* s'exclamaient les guerriers les plus hardis, avec un accent qui faisait pouffer discrètement les belles s'efforçant à la bienséance en rabattant l'étoffe.

Je crus comprendre qu'il y avait eu un officier empressé lors des thés dansants très "comme il faut" où l'on se rendait en famille, un autre qui aimait l'entendre jouer du Chopin et lui offrit un bouquet de fleurs des champs. Jolies cartes postales d'autrefois, romantisme désuet et charmant, bouquets éphémères, ma belle-mère rêvait ...

Mais le drame s'était glissé jusqu'à Berck : Maurice, le frère aîné mobilisé, avait succombé à la typhoïde en 1917.

Dès lors, tout semblait s'être fané dans l'existence de Marcelle. Pourquoi avait-elle accepté de se marier à vingt-huit ans à un homme qu'elle n'aimait pas ? Elle ne parlait pas de son mariage, mais je savais que l'épouse n'avait trouvé ni le bonheur ni la sécurité. La force d'affronter la vie, c'était le "petit Jean" qui la lui avait donnée. En une longue litanie d'amour, elle égrenait le chapelet précieux de ses joies de mère. Et moi, si près de l'être à mon tour, je me laissais bercer par la musique de cette cantate vibrante et passionnée. Elle était intarissable sur le petit garçon né à Bourges par une chaude après-midi de juillet ; sur le beau bébé qu'il fallait promener la nuit pour qu'il ne réveillât pas le grand-père bougon dans le bungalow de Maisons-Laffitte ; sur le bambin capricieux de trois ans qui voulait mettre la table tout seul et, la trouvant dressée, se mettait à hurler "*Non, c'est tit Jean*" (Marcelle avouait avoir débarrassé la nappe derrière le dos de son époux pour éviter un drame. On peut trouver le procédé discutable, mais qui sait si une vocation si précoce, contrariée dans l'œuf, ne m'eût pas privée de l'aide appréciable dont mon mari ne se décharge jamais sur qui que ce soit ... ?) ; sur l'enfant de Côte-d'Ivoire et de Guinée qui s'ennuyait tout seul et devenait insidieusement témoin, confident, complice et juge, des rôles trop lourds pour l'enfance, un dédale où son fils se serait perdu s'il n'y avait eu l'océan de tendresse maternelle.

Les récits douloureux : encore la guerre, ses parents disparus, le bungalow en cendres, les revers de fortune, les incohérences graves du chef de famille, sa seconde maternité non désirée, elle en parlait aussi, mais d'une voix égale et impersonnelle qui paralysait mes élans de compassion.

Était-ce sa maturité qui lui apportait la philosophie des sages, une philosophie faite d'indulgence apaisant les rancœurs, de détachement annihilant l'angoisse ? Je ne savais. J'étais mal à l'aise. Je n'avais que vingt-et-un ans.

Le vendredi suivant à 22 h 30, nous étions à la gare pour accueillir le futur père. Il avait eu la chance de voyager avec Monseigneur Guibert en tournée de missions.

- *Je vous rendrai visite à l'hôpital, m'assura-t-il aimablement.*

Il tiendrait parole et viendrait bénir mon bébé ; par amitié pour ses parents, certes, mais aussi sans doute en souvenir de sa grand-mère accourue vers lui, un jour, pour qu'il apaisât ses tourments d'éducatrice chrétienne.

- *Comment te sens-tu ?*

La question, exprimée ou muette dans les quatre prunelles qui m'interrogeaient, fut l'obsession du week-end. Car si je ne me décidais pas, Jean serait bien obligé de repartir le 16. Avec une belle assurance, j'affirmais, sereine,

- *Ne pars pas lundi. Tu verras, j'accoucherai le 17.*

Les calculs savants du docteur Demoly m'avaient convaincue ; de plus, Jacques était né un 17, alors ...

Je perdrais mes certitudes lors de mes autres maternités. Si l'avance de huit jours pour la seconde me paraîtrait plutôt opportune, le retard du même ordre pour la troisième, par contre, me ferait douter des mathématiques mises au service de l'obstétrique. J'étais alors en France et le jour prévu ne pouvait mieux convenir aux arrangements familiaux dans lesquels étaient impliqués mes parents débarqués en Normandie pour le week-end concerné. Afin d'occuper ce samedi d'attente, on opta pour une séance de cinéma à Rouen avec la valise dans le coffre "au cas où". Au milieu du film - un policier dont le titre s'est perdu à jamais - je captai une douleur, puis une autre. Chuchotements, départ furtif à trois, mon père sur nos talons, déjà grave et compatissant.

- *Non, ce n'est pas pour maintenant*, affirma la sage-femme de la clinique Saint-Hilaire.

Retour à Ymare avec le regret collectif du film tronqué.

Une semaine passa. Même scénario le samedi suivant, avec les mêmes acteurs et la valise. Le film choisi, "L'eau vive", venait de sortir sur les écrans rouennais. Guy Béart chantait sa jolie berceuse, les ruisseaux fredonnaient avec sa guitare. Sombre histoire de barrage et de village englouti, de basse vengeance et d'amour pur ; j'aurais beaucoup apprécié si les sensations de la semaine passée n'avaient réapparu sournoisement en plein milieu de l'intrigue.

Je glissai timidement à Jean :

- *Je crois qu'il faut partir ...*

- *Ah non !* rétorqua le spectateur frustré du film précédent. *Essaie d'attendre la fin, ce n'est peut-être pas ça.*

Dire que le film me parut longuet, n'est qu'une charmante litote.

Les "Ça va ?" mi-encourageants, mi-culpabilisés de mon époux ne parvenaient pas à masquer l'inconfort de plus en plus flagrant de mon fauteuil.

Les flonflons triomphants du final me permirent enfin d'aller accoucher. Quelques heures plus tard, je m'exécutais seule et sans histoire, "pour ne pas déranger les gens", comme le chantait Georges Brassens dans sa complainte "Pauvre Martin".

Allcz vous étonner après cela que le bébé de "L'Eau vive" soit devenue une cinéphile passionnée.

A Dakar, l'idée d'aller au cinéma ne nous effleura même pas. Il n'existait dans la ville qu'une salle à ciel ouvert, le "Rialto", dont les sièges n'offraient aucun confort. Les projections, forcément limitées aux soirées, étaient souvent interrompues par les pluies et le spectacle de la débandade consécutive aux averses ne manquait pas de pittoresque.

Non, nous tentâmes de vivre le plus calmement possible ces heures vouées à l'expectative.

Observer mon mari dans son rôle de fils fut un des aspects amusants de notre vie à trois dans l'étroit logement. En l'absence de son père, il me paraissait plus à l'aise qu'au temps de nos fiançailles. Cependant, si sa mère se moquait gentiment de lui ou bien évoquait quelques souvenirs, je découvrais parfois dans ses réactions un autre Jean.

Je souris en écrivant ces lignes.

Il n'y a pas bien longtemps, ma belle-fille me confiait que ma présence engendrait chez son mari des attitudes dont il s'abstenait normalement !

Fatalité ! Les rôles de fils et de mari doivent souffrir d'incompatibilité. Faut-il y voir les effets pervers du couple soi-disant détonnant "belle-mère-bru" ? Discussion sans fin, labyrinthe psychologique où je n'ai nulle envie de m'égarer ...

A force d'introspections permanentes, je me perdais en conjectures. D'autant plus qu'une primipare, n'ayant aucun repère, peut difficilement apprécier les approches de l'heure H. Cependant, dès le lundi matin, je crus déceler en moi un malaise général : état nauséux revenu, reins douloureux, rupture d'équilibre dans mes volumes. Indécis jusqu'à midi, Jean décida finalement de rester et prévint le C.R.A. par téléphone.

A vingt-trois heures, je rentrai à la maternité de l'hôpital.

Je montai avec peine l'escalier de fer menant au premier étage du pavillon situé au fond et à gauche de l'enceinte. Seules, les veilleuses éclairaient les vastes terrasses entourant les chambres. D'un côté, elles dominaient les jardins aux parterres fleuris, de l'autre, l'océan.

Une sage-femme sénégalaise, dolente et visage de carême, confirma que le travail était commencé, m'attribua l'un des deux lits de la première chambre, permit avec réticence, mais permit quand même, à Jean et à sa mère de rester, et s'en fut sans commentaires comme si vraiment rien de tout cela ne la concernait.

La chambre très vaste, très haute de plafond, baignait dans une pénombre moite. Une jeune femme, épouse d'officier, occupait l'autre lit ; son bébé de trois jours dormait à son côté. Tous les nourrissons devaient être rassasiés, pas un bruit ne couvrait celui du ressac sur les rochers en contrebas. Les portes grandes ouvertes sur les terrasses laissaient parfois

passer un peu d'air. Avant de s'évanouir rapidement, le souffle débusquait les odeurs javellisées assoupies dans les recoins.

Nuit interminable où l'inconfort moral et physique de celle qui souffrait et de ceux qui voyaient souffrir ne connut le moindre répit. Deux fois, les bébés réclamèrent à téter à grands cris ; quand celui de la chambre se solidarisa à la demande générale sa mère, pour m'encourager, me montra, non sans fierté, de son lit, son petit garçon aux cheveux noirs.

Comme dans tous les hôpitaux, l'animation reprit vers six heures avec la distribution des thermomètres. Une fatou imposante, en blouse blanche non boutonnée parce que trop étroite, nous effleura de son regard indifférent et déjà las.

La sage-femme réapparut, prête à quitter sa garde de nuit.

Mon incapacité à bien faire lui tira quelques commentaires de commisération. Je me sentis ravalée au rang de sous-espèce. En dix heures, la petite pièce de cinquante centimes était à peine parvenue à doubler la mise. Par contre les douleurs, elles, proliféraient sans retenue.

Ignorant la science du self-control distillée depuis aux futures mères - qui en fait en ont de moins en moins l'usage avec la péridurale qui leur apporte la solution idéale - j'étais bien incapable de maîtriser quoi que ce soit.

Ballottée par les vagues successives qui me vrillaient les reins, je tentais, sans y parvenir vraiment, d'échapper à la panique de mon système nerveux survolté. Pourtant, quand l'aube révéla les mines creusées de mes valeureux compagnons, je les engageai à regagner la rue de Talmath.

A l'odeur du café au lait succéda celle des désinfectants : les infirmières soignaient la jeune maman et son bébé. Les regards m'effleuraient et m'abandonnaient aussitôt. Toujours cette impression bizarre de n'intéresser personne.

A mesure que le soleil surchauffait l'humidité ambiante, je décelai un nouveau crescendo dans mes souffrances. Faute de sonnette pour appeler, je me levai et partis, pliée comme une petite vieille, à la recherche d'une âme secourable. Une sage-femme, blanche cette fois, constata que mon inflation monétaire demeurait frileuse, mais sa progression pouvait quand même se concevoir comme une raison d'espérer. D'ailleurs :

- *Je vais vous mettre en salle*, décida-t-elle, peut-être pour m'encourager psychologiquement à passer à la vitesse supérieure.

A l'aide d'un escabeau à deux marches, je me hissai péniblement sur une table d'examen en fer, juste recouverte d'une toile. Elle m'y fit allonger la tête à même le métal, referma la porte et me laissa seule. Il était midi.

La pièce assez exigüe prenait le jour par une vitre dépolie incrustée très haut dans le mur qui me faisait face. Par là, pénétrait une lumière d'une blancheur aveuglante. A ma droite, une porte du même verre opaque dans sa partie supérieure donnait sur le palier d'entrée. Derrière moi, une autre porte

par laquelle on entrait et sortait, correspondait avec un couloir débouchant sur la terrasse intérieure. Le mobilier consistait en deux tables d'examen, une paillassé encombrée de flacons, de bocaux et d'un pèse-bébé, une armoire laquée blanc et un lavabo. On aurait pu se croire dans un dispensaire quelconque car rien n'indiquait vraiment qu'on mettait là des centaines de bébés au monde. Faute de ventilateur, l'air stagnait, gluant et chaud. Aucune sonnette à portée de main. Fugitivement, l'impression d'être "prise au piège" m'effleura l'esprit.

Je m'aperçus très vite que la position allongée à plat m'était insupportable. Je me dressai, m'appuyant sur les avant-bras et l'attente reprit avec pour unique compagne, la douleur. Une douleur impitoyable, adepte du "toujours plus", contre laquelle je perdais pied au fil des heures.

Je m'entendis crier, mais l'écho de ma voix me parut si étrange dans ces murs nus et sonores que j'en éprouvai une sorte de crainte métaphysique. Je me contentai de gémir.

"Sois sage, ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille", murmurait Baudelaire.

"Prie la Vierge", me rappelait une voix venue de l'enfance. Obéissante, je psalmodiai les paroles familières, une répétition sans fin des mots mélodieux et doux, connus depuis toujours.

Subitement, je pris conscience que je mourais de soif. Je n'avais avalé ni nourriture, ni liquide depuis plus de vingt-quatre heures et la sueur me couvrait le corps. Le besoin impérieux d'eau me fit glisser lentement de la table vers l'escabeau, mais je dus m'y asseoir, incapable d'aller au-delà.

La porte s'ouvrit alors sur une infirmière noire.

- *Mais qu'est-ce que vous faites là*, dit-elle en se précipitant pour m'aider à remonter sur ma plaque de fer.

- *J'ai soif*, bredouillai-je, comme une enfant prise en faute.

Elle me tendit un verre d'eau tiède. Je vomis aussitôt.

- *Vous voyez*, aboya-t-elle, mécontente d'avoir à essuyer le sol, *il ne faut pas boire*.

Puis elle s'en alla.

Il était quinze heures.

La température s'était encore élevée de quelques degrés.

Je repris appui sur mes avant-bras.

Dès lors, une sensation insolite, jamais retrouvée depuis, commença à s'insinuer subrepticement en moi : abandonnant mon corps à son sort, je m'échappai hors d'atteinte. Si j'avais toujours conscience de la douleur, la jaugeant en spectatrice privilégiée, évaluant ses excès et ses rémissions, c'était fini, elle n'avait plus aucune prise sur moi. Parfaite illustration des deux composantes de l'Homme en rupture de solidarité. L'esprit libéré de l'asservissement de la souffrance, je vécus la suite uniquement préoccupée de

mon enfant que je ne sentais plus remuer et qui devait trouver, lui aussi, le temps interminable.

A dix-sept heures, la sage-femme du matin introduisit en coup de vent le médecin. Comme à la consultation, il ne s'intéressa qu'à ma partie inférieure et partit très vite en lançant

- S'il n'y a rien à minuit, vous la descendez.

Le temps d'essayer de décrypter le message laconique, j'étais de nouveau seule.

A dix-huit heures, la porte s'ouvrit doucement sur un Ange : Mère Saint-Jean venait à moi.

- Alors, où en sommes-nous ?

Sourire, intérêt, douceur, calme, tout ce qui m'avait fait si cruellement défaut jusque là, la religieuse en blanc me l'offrait dans un regard. C'était si soudain, si inattendu, si merveilleux que, sur le champ, je m'attachai à ses yeux de ciel et me glissai, éperdue d'épuisement, entre ses mains.

L'Ange me gardait. S'il s'absentait, il rassurait :

- Je reviens tout de suite.

L'Ange avait un cornet - comme les angelots de Botticelli - mais le sien servait à écouter le cœur de l'enfant qui patientait depuis vingt-quatre heures.

- Il faudrait faire vite, commentait la sage-femme. Je m'alarmais. Elle me calmait.

Et voilà que, rompant la quiétude des lieux, la porte s'ouvrit tout à coup sur des cris d'écorchée vive. Soutenue par une infirmière, une Sénégalaise clamait sa souffrance. Un certain désordre s'ensuivit. Quand la future mère fut installée sur l'autre table, à deux mètres de mes yeux, je pus assister aux premières loges au déroulement du spectacle qui m'était imposé. Il semblait évident que la malheureuse était incapable d'obéir aux instructions de Mère Saint-Jean. Pourtant traduites en ouolof par son assistante et répétées en hurlant pour couvrir ses cris, elles ne parvenaient pas à discipliner ses gesticulations incohérentes.

Toujours soulevée sur mes avant-bras, maintenant à vif au niveau des coudes, je suivais le déroulement des opérations sans traumatisme excessif ni surcroît d'appréhension. Préservée de la houle qui ne cessait d'amplifier ses ravages, je regardais avec l'intérêt qu'on porte naturellement à un documentaire sans concessions, pris sur le vif. Somme toute, après le vide éprouvant des heures écoulées, l'épisode était plutôt le bienvenu.

Après les cris de la mère, les cris du bébé prirent rapidement le relais quand la sage-femme brandit le petit africain crépu par les pieds.

Le temps de soigner, peser, habiller, évacuer mère et enfant et l'Ange se penchait de nouveau sur moi, le cornet à l'oreille.

Je vis alors l'inquiétude se glisser sur son visage. Soudain, ce fut comme si une digue se rompait en moi, engloutissant espoir, courage, confiance. La pensée horrible "*Mon bébé est mort*" s'imposa, me noyant de désespoir. Il fallut toute la bonté de l'Ange, une bonté persuasive, tendre, patiente, maternelle, pour me tirer de ces remous plus dévastateurs que la douleur.

- *Non*, dit-elle, de sa voix calme mais grave, *il vit mais il commence à souffrir*.

Puis, avec un bon sourire plein d'entrain communicatif :

- *Allez, maintenant, on y va !*

Deux heures furent encore nécessaires pour mener à bien ce long travail d'amour. Comme si le Destin tenait à se faire prier pour combler la petite fille qui déclarait gravement à quatre ans :

- *Quand je serai grande, je serai dame pour avoir des bébés.*

Comme si quelque divinité jalouse ne pouvait se résoudre à m'accorder le bonheur espéré depuis toujours.

A minuit moins le quart - nous étions encore le 17 octobre - Bruno vint au monde dans le plus grand calme. Je n'éprouvai nullement le besoin de crier, lui non plus.

A peine m'avait-il quittée, j'étais dressée sur mes coudes : entre mes jambes, le plus beau bébé du monde agitait bras et jambes avec des mouvements gracieux, ralentis et doux.

Sans doute intrigué par cette sérénité muette, plutôt inhabituelle, l'Ange lui donna quelques tapes. Bruno protesta juste ce qu'il fallait pour rassurer les anxieux et reprit ses gestes harmonieux de danseuse thaïlandaise.

Et la porte, une nouvelle fois, livra gémissements et clameurs. Une Libanaise, tenant à peine debout, fut conduite vers la couche inoccupée.

Mère Saint-Jean nous abandonna.

Et le scénario précédent se remit en place avec la même intensité de sons, le même désordre, heureusement aussi la même rapidité d'exécution. Mais, cette fois, le bébé tout jaune et plissé glapissait encore plus fort que le petit Sénégalais. C'était le troisième garçon de la soirée, un tiercé tricolore, bien représentatif de la population locale.

Bruno se livrait toujours à sa gestuelle lascive, non sans montrer sa désapprobation du vacarme perturbateur par quelques froncements de sourcils à peine marqués d'un duvet blond. Chaque fois que ses menottes ou ses pieds effleuraient ma peau, une onde de plaisir me parcourait toute.

Le front luisant de sueur sous sa cornette, Mère Saint-Jean faisait face aux urgences, évaluait les priorités sans se départir de son calme. Souriante, elle revint vers nous pour reprendre le cours des soins brusquement interrompus. Mais avant, n'ayant encore pu le faire, elle souleva mon enfant et le mit dans mes bras.



C'était le plus beau bébé du monde ...

Comme je traçais sur son front le signe de la croix, l'Ange, au-dessus de nous, eut le sourire de Reims.

L'assistante s'occupa du nouveau-né ; la sage-femme se chargea du reste, agrafes et points de suture compris, sans anesthésie bien sûr. A peine avait-elle terminé - vous avez déjà compris - qu'une nouvelle parturiente passait la porte. Les deux tables étant prises et la jeune Française ne semblant guère en état de prendre un numéro et de retourner patienter dans le couloir, il y eut un moment de flottement.

Mère Saint-Jean la fit asseoir sur mon escabeau et pria son aide d'aller chercher un chariot pour m'évacuer.

Je glissai d'une couche sur l'autre. Toujours calme mon bébé, vêtu d'une des chemises cousues naguère à la main par ma mère, fut déposé entre mes jambes.

Juste derrière la porte, ils étaient là.

Je vis deux visages creusés qui me fixaient anxieusement.

Je dis très vite :

- *Regardez comme il est beau !* et ils m'escortèrent jusqu'à ma chambre.

L'heure tardive ne se prêtait pas aux échanges, mais les mots ne sont pas indispensables quand le bonheur vous a trouvés sur sa route hasardeuse et, qu'ensemble, vous l'écoutez chanter. Je vécus cette seconde nuit d'insomnie transportée par ses harmonies vibrantes : une exaltation éperdue, un éblouissement vertigineux d'où le sommeil était exclu. Et cette pensée si bizarre à l'heure où tout commençait, surgissant impérieuse et sereine : *"Je peux mourir à présent. La vie vient de m'offrir ce qu'elle a de meilleur. J'ai atteint la félicité à laquelle j'aspirais depuis toujours ; j'ai accompli ce pourquoi j'étais née"*.

Et cette pensée n'avait rien de morbide, rien de fol ; elle s'imposait dans la joie, n'entamant en rien mon bonheur. Tournée vers le petit lit en fer, je contemplais mon enfant. Dans la pénombre se profilait la petite tête au duvet blond et les poings minuscules, bien serrés, sucés avec ardeur.

Alors, sans préambule, le vent se leva, siffla et s'enfla, s'engouffra dans la chambre, gémit, tonna, vociféra comme un dément. Des portes claquèrent, des objets se renversèrent. Le ciel, zébré d'éclairs, se révéla d'encre, mais ne libéra aucune goutte de pluie. Le vent, seul, menait le bal.

Bruno s'était arrêté de téter ses poings ; il semblait aux aguets.

Craignant qu'il ne fût effrayé, je murmurai :

- *N'aie pas peur, mon chéri, c'est une tornade sèche.*

*Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.*

(Charles Baudelaire, La cloche fêlée)

